



3

BONAPARTE

OU

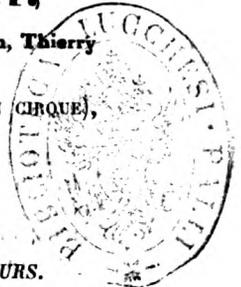
LES PREMIÈRES PAGES D'UNE GRANDE HISTOIRE

PIECE MILITAIRE, EN VINGT TABLEAUX,

PAR

MM. FABRICE LABROUSSE ET A.-T. ALBERT,

Mise en scène de M. A.-T. Albert, musique de M. Fessy, décorations de MM. Cambon, Thierry et Wagner, ballet de M. Adrien.



REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL (ANCIEN CIRQUE),
LE 2 FÉVRIER 1850.

PERSONNAGES.

BONAPARTE.....
 AUGEREAU.....
 JUNOT.....
 BEAULIEU.....
 LIPPANI.....
 LE CARDINAL MATTEI.....
 BARRAS.....
 DANTEL, maître de danse.....
 ALBOISE, grenadier.....
 LE TAMBOUR.....
 SALICETTI.....
 LEGENDRE.....
 TALLIEN.....
 TALMA.....
 ANTOINE.....
 ALBERT PERMONT.....
 LE GÉNÉRAL DOPPET.....
 L'INCONNU.....
 RAIMOND, soldat.....
 LE PÈRE ROUGET.....
 DUROC.....
 MUIRON.....
 LE MAIRE.....

ACTEURS.

MM. TAILLADE,
 ED. GALAND,
 PASTELOT,
 GRANDJEAN,
 COULOMBIER,
 BRÉMONT,
 SALLERIN,
 WILLIAMS,
 PATONNELLE,
 THÉOL,
 LUCKOW,
 AMÉLINE,
 COTRU,
 GUICHARD,
 CASSARD,
 MAXIME,
 COTRU,
 BRÉMONT,
 FÉLIX,
 NOËL,
 FERDINAND,
 ÉDOUARD,
 CASSARD.

PERSONNAGES.

LIPTAI.....
 DARGENTEAU.....
 PESARO.....
 UN MOINE.....
 UN HOMME DU PEUPLE.....
 UN FORÇAT.....
 UN GÉNÉRAL ANGLAIS.....
 UN ITALIEN.....
 UN AUTRE.....
 UN ENVOYÉ.....
 UN TAMBOUR-MAJOR.....
 JOSÉPHINE.....
 NADDI.....
 TERESA.....
 M^{me} PERMONT.....
 FANCHETTE.....
 EUGÈNE BEAUHARNAIS.....
 ASPASIE.....
 MARIANNE.....
 M^{me} TALLIEN.....
 LAURE.....
 UNE ITALIENNE.....

ACTEURS.

TRISSIER,
 HARDY,
 COCHET,
 NOËL,
 ÉDOUARD,
 DARCOURT,
 COCHET,
 ACHILLE,
 BRICHARD,
 LAINE,
 AHN,
 M^{mes} MÉLANIE,
 MEIGNAN,
 CHÉZA,
 JEANNE,
 O. ROBERT,
 B. DEBROU,
 ÉLÉONORE,
 ALEXANDRINE,
 TAILLENTER,
 LUCILE,
 O. ROBERT.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

BATTERIE DES HOMMES SANS PEUR.

Le théâtre représente un camp retranché et tous les apprêts d'un siège.—Au fond, à droite, une batterie masquée derrière un épaulement. — Dans le lointain, on aperçoit la ville de Toulon; des artilleurs et des ouvriers sont occupés à placer des

pièces de siège sur leurs affûts. — Junot, sergent, est assis sur un tertre, occupé à lire.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS, puis DUROC, RAIMOND, ALBOISE, TAMBOURS, etc.

UNE SENTINELLE, *apprêtant les armes.*
 Qui vive!

UNE VOIX, *en dehors*. Ronde d'officier...
(*Entrent le sous-lieutenant DUROC, le caporal RAIMOND, le greffier ALBOISE, le Tambour et un détachement de soldats. Arrivés en scène, ils forment les rangs et forment les faisceaux.*)

ALBOISE. Eh bien ! les artilleurs, aurez-vous bientôt fini de travailler comme des taupes, sans seulement montrer le bout de votre nez et sans tousser un peu ? Là drôle de besogné ! Nous nous mouchons plus haut que ça, nous autres.

LE TAMBOUR. Tais-toi donc, Alboise ; histoire de régaler d'une petite surprise les habits rouges qui sont dans Toulon.

RAIMOND. Ils se défendent bien, tout de même.

JUNOT, *interrompant sa lecture*. Parbleu, ils sont quinze mille là-dedans, bien fortifiés... Oh ! n'importe, on finira bien par les jeter à l'eau.

ALBOISE. Ma foi, sergent Junot, ce n'est pas l'ancien général qui en serait venu à bout... Le citoyen Cartaux, un peintre ! Que diable était-il venu faire ici ?

LE TAMBOUR. Des batailles pour le Musée de Paris... A présent, le voilà retourné dans son atelier... Il y fera des nez... à commencer par le sien.

RAIMOND. Oui, et voilà qu'à sa place on nous a envoyé un médecin.

ALBOISE. Le citoyen Doppet, chirurgien-accoucheur, dentiste, vétérinaire ; ah ! si, du moins, il pouvait purger l'armée d'un tas d'intrus ! Il y a ici tant de gens qui se mêlent de ce qu'ils ne connaissent pas !

RAYMOND. Doucement, grenadier, nous avons des commissaires qui pourraient prendre ça pour eux... Salicetti, Albitte, Gasparin...

ALBOISE. Ça m'est bien égal... Est-ce qu'on n'a pas toujours son franc-parler ? Oh ! il n'y a pas de terreur pour nous autres. — On m'appelle quelquefois chien bargeux, pérmis ! J'aboie, mais je ne morde pas.

LE TAMBOUR. Le fait est qu'il s'en prend à tout le monde... Hier, encore, il avait entrepris le petit commandant d'artillerie en second... — Comment l'appellez-vous donc ? Ah ! Bonaparte.

ALBOISE. Et pourquoi pas, tapin ? La jeunesse a besoin d'être adoucescée... Vous le ménagez trop, ce petit bonhomme... ça lui donne de la vanité, ça l'empêchera de grandir... Je veux bien qu'il ait quelque mérite dans sa partie, mais, quel diable ! il ne faut pas le sortir de là. Je voulais causer avec lui... ah bien oui ! impossible d'en tirer trois paroles... Ma foi, s'il y a des idées dans cette

tête-là, il faudrait un fier tire-bouchon pour les faire sortir ! (*On entend un roulement.*)

DUROC. C'est le général qui visite les postes avec les représentants. Aux armes ! (*Les soldats défont les faisceaux, on bat aux champs.*)

SCÈNE II.

LES MÉMES ; LE GÉNÉRAL DOPPET, SALICETTI, ALBITTE, GASPARDIN, ÉTAT-MAJOR.

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! qu'en dites-vous, citoyens commissaires, êtes-vous satisfaits des apprêts du siège ?

SALICETTI. Je dis que tout ce que je vois ne s'accorde guère avec les instructions que j'ai là, dans ma poche, et que j'ai apportées de Paris.

LE GÉNÉRAL. Salicetti a raison : la situation est critique, le mal a empiré, et il faut y porter remède.

ALBOISE. Remède ! Entends-tu le médecin ?

LE GÉNÉRAL. Il y a ici, dit-on, un commandant d'artillerie par intérim.

SALICETTI. Un petit jeune homme qui fait l'entendu et qui voudrait en remontrer aux généraux.

LE GÉNÉRAL, *tout en braquant sa lunette sur Toulon*. Nous lui apprendrons à se tenir à sa place. (*Allant au fond.*) Qu'est-ce que c'est que cette batterie ? Qu'est-ce qui l'a fait placer là ?

RAYMOND. C'est lui, mon général, le commandant.

LE GÉNÉRAL. A quoi bon ? Toulon est par là, et la batterie est dirigée de ce côté-ci.

DUROC. Contre le fort du petit Gibraltar, Le commandant dit que c'est la clef de Toulon.

LE GÉNÉRAL. Ah ! voilà un gaillard bien habile ! Qu'est-ce qui nous a donné de pareils militaires ? et le sous-lieutenant qui nous conte ça sans rire ?..

DUROC, *déconcerté*. Général !..

LE GÉNÉRAL. Parbleu ! il est temps qu'il arrive... Voyons, a-t-on au moins essayé cette batterie ?

JUNOT. Non, mon général.

LE GÉNÉRAL. Pourquoi ?

JUNOT. Le commandant l'a bien défendu.

LE GÉNÉRAL. Parbleu ! ça ne nous étonne pas... Il a peur qu'on ne s'aperçoive de sa gaucherie... N'importe, ça servira toujours à effrayer l'ennemi.

JUNOT. Comment, général ?

LE GÉNÉRAL. Oui, oui, nous allons un peu tâter le pouls aux Anglais.

ALBOISE, *au caporal*. Tâter le pouls ! Et pourquoi pas les saigner, docteur de mon cœur ?

LE GÉNÉRAL. Démasquez les batteries. *(Les canonniers se disposent.)*

JUNOT. Mais, général...

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce qui se permet de raisonner ?

SALICETTI. De mauvais soldats, de mauvais patriotes ? Nous sommes ici pour les connaître et les punir.

RAYMOND. Ah ! si c'est comme ça !..

LE GÉNÉRAL. Démasquez cette batterie, vous dis-je... Pointez, feu ! *(Les canonniers tirent un coup de canon.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONAPARTE, *accourant*.

BONAPARTE. Malheureux !.. Qu'est-ce qui s'est permis ?..

LE GÉNÉRAL. Moi.

BONAPARTE, *ôtant son chapeau*. Le général !

LE GÉNÉRAL. Avance !.. Qu'es-tu ?

BONAPARTE. Je commande l'artillerie en l'absence du commandant en chef.

LE GÉNÉRAL. Ton nom ?

BONAPARTE. Bonaparte.

LE GÉNÉRAL. Tu es jeune... je veux bien t'excuser. Qu'est-ce que c'est que cette batterie qui tourne le dos à la ville ? Tiens, je viens de l'essayer... les boulets vont s'aplatir sur un mur, pendant que ces chiens de Toulonnais se moquent de nous.

BONAPARTE. Ah ! général, vous avez fait échouer tout mon plan...

LE GÉNÉRAL. Un plan ! Tu avais un plan, toi ? Qu'en dis-tu, Salicetti ?

SALICETTI. Je dis qu'il est temps d'aviser au salut de la République, compromis par des ignorants. Expose tes idées, citoyen général.

LE GÉNÉRAL. Mes idées ? elles sont bien simples, c'est de canonner la place jusqu'à ce qu'elle se rende à discrétion.

BONAPARTE. Mais, général...

SALICETTI, *à Bonaparte*. Tu n'as pas la parole.

LE GÉNÉRAL. Je commence par bloquer la ville de tous les côtés hermétiquement.

BONAPARTE. Et la mer ?

LE GÉNÉRAL. Heih ! la mer ? Eh ! parbleu, quand nous aurons la ville, nous foudroierons l'escadre.

BONAPARTE. Mais... pour l'avoir...

SALICETTI. Citoyen, je t'ai déjà dit que tu n'avais pas la parole. *(Bonaparte se retire et s'assied sur un tertre.)* Donne tes

ordres, général, et l'on t'obéira ; sinon !.. Et d'abord il faut détruire cette batterie.

BONAPARTE, *se levant*. La détruire ?

SALICETTI. Et quoi ! tu oses encore ?..

LE GÉNÉRAL. Laisse-le, Salicetti, nous verrons plus tard... Allons, citoyens, continuons notre visite... *(A Bonaparte.)* Et toi, mon pauvre garçon, un peu moins de présomption !.. Apprends à ne rien faire de ton chef... Il faut toujours consulter tes supérieurs... *(Mouvement de Bonaparte.)* C'est bon... on te pardonne ; mais n'y reviens plus... *(Bonaparte va s'asseoir, accablé, sur l'affût d'une pièce. On bat aux champs, tout le monde s'éloigne.)*

SCÈNE IV.

BONAPARTE, JUNOT.

JUNOT, *revenant près de Bonaparte*. Eh bien, mon pauvre commandant, tu n'as pas de chance...

BONAPARTE. Ah ! c'est toi, mon ami !.. détruire ma batterie ! et pourtant, Junot, la prise de Toulon, la déroute des Anglais, le salut de la France, tout est là !

JUNOT. Fais-leur donc entendre ça ! Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'entêtement du général... c'est naturel chez les médecins ; mais ce Salicetti !..

BONAPARTE, *posant la main sur le bras de Junot*. Junot, n'as-tu pas pensé quelquefois que chaque homme a son étoile, mais que le plus souvent cette étoile s'arrête dans son cours, et s'éteint sous une influence contraire ? Si je manque ma carrière, ce sera cet homme qui l'aura brisée.

JUNOT. Il paraît qu'il a des sujets d'inimitié contre toi... une haine de famille corse... et d'autres motifs encore.

BONAPARTE. Lesquels ?

JUNOT. Je ne sais si je dois...

BONAPARTE. Parle...

JUNOT. Eh bien, dernièrement ces MM. du génie voulaient faire abattre une petite maison derrière les remparts, tu t'y es opposé...

BONAPARTE. Cette maison ne gênait pas nos opérations.

JUNOT. Et puis elle était habitée par deux femmes, deux Italiennes, la mère et la fille,

BONAPARTE. Eh bien ?

JUNOT. Eh bien, depuis le commencement du siège, tu as rendu de fréquentes visites à ces dames... la jeune personne est charmante...

BONAPARTE, *le regardant fixement*. Ensuite ?

JUNOT. Ensuite... eh mais... c'est quelque amourette.

BONAPARTE, *brusquement*. Non !..

JUNOT. Un amour sérieux ?.. *(Bonaparte*

lui tourne le dos et va examiner sa batterie.)
Écoute donc... on jase dans le camp... le mystère qui entoure ces deux dames... la mère se dit veuve; je sais bien que dans ce temps de révolution, il y a des noms très-honorables qu'on est obligé de cacher... mais d'un autre côté, Salicetti était amoureux de la jeune Naddi... Il a été repoussé; pourquoi? Sans doute parce qu'elle t'aime.

BONAPARTE. C'est possible.

JUNOT. Il peut croire que tu as profité...

BONAPARTE. Junot, tu as du cœur... Si une mère était venue te dire: je crains que mon enfant ne vous aime; vous êtes officier, je me fie à vous, jurez-moi de la respecter; qu'aurais-tu fait?

JUNOT. Moi?... mais...

BONAPARTE. Tu aurais juré sur ton épée... comme moi...

JUNOT. Et tu as tenu ton serment?

BONAPARTE. Puisque je l'ai fait.

JUNOT. Et tu es bien sûr d'être toujours maître de toi?...

BONAPARTE. Puisque je le veux. *(Il retourne à sa batterie.)*

JUNOT, à part. Singulier jeune homme!

SCÈNE V.

SALICETTI *entre avec ALBITTE et L'ÉTAT-MAJOR.* *(Rumeur générale. On entend crier au dehors: A l'eau l'espion, à l'eau! Le théâtre se remplit d'hommes et de soldats.)*

SALICETTI. Quel est ce bruit? que se passe-t-il?

LE TAMBOUR. Citoyen représentant, c'est un particulier qui a voulu franchir nos lignes... il porte l'habit d'un marchand forain, et dit qu'il est des environs; mais le tambour maître l'a vu sortir de Toulon; c'est quelque espion... tenez, on l'amène. *(La foule arrive traînant un homme en désordre.)*

PLUSIEURS VOIX. A l'eau! l'espion, à l'eau.

D'AUTRES. Fusillé! fusillé!

D'AUTRES. Non, pendu!..

D'AUTRES. Lapidé!..

SALICETTI. Silence! *(A l'homme.)* Approche, malheureux; qui es-tu?..

L'HOMME, *parlant avec l'accent provençal.* Un pauvre marchand... vous le voyez bien... dites-leur donc de m'laisser...

SALICETTI. D'où viens-tu?

L'HOMME. D'au delà de Roquevaire.

VOIX DANS LA FOULE. Il ment! il ment!

SALICETTI. On t'a vu sortir de Toulon.

L'HOMME. Eh! on tâche de vendre ses denrées.

LE TAMBOUR. Aux Anglais? c'est donc pour ça qu'on a trouvé sur toi des guinées?

SALICETTI. Des guinées?

LE TAMBOUR. Dix-neuf! rien que ça de monnaie!.. pendant que nous autres, nous trinons après notre solde. *(Rumeur parmi les soldats.)*

SALICETTI. Comment t'appelles-tu?

L'HOMME. Jérôme Pigalou.

SALICETTI. As-tu des papiers?

L'HOMME. Ce passe-port... qu'on voulait m'arracher... tiens...

SALICETTI, *regardant le passe-port.* Mauvais! Le commissaire qui l'a signé est arrêté comme suspect... *(Mouvement.)* Et puis, dis-moi donc, pour un colporteur, tu as du linge bien blanc et des mains bien propres.

LA FOULE. A l'eau! à l'eau! l'aristocrate!... le royaliste!... *(On entoure l'homme qui se débat et on le maltraite.)*

BONAPARTE, *s'élançant vers Salicetti et Albitte.* Représentants, c'est une honte; laissez-vous déchirer cet homme sous vos yeux?

SALICETTI. De quoi te mêles-tu?... Après tout, le conseil de guerre est là, et je m'y rends... Qu'on l'amène. *(Salicetti sort.)*

L'HOMME, à Bonaparte. Merci, mon officier. *(On emmène l'inconnu.)*

SCÈNE VI.

BONAPARTE, JUNOT. *(On entend un roulement dans le lointain.)*

JUNOT. Oh! oh! voilà Toulon qui se remue; ce coup de canon tiré a donné l'éveil...

BONAPARTE. Ils vont faire une sortie... Comment prévenir le poste de Barjols?... Ah! Junot!

JUNOT. Commandant?

BONAPARTE. Je sais que tu es un homme déterminé.

JUNOT. On m'a surnommé la Tempête...

BONAPARTE. Ote ton habit.

JUNOT. Plaît-il?

BONAPARTE. Ote ton habit... prends cette veste et ce chapeau de paille. *(Il lui montre la veste et le chapeau d'un des ouvriers qui travaillaient à la batterie.)*

JUNOT, *ôtant son habit.* Tiens! ce carnaval! Qu'est-ce qu'il faut faire?

BONAPARTE. Passer sous le feu de la ville, aller jusqu'à Barjols avertir Muiron, le commandant du poste, de la sortie qui se prépare, et revenir.

JUNOT. C'est pour cela que tu me déguises? merci.

BONAPARTE. Tu refuses?

JUNOT. D'y aller, non!... mais de mettre bas l'uniforme, oui!... ça et mes sardines, ça ne me quitte pas devant le feu. *(Il remet son habit.)*

BONAPARTE. Mais tu seras le point de mire des boulets.

JUNOT. Parbleu ! ils me connaissent, je les saluerai en passant. (*Il agite son chapeau en l'air.*) N'aie pas peur, je reviendrai. (*Revenant.*) Ta main !... ça me portera bonheur. (*Il sort.*)

BONAPARTE, *seul*. Quels hommes !... et que de grandes choses on pourrait faire. Ah ! si j'étais le maître !...

SCÈNE VII.

BONAPARTE, NADDI, TÉRÉSA.

TÉRÉSA. Viens ; ma fille, c'est de ce côté que nous le trouverons sans doute.

NADDI, *apercevant Bonaparte*. C'est lui !...

TÉRÉSA. Il ne nous a pas vues. (*S'approchant de lui.*) Monsieur Bonaparte ?

BONAPARTE, *qui était absorbé dans ses idées*. Madame !... Naddi !... vous, ici.

TÉRÉSA. Excusez-nous, monsieur Bonaparte ; nous venions, ma fille et moi, vous remercier de vos soins généreux, et vous faire nos adieux.

BONAPARTE. Ah ! vous partez ?

TÉRÉSA. Aujourd'hui même pour Florence, ma patrie... Mais il nous faut un sauf-conduit et nous venons vous le demander.

BONAPARTE. A moi ?

NADDI. N'êtes-vous pas notre seul protecteur ?

BONAPARTE. Je n'ai pas de pouvoir, Naddi, pas de crédit... Pourtant un homme ici m'a témoigné quelque intérêt... je vais le trouver.

NADDI. Déjà ?

TÉRÉSA. Pardonnez-moi... Au moment de vous quitter, j'éprouve une sorte de remords du mystère que je vous ai fait... Je ne suis pas veuve, monsieur Bonaparte ; cette enfant n'est pas orpheline... J'ai dû veiller doublement sur elle... J'en répondais à mon mari.

BONAPARTE. Votre mari ? quel est-il, madame ?

TÉRÉSA. Le comte de Verteuil.

BONAPARTE. Un émigré !

NADDI. Un proscrit.

TÉRÉSA. Oui, monsieur Bonaparte... nous habitons Marseille ; poursuivi, menacé, il s'est réfugié dans Toulon. Oh ! ne vous indignez pas, il n'est pas de ceux qui ont appelé les Anglais à leur aide.

BONAPARTE. Mais vous ?...

TÉRÉSA. Mon mari nous avait défendu de le suivre ; il craignait pour nous les horreurs d'un siège... Nous avons dû changer de nom et nous cacher dans ce pays où nous espérons avoir de ses nouvelles... Un jour, il nous fit dire qu'il trouverait quelque moyen de sortir de Toulon et de parvenir jusqu'à nous ; et cependant les jours s'écoulaient, et

nous sommes toujours seules... Vous savez le reste, monsieur Bonaparte, vous savez quels motifs nous font un devoir de nous éloigner.

BONAPARTE. Oui, madame... je reconnaitrai votre confiance. Vos secrets sont là... ils n'en sortiront jamais. Attendez-moi... Gasparin ne me refusera pas... Vous partirez. (*A Naddi.*) Oui, Naddi, vous partirez.

SCÈNE VIII.

NADDI, TÉRÉSA.

NADDI, *se jetant dans les bras de sa mère*. Ah ! ma mère !...

TÉRÉSA. Du courage ! mon enfant.

NADDI. Le quitter, lui, le plus noble des hommes !... Ah ! ma mère, que tu es cruelle !

TÉRÉSA. Je suis juste... j'honore cet homme autant que je crains son rival, Salicetti... Il faut les fuir tous les deux.

NADDI, *essuyant ses larmes*. Eh bien ! oui, j'aurai du courage, je serai digne du nom que je porte.

TÉRÉSA. Maintenant, viens, ma fille ; éloignons-nous !

NADDI. Ah ! ma mère, il faut bien attendre M. Bonaparte. (*Rumeurs.*) Quel est ce bruit ?

SCÈNE IX.

LES MÈMES, SALICETTI, PEUPLE, SOLDATS, puis L'ESPION.

SALICETTI. Oui, mes amis, justice sera faite ; l'espion est condamné. (*A l'Espion qu'on amène.*) Approche... A présent, tu peux avouer ce que tu as refusé de déclarer au conseil... Commence par nous dire ton vrai nom !

L'ESPION. Mon nom ? Qu'en avez-vous besoin ?

SALICETTI. Tu es un noble déguisé.

L'ESPION. Que vous importe ?

TÉRÉSA, *qui s'est arrêtée, à Naddi*. Juste ciel ! cette voix.

L'ESPION. Ma tête doit vous suffire.

TÉRÉSA. C'est lui ?

NADDI. Mon père ! (*Les deux femmes s'élancent dans ses bras.*)

L'ESPION. Ma femme ! ma fille ! ô mou Dieu ! était-ce en ce moment que je devais les revoir ?

SALICETTI. Quoi !... c'est là ta fille ?... Naddi !

L'ESPION. Mademoiselle de Verteuil.

SALICETTI. Le comte de Verteuil, un émigré !...

TOUS. Un émigré !...

L'ESPION. Oui, un émigré... Mais je ne

vous ai pas trahis... j'ai risqué mes jours pour les voir, pour les embrasser un moment... A présent, je puis mourir!...

NADDI, se jetant aux pieds de Salicetti. Grâce! grâce!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE. Naddi!... à genoux!...

NADDI. Pour implorer, la grâce de mon père.

BONAPARTE. Son père!

SALICETTI. Dans une heure cet homme sera fusillé.

BONAPARTE. Mais, citoyen...

SALICETTI. Le conseil de guerre a prononcé.

TÉRÈSA et NADDI. Ah!

LE COMTE, les embrassant. Adieu!... adieu!... (On entend le canon.)

SALICETTI. Qu'est-ce donc? (Roulement.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUNOT.

JUNOT. Me voilà... me voilà! Je disais bien que je reviendrais... avec un chapeau de moins, par exemple... (Il montre son chapeau crevé par les balles.) Bah! j'en commanderai un autre à Toulon.

BONAPARTE. Eh bien, quelles nouvelles?

JUNOT. Muiron a reçu tes ordres... l'ennemi fait une sortie... on veut enclouer la batterie.

LE GÉNÉRAL, arrivant. Maudite batterie qui nous met toute une armée sur les bras!... à présent, il faut la défendre.

SALICETTI. Qu'on éloigne les femmes.

LE GÉNÉRAL. Et nous, Salicetti, à notre poste.

BONAPARTE. Canonniers à vos pièces!... Commencez le feu! (Le Comte éloigne les femmes et revient en scène, toujours prisonnier. Le tambour bat, les canonnières tirent, plusieurs sont frappés et tombent sur leurs pièces, les autres redescendent.)

BONAPARTE. Tenez donc ferme... ils reculent tous! (Il monte lui-même à la batterie, prend le refouloir de la main d'un homme blessé, et ajuste la pièce, puis il fait feu.) Bon!... voilà un coup qui a porté. (Appelant.) Sergent Junot.

JUNOT. Présent.

BONAPARTE. Écris.... (Il parle tout en ajustant une autre pièce. Junot écrit en s'appuyant sur une pièce de canon.) Batterie des Hommes sans peur.

JUNOT, écrivant. Sans peur, — voilà!...

BONAPARTE. Bien! donne! (Il prend la pancarte sur laquelle est écrit Batterie des Hommes sans peur, il l'attache à un poteau qu'il plante devant la batterie.) Qui de vous viendra le premier?

LE COMTE. Moi...

TOUTS LES SOLDATS. Tous! (Ils courent à la batterie, le feu commence.)

LE GÉNÉRAL, revenant. Cette batterie fait merveille... Bien! très-bien! courage, mes amis! Le fort du petit Gibraltar sera bientôt en notre pouvoir. (Le feu continue.)

BONAPARTE. Bien! (Montrant la batterie.) La brèche est ouverte, notre place n'est plus ici. (On bat la charge.) En avant! suivez-moi, camarades, à l'assaut!... Général, ce soir vous soupez dans Toulon. (Sortie générale, changement.)

Deuxième Tableau.

La ville et le port de Toulon, vue prise de l'intérieur de la ville; dans le port, la Flotte; au fond, les vaisseaux anglais qui croisent dans la rade. — Le canon tonne. — Peuple par groupes animés sur la scène; Anglais accourant en désordre.

UN GÉNÉRAL ANGLAIS, SOLDATS ANGLAIS, PEUPLE.

LE GÉNÉRAL, entouré d'officiers. Arrêtez, soldats, arrêtez! Tous les forts sont emportés, il est vrai; Ohara est prisonnier, mais je le remplace... Voilà le point capital de la défense; les Français ne le franchiront pas, et leur flotte va disparaître dans l'incendie; c'est l'ordre que j'ai donné!... Suivez-moi! Suivez-moi!... (Il sort avec la troupe anglaise.)

UN HOMME DU PEUPLE. Il a beau faire et se remuer, nous allons être débarrassés de ces chiens d'habits rouges!...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Tu crois que l'armée française l'emportera!

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Si je le crois!... Tiens, regarde, voilà les écrevisses qui reculent déjà! (Commencement de l'incendie de la flotte.) Ah! les brigands, ils n'ont pas perdu de temps; la flotte est en feu.

TOUTS. En feu!

DEUXIÈME HOMME. Et les forçats qui s'échappent du bague!

TOUTS. Les forçats!... (Mouvement très-animé; arrivée des forçats.)

UN FORÇAT. Libres! nous sommes libres!

profitons de l'occasion, camarades; le pillage ! le pillage !

QUELQUES FORÇATS. Oui, le pillage !... le pillage !...

PREMIER HOMME DU PEUPLE, au forçat. Qu'est-ce que tu dis, malheureux ? (Aux autres.) Non, non, vous ne suivrez pas ses conseils !... Si vous profitez de l'occasion, ce sera pour vous réhabiliter. Qui que vous soyez, la France est toujours votre mère !... Elle a toujours un pardon pour ses fils; sachez-le mériter... L'incendie nous appelle, courons/ courons l'éteindre tous ensemble !

LES FORÇATS. Au fait, il a raison... A l'incendie !

TOUS. Oui, oui, aux vaisseaux ! aux vaisseaux ! (Tous sortent; à peine se sont-ils éloignés que le Général rentre avec sa troupe en désordre.)

LE GÉNÉRAL. Tout est perdu; soutenez la retraite et gagnons nos vaisseaux. (Canon, tambour battant la charge. La muraille s'écroule tout à fait sous le canon et livre passage aux troupes françaises; tambours, musique. L'armée se précipite par la brèche. Fusillade. Junot, Alboise, le Tambour, etc.,

tous s'élançant sur la scène. Bonaparte parait ensuite. Un soldat anglais embusqué derrière un pan de mur le couche en joue.)

LE COMTE, s'élançant au-devant de Bonaparte. Prends garde ! (Le Comte est frappé d'une balle et tombe.)

BONAPARTE. Blessé !...

LE COMTE. A mort... Un dernier adieu à ma femme, à ma fille.

BONAPARTE. Je leur dirai que tu es mort en brave.

LE COMTE. Merci, tu m'as sauvé l'honneur ! (Il meurt. Rentrée générale. Arrivent Doppat, Alboise et Salicetti.)

JUNOT, aux représentants. Il vous l'avait bien dit, que vous souperiez ce soir dans Toulon... Il me semble qu'il a tenu parole !...

DUROC, entrant. On est maître de l'incendie, les Anglais fuient à force de voiles, et, grâce à vous, commandant, la France a reconquis Toulon !

JUNOT. Vive le commandant !

BONAPARTE. Non ! vive la république !

TOUS. Vive la république !

ACTE DEUXIEME.

Troisième Tableau.

A PARIS, CHEZ MADAME PERMONT.

Un salon ouvert sur les jardins.

SCENE PREMIERE.

MARIANNE, puis ANTOINE.

MARIANNE, appelant. Antoine ! Antoine ! (Antoine parait portant quelques pièces de bois qu'il laisse tomber à l'entrée au fond.)

MARIANNE. Dis-moi, qu'est-ce qui se passe dehors ? Madame m'a dit de te demander des nouvelles. Quelle peur nous avons eue hier !

ANTOINE. Je crois bien ! le 4^{es} prairial comptera comme une fière journée... Il passait des bandes de femmes qui hurlaient je ne sais quoi... C'est ce qui fait que cette nuit j'ai barricadé la petite porte du jardin sur la rue, dont voilà encore les morceaux de bois.

MARIANNE. Mais aujourd'hui...

ANTOINE. Oh ! tout est fini... madame Permont peut-être tranquille... Paris est d'un calme... Ni vu ni connu ! Drôle de

peuple, tout de même ! Un matin, il met son bonnet de travers, brrr ! il vous fait une révolution. Le lendemain, il met son bonnet droit, et brrr ! il vous défait sa révolution... Voilà.

MARIANNE. Silence. Voici madame !

SCENE II.

LES MEMES, M^{me} PERMONT, LAURETTE.

M^{me} PERMONT. Eh bien ! Antoine, ces troubles...

MARIANNE. Ah ! madame, ce n'est plus rien.

LAURETTE. Tu le vois, maman, nous ne serons pas obligés de décommander nos invités.

M^{me} PERMONT. Mais, ma fille, est-il bien prudent de se réjouir ? Aujourd'hui peut-être des représailles, des proscriptions...

LAURETTE. Ah ! maman, si tu donnais un grand bal, je ne dis pas... Mais une petite réunion d'amis pour ma fête !... On se console, au contraire, on s'encourage, et comme dit mon maître de danse, M. Daniel, en dansant on ne pense à rien, à rien du tout. Eh ! tiens ! le voilà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL, *un lorgnon à la main ; il s'avance en voltigeant.* Madame, je vous présente mes très-humbles... (*Trébuchant sur les pièces de bois*) hommages.

ANTOINE. Prenez garde, vous allez faire un faux pas.

DANTEL. Merci ; une autre fois, avertissez-moi donc plus tôt. (*Il se frotte le genou.*) Aïe !

ANTOINE, *lui montrant les morceaux de bois.* Tenez, c'est ça qui vous a fait tomber.

DANTEL. Eh ! c'est bon ! je le vois bien, à présent. (*Antoine sort.*) Excusez, belle dame... Aïe... les reins !... ça ne sera rien.

LAURETTE. N'est-ce pas, monsieur Dantel, qu'aujourd'hui nous pourrions bien danser un peu ?

DANTEL. Comment donc ! C'est moi qui me charge d'organiser ça... Voilà mes seuls passe-temps, madame, hélas !... Autrefois premier danseur et chorégraphe du roi, la révolution m'a réformé... avec tant d'autres objets de luxe !... On m'a traité comme un abus de l'ancien régime, moi, une célébrité européenne !... Et pourtant, Dieu sait, la république n'avait qu'à dire, j'aurais dansé pour elle comme pour les autres...

LAURETTE. Ce pauvre monsieur Dantel !

DANTEL. Je me dédommage par les succès de salon. Avez-vous beaucoup de monde, ce soir ?

M^{me} PERMONT. Fort peu, au contraire, quelques hommes de lettres, des artistes, des conventionnels.

DANTEL. Oh ! oh ! des hommes politiques ; on les voit quelquefois sauter, mais ils ne dansent jamais...

M^{me} PERMONT. Mon fils nous amènera quelques-uns de ses amis. (*Elle s'assied.*) A propos, vous avez connu, il y a quelques années, un jeune homme qui était reçu ici comme l'enfant de la maison, un Corse comme nous, qui était alors à l'École Militaire... Vous l'avez vu, les jours de sortie, quand vous veniez donner des leçons à ma fille.

DANTEL. Qui ça ? le jeune Bonaparte ?

M^{me} PERMONT. Précisément. Je ne sais ce qu'il est devenu... Depuis notre retour à Paris, il n'est pas venu une seule fois nous rendre visite.

DANTEL. Eh parbleu ! je puis vous en donner des nouvelles toutes fraîches... Je l'ai vu ce matin.

LAURETTE. Ce matin ?

DANTEL. Depuis quelque temps, j'étais à

sa recherche... car je m'attache à tous mes élèves... et autrefois à Valence je lui ai donné quelques leçons dont il a assez mal profité... pauvre garçon ! il n'a pas de ça (*Montrant ses jambes*), ni de ça (*Montrant sa tête*).

M^{me} PERMONT. Enfin, vous avez découvert sa demeure ?

DANTEL. Rue du Mail, hôtel des Droits de l'Homme ; j'y vole, je trouve mon petit officier, il me reçoit très-bien, si ce n'est qu'il ne me parle pas... Il se promenait en long et en large ; je le suivais pour entamer la conversation... Bref, comme j'ouvrais la bouche, il me prend par le bras, redescend l'escalier avec moi, et me laisse poliment à la porte ; puis, il se jette dans le premier cabriolet... Tout cela s'est fait sans souffler mot, comme si nous avions joué une scène de pantomime...

M^{me} PERMONT, *se lève.* Je vais envoyer chez lui... (*Appelant.*) Antoine ! Quant à vous, Dantel, chargez-vous, s'il vous plaît, de commander les gâteaux, les glaces.

DANTEL. Et les bouquets... Zéphir est aux ordres des Grâces.

*Papillon, fils du désir,
Prompt à cueillir la rose
Ecluse,
Je vole à l'appel du plaisir !
Il fait une pirouette ; en sortant, il se heurte contre
Antoine.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté DANTEL, puis* ALBERT et BONAPARTE.

M^{me} PERMONT. Antoine, tu vas aller sur-le-champ, rue du Mail, à l'hôtel des Droits de l'Homme, tu demanderas un jeune officier nommé Bonaparte, et tu lui diras...

ALBERT, *qui vient d'entrer.* Eh ! ma mère, n'envoyez pas si loin ; je vous l'amène.

M^{me} PERMONT. Lui !

LAURETTE. C'est vrai, le voilà.

BONAPARTE, *saluant.* Madame... mademoiselle Laure...

LAURETTE. Monsieur Napoléone, bonjour.

ALBERT. Je l'ai rencontré par hasard dans un cabinet de lecture, au Palais National.

M^{me} PERMONT. Napoléone, ce n'est pas bien... je n'aurais jamais cru que tu oublierais l'amie de ta mère, la tienne...

BONAPARTE. Pardonnez-moi, signora, je ne suis pas ingrat ! autrefois j'ai trouvé ici une famille... enfant, j'ai partagé les jeux d'Albert, de mademoiselle Laurette.

LAURETTE. Oh ! les jeux ! il était toujours sérieux... dans un petit coin, à part...

BONAPARTE, *on s'assied.* N'ignorais, madame, que vous fussiez revenue de Toulon,

et d'ailleurs, faut-il vous l'avouer ? j'aurais craints que ma présence ici ne déplût.

M^{me} PERMONT. Déplaître ! et à qui donc ?

BONAPARTE. Mais... à certaines gens que vous aviez l'habitude de recevoir.

M^{me} PERMONT. Ces gens-là, je le suppose, sont tes amis aussi bien que les miens.

BONAPARTE. Et comptez-vous dans ce nombre notre cher compatriote ? l'allié de votre famille ?

M^{me} PERMONT. Salicetti ?

ALBERT. Ah ! ma mère, voilà un nom qui attire tout de suite un nuage sur son front... il l'a prononcé devant moi deux ou trois fois avec un accent !...

M^{me} PERMONT. Est-il possible ?

BONAPARTE. Eh bien, oui... cet homme est mon mauvais génie... je l'ai rencontré partout en travers de ma route... A Toulon, il fallut m'incliner devant la hauteur de son ignorance. Alors, j'étais un suspect à ses yeux, parce que j'avais horreur des proscriptions et des supplices !... Plus tard, à Nice, après thermidor, il m'a dénoncé comme terroriste !... Bref, j'ai été arrêté, cité à la barre de la Convention, gardé à vue comme un traître, et si j'ai échappé à la hache thermidorienne, c'est que mon étoile ne devait pas encore s'éteindre...

M^{me} PERMONT. Ah ! c'est affreux... Mais depuis ce temps n'a-t-il pas reconnu ses torts ?

BONAPARTE. Lui qui a provoqué ma destitution ?

ALBERT. Qu'entends-je !

M^{me} PERMONT. On t'a destitué ?

BONAPARTE. Le citoyen Aubry, qui dirige le comité de la guerre, m'a retiré le commandement de l'artillerie à l'armée d'Italie, sous prétexte que j'étais trop jeune ; en échange, il m'a offert une brigade d'infanterie dans la Vendée. J'ai refusé !

M^{me} PERMONT, se levant. Pourquoi ?

BONAPARTE. La guerre civile ! ce n'est pas ma guerre, à moi.

M^{me} PERMONT. Et maintenant, mon ami, quel parti vas-tu prendre ?

BONAPARTE. Je n'en sais rien encore... en attendant, je suis attaché comme copiste au bureau topographique... je dessine des cartes, des plans...

M^{me} PERMONT. Toi ! un général ?

BONAPARTE. Ex-général, vous voulez dire... J'ai accepté un modeste emploi pour me faire vivre... Ne vaut-il pas mieux travailler obscurément que d'être à charge à ses amis ? Vous me comprenez, maintenant, ma

bonne madame Permont... l'isolement convient à ma fortune.

M^{me} PERMONT. J'espère cependant que tu viendras passer la soirée avec nous.

BONAPARTE. Vous aurez trop de monde... Salicetti peut-être ?

M^{me} PERMONT. Non... il y a plus de trois mois que je ne l'ai vu ; d'ailleurs, il est retenu à la Convention dont la séance menace d'être orageuse.

ALBERT. On parle, en effet, de nouvelles arrestations à la suite de l'échauffourée d'hier.

M^{me} PERMONT. Quand donc tout cela finira-t-il ?

BONAPARTE. Quand il se trouvera un homme pour diriger tous ces esprits ardents, toutes ces passions aveugles, et les confondre dans un grand élan national ! mais, cet homme, quand viendra-t-il ? Dieu le sait !... Je veux voir une partie de la séance... m'accompagneriez-vous, Albert ?

ALBERT. Volontiers.

M^{me} PERMONT, à Bonaparte. A ce soir, enfant prodige...

BONAPARTE, la saluant. A ce soir !... (En sortant, Albert et Bonaparte rencontrent Mme Tallien et une autre dame.)

ALBERT. Madame Tallien ! Ah ! madame, le désir de vous revoir abrégera mon absence. (Bonaparte la salue et sort avec Albert.)

SCÈNE V.

M^{me} PERMONT, LAURETTE, M^{me} TALLIEN, DEUX DAMES.

M^{me} TALLIEN, à M^{me} Permont. Savez-vous, ma chère, que votre fils devient un charmant cavalier ? Il fera son chemin. Quel est donc cet autre jeune homme qui l'accompagne ?...

M^{me} PERMONT. Un officier fort distingué.

M^{me} TALLIEN. Vous le nommez ?...

M^{me} PERMONT. Bonaparte...

M^{me} TALLIEN, à la Dame. Connaissez-vous cela, ma chère ?

LA DAME. Mon Dieu, non.

M^{me} PERMONT. Il s'est fait remarquer au siège de Toulon.

M^{me} TALLIEN. C'est possible... il y en a tant !... Mais, tenez, j'ai le coup d'œil assez juste, vous savez... Eh bien, il y a dans sa tournure quelque chose de gauche, de guindé... sa physionomie manque d'expression... Je ne crois pas qu'il aille loin... ce garçon... Eh ! voici notre cher Talma...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TALMA, JUNOT.

TALMA, à M^{me} Permont. Madame, permettez-moi de vous présenter un brave officier, le lieutenant Junot, mon ami... c'est un camarade de votre fils d'adoption, de Bonaparte, que nous venons de rencontrer, et qui l'a flatté d'un bon accueil...

M^{me} PERMONT. Comment donc, mon cher Talma, je vous répondrai comme Corneille :

La main qui le présente en dit assez le prix.

D'ailleurs, monsieur se recommande par lui-même.

JUNOT. Oui, madame, comme un intrépide danseur.

LAURETTE. Oh ! un danseur !

M^{me} PERMONT, à Talma. Eh ! mais, mon cher tragédien, je vous croyais en tournée dans le midi, où vous allez promener la terreur.

TALMA. Terreur bien innocente celle-là !... J'ai retardé mon départ de quelques heures ; et ma chaise de poste viendra me prendre ce soir à votre porte.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DANTEL, avec des bouquets.

DANTEL. Me voilà ! j'ai tout commandé... Eh bien, madame, a-t-on trouvé le jeune Bonaparte ?

M^{me} PERMONT. Il viendra. *(On s'assied.)*

DANTEL. J'en suis enchanté.

JUNOT, s'approchant de Dantel. Vous le connaissez, monsieur ?

DANTEL. Si je le connais ?... c'est mon élève !

JUNOT. Votre élève ?

DANTEL. Oui, c'est moi qui lui ai donné les premiers éléments de la science.

JUNOT. Vous ! *(A part.)* C'est quelque sergent instructeur, il n'a pas pourtant la tournure militaire. *(Haut.)* Quoi ? vraiment !

DANTEL. Je vous dis que je lui ai fait faire les premiers pas...

JUNOT. Recevez mon compliment, votre élève vous fait honneur...

DANTEL. Eh, eh ! pas trop... je n'ai jamais été bien fier de lui... peu de dispositions... rien de saillant...

JUNOT. Qu'est-ce que vous dites donc là ? vous êtes dans l'erreur.

DANTEL. Quoi ? vraiment ! depuis ce temps-là, il se serait développé ?

JUNOT. Oh ! mais d'une manière !

DANTEL. Vous en êtes sûr !

JUNOT. Parbleu ! je l'ai vu d'assez près pour ça.

DANTEL. Tiens, tiens... *(Faisant un battement.)* Est-ce qu'il bat bien, à présent ?

JUNOT. Mais oui... quant à battre, il ne s'en acquitte pas mal.

DANTEL. Eh bien, vous m'en croirez si vous voulez, je n'ai jamais pu lui faire lever le pied jusqu'au menton.

JUNOT. Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

DANTEL. C'est le premier principe... comme exercice.

JUNOT. Exercice ! c'est comme ça que vous montrez l'exercice !

DANTEL. Demandez à Talma, mon autre élève.

JUNOT. Comment ! vous avez été aussi son maître !

TALMA. Oui, mon maître... de danse. *(Tout le monde rit.)*

JUNOT. De danse !... Quoi ! vous êtes...

DANTEL. Dantel, surnommé Zéphir.

JUNOT. Parbleu, mon cher monsieur, vous auriez bien pu le dire tout de suite...

DANTEL. Est-ce que ça ne se voit pas ? *(Il cambre sa taille.)* Tournez-m'en un autre comme ça. *(Il fait une pirouette.)*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEGENDRE, DEUX CONVENTIONNELS.

LEGENDRE. Bravo !

DANTEL, s'arrêtant tout court. Oh ! les conventionnels !... assez dansé.

MADAME PERMONT, allant au devant des arrivants. Monsieur Legendre.

LEGENDRE. Oui, madame, mes collègues et moi nous venons nous reposer chez vous de la séance la plus tumultueuse.

MADAME PERMONT. Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

TOUS. Oui, oui, que s'est-il passé ?

LE GENDRE. Ce qu'on devait attendre de la fermeté de la Convention ; nous avons décrété la mise hors la loi des principaux conspirateurs.

MADAME PERMONT. Et ces conspirateurs sont ?

LE GENDRE. Quelques-uns de nos collègues, Romme, Bourbotte, Salicetti.

TALMA. Ah ! monsieur Legendre, laissons la politique, il n'y a plus ici ni haines ni partis.

MARIANNE, *entrant toute émue; bas à madame Permont.* Ah! madame, madame...

MADAME PERMONT. Qu'y a-t-il?

MARIANNE. Si vous saviez...

MADAME PERMONT, *bas à Marianne.* Cachez donc votre trouble.... *(Aux invités.)* Pardon, Messieurs, un ordre à donner. *(Bas à Marianne.)* Qu'est-ce que c'est?

MARIANNE. Un homme enveloppé d'un manteau... là, dans le jardin... il s'est précipité par la petite porte, au moment où je l'ouvrais... il cache sa figure... il veut vous parler...

MADAME PERMONT. A moi?

MARIANNE. A vous seule. Il dit qu'il y va de la vie.

MADAME PERMONT. C'est bien... *(Haut.)* Mesdames, le thé est préparé dans le salon voisin... ma fille vous en fera les honneurs. *(Bas à Marianne.)* Introduis-le... Je reviens, monsieur Legendre... *(Legendre présente la main à madame Permont, les autres cavaliers conduisent les dames. Tout le monde sort à gauche.)*

SCÈNE IX.

MARIANNE, UN INCONNU, puis MADAME PERMONT.

MARIANNE, *introduisant l'inconnu.* Par ici, monsieur... *(Elle souffle quelques bougies.)* Ne craignez rien... tout le monde est occupé de l'autre côté. *(L'inconnu la congédie d'un geste. — Marianne à madame Permont qui entre.)* Le voici.

MADAME PERMONT. Laissez-nous. *(Marianne sort.)* Eh bien, monsieur, me voilà, qui êtes-vous? que me voulez vous? *(L'inconnu regarde autour de lui et écarte son manteau.)* Que vois-je? Salicetti!

SALICETTI. Silence! Si on vous entendait!.. j'ai été mis hors la loi.

MADAME PERMONT. Je le sais.

SALICETTI. Déjà?.. Qui vous l'a dit?

MADAME PERMONT. Legendre... ils sont là.

SALICETTI. S'ils me voient, je suis perdu... ils me livreront. *(Mouvement de madame Permont.)* Oh! ils me livreront!.. je connais mes chers collègues... Je croyais vous trouver seule... Une réunion! une fête!.. n'importe, il est trop tard... il faut que vous me donniez un asile.

MADAME PERMONT. Moi, Salicetti! Mais songez-vous que cette loi, que vous même avez fait rendre, cette loi me frapperait aussi bien que vous, comme complice?

SALICETTI. Si vous la redoutez, cette loi...

MADAME PERMONT. Comprenez-moi bien, monsieur : dans ces temps de terreur où personne n'est assuré de l'heure qui va suivre, j'ai appris à surmonter toute frayeur personnelle; mais j'ai un fils, une fille, et il m'est permis de trembler.

SALICETTI. Ce fils, madame, je l'ai protégé au milieu d'une émeute où ses jours étaient menacés.

MADAME PERMONT. Vous n'aviez pas besoin de me le rappeler... c'est une dette à laquelle je ferai honneur... Restez sous mon toit... dès ce moment mon appartement est le vôtre.

SALICETTI. Je n'attendais pas moi de votre générosité, mais je n'en abuserai pas longtemps; cette nuit même, sous un déguisement. *(On entend des voix au dehors.)*

MADAME PERMONT. Grand Dieu! me trompé-je? non... c'est la voix de Barras.

SALICETTI. Barras!

MADAME PERMONT. Et Bonaparte est avec lui!..

SALICETTI, *remontant au fond.* Mes deux ennemis!

MADAME PERMONT. Ils viennent! entrez là... dans cette chambre... vite, ou vous êtes perdu. *(Salicetti entre à gauche; il se jette vivement dans la chambre dont madame Permont retire la clef.)*

SCÈNE X.

MADAME PERMONT, BARRAS, BONAPARTE, ALBERT.

ALBERT. Monsieur Barras, ma mère.

MADAME PERMONT, *prenant l'air riant.* Ah! quel honneur pour moi, et que je suis heureuse de cette visite!

BARRAS, *d'un air galant.* Par ma foi, ma belle citoyenne, le désir de vous voir était si impérieux chez moi, que je me suis passé d'invitation.

MADAME PERMONT. En avez-vous besoin, monsieur Barras, et l'invitation n'est-elle pas perpétuelle?

BARRAS. Ce qui est perpétuel, belle dame, c'est l'admiration que vous inspirez. *(Il lui baise la main.)*

MADAME PERMONT. Vraiment, je m'étonne de cette exquise galanterie qui succède chez vous aux impressions si sombres de la vie politique.

BARRAS. Que voulez-vous! il faut bien jeter quelque fleurs sur sa route... Après l'homme d'Etat, l'homme de plaisir... l'un cherche à oublier l'autre.

MADAME PERMONT. Vous avez beaucoup à

faire pour cela... Aujourd'hui surtout... ces collègues accusés, frappés d'un décret...

BARRAS. N'en parlons plus; ils sont arrêtés.

BONAPARTE. Tous?

BARRAS. Non pas, mon cher : Salicetti a flairé les agents; mais nos mesures sont prises... il ne nous échappera pas.

BONAPARTE. Connaissez-vous sa retraite?

BARRAS. Ce soir même, nous la découvrons.

MADAME PERMONT, à part. Comme Bonaparte me regarde! (*Haut.*) Allons, monsieur Barras, je vais vous présenter à ces dames... vous jugerez des progrès de ma fille sur la harpe... excusez la faiblesse maternelle.

BARRAS. Et vous, pardonnez-moi si en vous voyant, je ne peux pas croire que vous soyez mère...

MADAME PERMONT. Trop aimable... (*Bas à Bonaparte.*) Et toi, Bonaparte?

BONAPARTE. Je reste...

MADAME PERMONT. Ah!.. entrez donc, monsieur Barras. (*Barras entre à droite avec Albert.*)

SCÈNE XI.

MADAME PERMONT, BONAPARTE.

MADAME PERMONT. Aurais-tu à me parler, mon ami?

BONAPARTE. Oui.

MADAME PERMONT. Je t'écoute.

BONAPARTE. Madame Permont, vous êtes une noble et courageuse femme... mais je ne dois pas, je ne veux pas vous laisser accomplir un sacrifice qui peut vous perdre, vous et vos enfants.

M^{me} PERMONT. Je ne te comprends pas, Napoléone?

BONAPARTE. Vous me comprenez, signora... Salicetti est décrété d'accusation... Plus adroit que ses collègues, il a fui devant le danger, et il est venu mendier un asile où il était sûr qu'on ne le lui refuserait pas... chez vous.

M^{me} PERMONT, s'efforçant de sourire. Ah! voilà ce que j'ignorais encore.

BONAPARTE. Pour la première fois de votre vie ne souillez pas vos lèvres par un mensonge; cet homme n'en vaut pas la peine... Vous ferai-je un rapport de police? vous dirai-je qu'on l'a vu, il y a une heure, sur le boulevard, se dirigeant de ce côté? Non, je vous dirai : il y avait une lâcheté à commettre, et il l'a commise; il est ici.

M^{me} PERMONT. Napoléone, je devrais me

fâcher peut-être, mais enfin quand il serait vrai que cet homme fût ici, seriez-vous capable de le dénoncer?

BONAPARTE. Que ne me demandez-vous, madame, si j'esuis prêt à vous dénoncer vous-même? Tenez, pour que je vous pardonne ce mot, vous allez me donner la preuve d'une confiance entière... Vous allez me dire où il est?

M^{me} PERMONT, après avoir hésité un instant, montrant le cabinet à droite. Là, dans cette chambre.

BONAPARTE. Et la clef?

M^{me} PERMONT. La voici...

BONAPARTE. C'est bien.

M^{me} PERMONT. Qu'allez-vous faire?

BONAPARTE. Silence!.... Voici votre monde....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BARRAS, PERMONT, LEGENDRE, JUNOT, DANTEL, TALMA, ALBERT, LAURETTE, M^{me} TALLIÈN, DEUX CONVENTIONNELS, INVITÉS, etc.

LAURETTE. Maman, maman, toute la société est arrivée; M. Dantel va nous faire danser ici...

M^{me} PERMONT. Ici?... Y penses-tu? Non. Plutôt dans le pavillon du jardin.

LAURETTE. Ah! oui... c'est cela... (*Elle va donner des ordres à Antoine et à Marianne au fond.*)

BARRAS. Eh quoi! madame, vous vous dérobez aux plaisirs que vous nous prodiguez?... Eh! mais, Dieu me pardonne, c'est l'heureux Bonaparte qui vous retenait ici... Ah! ah! jeune homme!

M^{me} PERMONT. Oui, il me demandait des nouvelles de la Corse... Vous savez... entre compatriotes...

M^{me} TALLIÈN. Ah! il est Corse?

DANTEL, entrant. Tiens, le voici... Eh! bonjour, mon cher élève... Je t'ai perdu de vue ce matin... mais tu peux être sûr qu'un de ces jours... (*Bonaparte lui tourne le dos. A part.*) Toujours la même conversation!...

MARIANNE, entrant au fond. La chaise de poste de monsieur Talma est à la porte de l'hôtel.

TALMA, à madame Permont. Merci, madame, du plaisir que j'ai trouvé ici...

BARRAS. Vous allez le rendre aux autres; allez, et revenez-nous couvert de nouveaux lauriers. (*Musique au fond.*) Eh bien! belle dame, M^{lle} Laurette s'impatiente; l'orchestre a donné le signal.

JUNOT, *s'approchant de Laurette. Made-moiselle...*

M^{me} PERMONT, *bas à Bonaparte, d'un ton suppliant. Mon ami...*

BONAPARTE. Allez, madame Permont, allez!... (*Barras offre son bras à M^{me} Permont; tout le monde se dirige au fond vers le jardin.*)

SCÈNE XIII.

BONAPARTE, TALMA. (*Musique au fond pendant toute cette scène.*)

BONAPARTE. Talma.. un mot, je vous prie...

TALMA. Que me voulez-vous, mon ami?

BONAPARTE. Vous quittez Paris?

TALMA. A l'instant même.

BONAPARTE. Où allez-vous?

TALMA. A Marseille, où je commence mes représentations dans huit ou dix jours...

BONAPARTE. Vous partez seul?

TALMA. Oui.

BONAPARTE. Votre chaise de poste est sans doute assez grande pour emmener un compagnon de voyage?...

TALMA. Serait-ce vous? bien volontiers, mon général; il y a peu de temps que je vous connais; mais, franchement, vous me plaisez.

BONAPARTE. Et vous aussi; j'ai confiance en vous.. Un grand artiste, c'est une grande âme. Ce n'est pas moi qui veux partir, mais il y a là quelqu'un...

TALMA. Un ami?

BONAPARTE. Oui... un ami... de M^{me} Permont.. un compatriote qui court quelques dangers à Paris.. Vous rendriez service à cette dame... à moi-même...

TALMA. Je suis tout prêt.

BONAPARTE. Merci.. Vous ne le connaissez pas..

TALMA. Soit! Je ne le connaîtrai jamais!... Mais où le prendre?

BONAPARTE. Ici... Montez en voiture, il va vous suivre..

TALMA. C'est bien... Adieu.

BONAPARTE. Adieu! (*Talma s'éloigne.*)

BONAPARTE, *ouvrant la porte à droite. Salicetti!*

SALICETTI, *paraissant. Bonaparte!... Je suis perdu!...*

BONAPARTE. Suivez Talma.. Montez dans sa voiture.. Voici le passeport de mon frère...

SALICETTI. Eh quoi?

BONAPARTE. Pas un mot!... Allez!

SALICETTI, *à part. Toujours cet homme! (Il s'éloigne.)*

M^{me} PERMONT, *entrant au fond. Vous avez sauvé votre ennemi?*

BONAPARTE. C'est vous que j'ai sauvée, madame!..

Quatrième Tableau.

L'HÔTEL MIRABEAU, CHEZ ROUGET.

Une mansarde : quelques chaises, une table, sur laquelle sont des livres et des cartes de géographie; une armoire, une petite cheminée, une petite porte au fond ouvrant sur le carré; une autre petite porte à gauche, donnant sur un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONAPARTE, *seul.*

(*Il sort du cabinet à gauche, il est vêtu très-simplément, il marche à pas lents, et va s'asseoir devant la table.*)

Il est temps de me remettre au travail... Ah! cette lettre de ma mère... toujours sous mes yeux pour me donner du courage! (*Il lit.*) « Mon cher fils, tes sœurs et moi nous » ne sommes pas heureuses, mais nous sa- » vous vivre de peu... tâche de nous envoyer » quelque argent pour passer la mauvaise sai- » son. Courage, mon fils, tu as un beau grade, » un bel avenir. » (*S'interrompant et regardant autour de sa chambre.*) Un bel avenir. « Je te considère aujourd'hui comme » l'aîné de la famille; c'est sur toi que repose » tout notre espoir. Marseille, 13 fructidor. » Lætitia Bonaparte. » Il y a déjà un mois que cette lettre m'est parvenue.... j'ai envoyé alors le peu d'argent qui me restait... mais cela a-t-il pu leur suffire? Leur écrire, à quoi bon? parlerai-je encore de mes espérances?.... ils m'ont tout enlevé, ces hommes, tout... jusqu'à ce chétif emploi... Ah! pauvre Napoléon, que sont devenus tes rêves?... et pourtant?... (*Il se frappe le front, et reste ensuite absorbé la tête appuyée sur ses mains.*)

SCÈNE II.

BONAPARTE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à part. Le voilà... toujours bien triste!... dame! quand on est seul et qu'on n'a rien... à moins d'être un sans cœur! (Toussant.) Hem!*

BONAPARTE, *levant la tête. Qui est là?*

FANCHETTE. Moi, Fanchette... Mon père m'a recommandé d'avoir soin de tous les locataires; il dit que ceux du sixième doivent être traités comme ceux du premier; moi,

Je dis qu'ils doivent être mieux traités, puisqu'ils n'ont personne pour les servir.

BONAPARTE. Pas de lettres pour moi?

FANCHETTE. Mon Dieu, non... Ne vous fâchez pas si cette fenêtre n'est pas encore arrangée... c'est la faute du voisin Mune-ret, le menuisier.... Monsieur boude.... parce que, voyez-vous, il devait m'épouser... mais je ne sais pourquoi, plus nous allons, moins il me plaît... D'abord il est trop gai... moi, j'aime mieux les gens tristes... on voit qu'il ne pense à rien... un vrai sans-souci... tandis que... (*Se reprenant.*) Voulez-vous que je vous apporte votre déjeuner?

BONAPARTE. Plus tard. (*Souriant.*) La ration ordinaire.

FANCHETTE, à part. Un petit pain et jamais de vin! il se fera du mal de vivre comme ça. (*Haut.*) Vous devez avoir froid; je vais vous faire du feu.

BONAPARTE. C'est inutile.

FANCHETTE. Oh! il y a encore du bois... (*Elle ouvre l'armoire.* J'ai fait une provision avec l'argent que vous m'avez donné en entrant... (*A part.*) Et avec mes petites économies; car il y a longtemps que son bois est fini... (*Elle arrange le feu dans la cheminée.*) Toujours dans ses idées! (*Elle chante tout en allumant le feu.*) Tra, la, la, la, la.

BONAPARTE, avec un peu d'impatience. Fanchette!

FANCHETTE, se levant et s'approchant de lui. Excusez-moi!... c'est pour vous distraire... ça nous fait de la peine à tous de vous voir si sérieux que ça...

BONAPARTE. Merci, mon enfant. (*Il se lève.*) Hier soir, quelqu'un est venu ici pendant mon absence?

FANCHETTE. C'est vrai, j'avais oublié de vous le dire... un monsieur qui n'a pas donné son nom... mais il a dit qu'il était de vos amis et qu'il vous attendait... alors on lui a ouvert votre porte... est-ce qu'on a mal fait?

BONAPARTE. Non... (*On cogne à la porte en dehors.*)

FANCHETTE. On frappe... est-ce heureux que je sois-là! vous n'aurez pas la peine d'aller ouvrir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROUGET.

FANCHETTE. Tiens, c'est mon père.

ROUGET. Encore ici, fillette! Pardon, excuse, citoyen... elle m'a échappé tout à l'heure... et je vois qu'elle est revenue causer ici d'amitié?

FANCHETTE. Ne vous fâchez pas, mon père.

ROUGET. Est-ce que je me fâche?... il n'y a pas de mal, allons, il n'y a pas de mal.... (*A Bonaparte.*) J'aurais à te parler: (*Se reprenant.*) C'est-à-dire, à vous parler, citoyen... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire, monsieur... car aujourd'hui on ne sait plus ce qu'on est... c'est bien encore la République, mais ça n'est plus la même chose.

FANCHETTE, bas. Mon père, vous allez impatienter M. Bonaparte....

ROUGET, à sa fille. Laisse donc! je ne viens pas lui demander son terme, au contraire; ce que j'ai à lui dire ne lui fera pas de peine, parce qu'un jeune homme dans sa position... Enfin, suffit.

BONAPARTE. Vous aviez à me parler, père Rouget?

ROUGET. Pas à présent... Il y a une visite en bas pour vous...

BONAPARTE. Pour moi? Qui donc?

ROUGET. Le citoyen Charles IX, Manlius.

BONAPARTE. Talma?

ROUGET. Oui, Talma... (*A Fanchette.*) Le premier acteur du Théâtre de la République!...

FANCHETTE. Un acteur! ah! je voudrais bien le voir!

ROUGET. Tiens! le voilà...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TALMA.

TALMA. Bonjour, mon bon...

FANCHETTE, à son père. C'est un acteur, ça? C'est drôle, il marche comme tout le monde!

ROUGET. Je vous laisse, M. Bonaparte.

FANCHETTE, à Bonaparte. Vous savez... si vous avez besoin de quelque chose, il n'y a pas de sonnette, mais je suis là en face; vous tapez aux carreaux, et j'arrive... Au revoir, M. Bonaparte...

ROUGET. Allons, passe donc! (*Il fait passer sa fille, et referme la porte.*)

SCÈNE V.

BONAPARTE, TALMA.

TALMA. Eh bien, quelles nouvelles?

BONAPARTE. Rien de changé, mon ami... Je m'épuise en démarches inutiles auprès du ministre et des comités...

TALMA. Et moi, j'ai vu nos puissants du jour, tous ceux qui, au théâtre, m'ont prodigué des marques d'enthousiasmé.... Nous

les amuseurs, ils nous admirent... mais sortis de là, ces esprits forts, ces grands partisans de l'égalité, à peine s'ils nous reconnaissent. Demandons-leur un service, leur front s'obscurcit, le préjugé reparaît; nous ne sommes pas des citoyens pour eux; nous ne sommes jamais que des comédiens...

BONAPARTE. Mais aussi, mon cher Talma, que de dédommagements dans votre art!... Vous avez une large scène, un entourage important, vous puisez dans les bravos de la foule les plus nobles inspirations!... Moi, je n'ai rien de tout cela... Mes idées s'usent dans ma tête, sans profit pour mon pays, ni pour moi. Inconnu, isolé, je consume mes forces dans l'inaction, dans l'attente d'un jour favorable, et ce jour n'arrive pas!

TALMA, *déclamant.*

Il se présentera, gardes-vous d'en douter.

Jusqu'à là, vous avez des amis.

BONAPARTE. Des amis? c'est vous, Talma, qui êtes venu hier?

TALMA. Qui vous a dit?

BONAPARTE. J'ai deviné... *(Il ouvre un tiroir.)* Tenez, je vous ai reconnu à ceci... *(il lui présente un rouleau)* que vous avez oublié... reprenez-le!

TALMA. Quoi! vous aussi, mon ami, vous méprisez le comédien?

BONAPARTE. Vous ne le croyez pas!

TALMA. Écoutez-moi. Un jour, un comédien anglais trouva dans une tavern de Londres un jeune officier, assez embarrassé pour payer un écot de douze guinées.... Il s'approcha de lui, lui offrit sa bourse et le conjura de l'accepter. Celui-ci n'hésita pas, et depuis ce jour, ils devinrent amis intimes. Or, ce comédien s'appelait Garrick, et ce jeune enseigne, Jean Churchill, depuis duc de Marlborough. Acceptez donc, mon ami, en me souhaitant de devenir un jour aussi célèbre que Garrick, comme j'ai idée que, la République aidant, vous deviendrez, ainsi que Marlborough, un grand capitaine.

BONAPARTE. Moi!... j'accepte le prêt que vous m'offrez.

TALMA. Je vous remercie... C'est de l'argent bien placé.

BONAPARTE. Et ce soir même, je partirai pour Marseille.

TALMA. Adieu donc!... l'heure de la réputation m'appelle...

BONAPARTE. Avant de nous quitter, mon ami, signez-moi, je vous prie, un billet de spectacle.

TALMA. Volontiers. Pour ce soir?

BONAPARTE. Oui.

TALMA, *écrivait.* 12 vendémiaire an IV, Voilà.

BONAPARTE. Merci!... *(Il va frapper deux carreaux.)*

TALMA. Je retourne à mes études.

BONAPARTE. Allez, Talma, développez votre génie aux yeux de la foule qui vous admire...

TALMA. Et vous, mon ami, tâchez donc de faire comprendre le vôtre. *(Rencontrant à la porte Fanchette et Rouget.)* Salut, citoyen! bonjour, père Rouget! *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

BONAPARTE, ROUGET, FANCHETTE.

ROUGET. Manlius m'a dit bonjour!

FANCHETTE. Vous m'avez appelée, monsieur Bonaparte?

BONAPARTE. Pour vous remettre ceci. *(Il lui donne un billet.)*

FANCHETTE. Un billet de spectacle!... ô quel bonheur! *(Elle saute de joie.)*

ROUGET. Vous sortez, citoyen?

BONAPARTE. Oui.

ROUGET. Pour longtemps?

BONAPARTE. Non. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

ROUGET, FANCHETTE.

FANCHETTE. Qu'il est aimable!

ROUGET. Aimable... ce n'est pas sa conversation, toujours... Oui! non!...

FANCHETTE. Et ce billet!... Moi qui n'ai jamais été au spectacle, quel plaisir! Si vous êtes trop occupé, mon père, ne vous gênez pas, monsieur Bonaparte me conduira.

ROUGET. Doucement; nous verrons ça.

SCÈNE VIII.

LES MEMES, DANTEL.

DANTEL, *entrant en se frottant la jambe.* Que diable!... on prend garde!...

ROUGET. Le citoyen Dantel!...

FANCHETTE. Mon parrain!

DANTEL. Bonjour, petite... bonjour, père Rouget... On m'a dit que vous étiez là, et je suis monté. Quel casse-cou!...

ROUGET. A qui donc en avez-vous?

DANTEL. C'est un particulier qui a passé près de moi dans l'escalier, mais si brusquement, qu'il m'a collé contre le mur... J'ai cru que j'étais aplati... Ah ça! quel est donc le maladroït?

FANCHETTE. Un maladroït! monsieur Bonaparte?

DANTEL. Bonaparte!... qui?... mon élève?

FANCHETTE. Un général.

DANTEL. C'est ça... Et je ne l'ai pas reconnu!... Comment, il demeure chez vous?

ROUGET. C'est mon numéro quinze.

DANTEL. Comme c'est heureux!... Sera-t-il content de me revoir!... Il avait oublié de me donner son adresse... Ah ça, vous a-t-il dit ce qui se passe?

ROUGET. Quoi donc?

DANTEL. Les sections se remuent... On craint un grand mouvement. (*Il s'exerce et donne un grand coup de pied.*)

FANCHETTE. Ah! mon Dieu!

ROUGET. Fillette, veille donc un peu à la maison.

FANCHETTE. Oui, mon père. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

DANTEL, ROUGET.

DANTEL. Ah ça, père Rouget, je viens de la part du jeune menuisier... Quand danserons-nous à la noce? (*Il fait un rigodon.*)

ROUGET, l'arrêtant au milieu de l'entrechat. Ça ne presse pas, cher ami, ça ne presse pas; j'ai réfléchi.

DANTEL. Bah!

ROUGET. J'ai changé d'idée.

DANTEL. Comment? est-ce que vous auriez fait choix d'un autre gendre?

ROUGET. Peut-être... Je voulais prendre à ce sujet-là des informations, quand vous êtes justement tombé des nues pour me les donner...

DANTEL. Sur qui, des informations?

ROUGET. Sur mon numéro quinze.

DANTEL. Comment! c'est lui?

ROUGET. Oui, Dantel... Voyons, en conscience, qu'est-ce que vous pensez de ce jeune homme?

DANTEL, se grattant le front. Dam! c'est embarrassant... Il a des qualités, on ne peut pas lui ôter ça... mais enfin, il n'est pas posé comme l'autre... Un militaire sans emploi, sans solde, tandis que Muneret, un homme établi...

ROUGET. Je sais bien, je sais bien... Mais je sais père, Dantel, et je soupçonne chez Fanchette une inclination pour le petit militaire.

DANTEL. Une inclination!... je sais ce que c'est, Rouget... Il est de par le monde une aimable coryphée... Je vous invite d'avance à ma noce.

ROUGET. Merci. J'entends du bruit... C'est lui qui rentre.

DANTEL. Connait-il vos projets?

ROUGET. Pas encore.

DANTEL. Quelle surprise! Chut! laissez-moi faire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BONAPARTE.

DANTEL. Eh! bonjour, mon petit Bona... mon petit général.

BONAPARTE. Ah! c'est vous?

DANTEL. Oui, c'est moi que tu as bousculé dans l'escalier, ingrat!... Enfin, je te retrouve, et c'est pour t'annoncer une bonne nouvelle.

BONAPARTE, allant s'asseoir. Laquelle?

DANTEL. Un coup de fortune auquel tu ne t'attends guère... N'est-ce pas, père Rouget? (*Ils se font des signes.*) Car il est comme moi, le père Rouget, il te veut du bien, et Fanchette aussi, dont je suis le parain... Une jolie fille, je m'en vante.

ROUGET. Quant à ça, il n'y a qu'une voix dans le quartier.

DANTEL. C'est à qui veut l'épouser!... Dam! elle aura pour dot l'établissement du papa... Combien ça peut-il valoir, père Rouget?

ROUGET. Eh! eh! quatre mille francs dans les bonnes années.

DANTEL. Quatre mille francs, pas en assignats, en bons écus... entends-tu ça, mon petit Bona... mon petit général? Un joli rêve, quand on n'a pas le sou... (*A Rouget.*) Ah ça! est-ce qu'il ne comprend pas?

ROUGET. Il ne peut pas y croire.

DANTEL. Attendez, je vais lui éclaircir la chose... (*Haut.*) Quelle belle enseigne ça ferait, quand on lirait en grosses lettres: Hôtel Mirabeau, tenu par Napoléon Bonaparte!

BONAPARTE. Ah!

DANTEL, à part. Il a compris. (*Haut.*) Voilà! (*A part.*) Eh bien, il ne me saute pas au cou?

BONAPARTE. Père Rouget!

ROUGET, s'approchant avec empressement. Citoyen!...

BONAPARTE. Il n'est pas venu de lettre pour moi?

ROUGET, déconcerté. Hein! une lettre?... non... (*A Dantel.*) Comment! au lieu de répondre...

DANTEL, à Rouget. C'est vous qui le gênez.

ROUGET. Non, je crois que c'est vous.

DANTEL. La proposition l'a saisi... Allons-nous-en... (*A part.*) Je reviendrai.

ROUGET, *à part*. Je lui parlerai tout seul... ça vaut mieux... (*À demi-voix à Bonaparte, en s'en allant.*) Adieu... mon successeur...

DANTEL, *à Bonaparte, qui est resté assis*. Au revoir, mon cher élève, ne te dérange pas... (*À part.*) Ce garçon-là ne fait rien comme les autres. (*Dantel et Rouget sortent.*)

SCÈNE XI.

BONAPARTE, *seul*.

Hôtel Mirabeau, tenu par Napoléon Bonaparte !... Voilà donc l'avenir que l'on m'a tracé !... Ah ! il est temps que je parte... je deviendrais ici la risée de tout le monde !... (*On entend des rumeurs au dehors.*) Ce bruit... Oui, le mouvement annoncé se prépare !...

SCÈNE XII.

BONAPARTE, FANCHETTE.

FANCHETTE. Ah ! monsieur Bonaparte, si vous saviez, on va, on vient dans Paris... Monsieur Muneret a mis son uniforme... Il dit que l'on court aux armes...

BONAPARTE. Je l'avais bien prévu... Ils s'enhardissent par la faiblesse du pouvoir... Si l'on cède, on est perdu... Je veux juger par moi-même...

FANCHETTE. Oh ! ne sortez pas, je vous en supplie... (*Un homme se présente sur le seuil.*) Quelqu'un !

L'INCONNU. Le général Bonaparte ?...

FANCHETTE. Le voici...

L'INCONNU. Laissez-nous...

FANCHETTE, *sortant*. Il ne sortira pas !...

SCÈNE XIII.

BONAPARTE, BARRAS. (*L'inconnu ôte son manteau et son chapeau.*)

BONAPARTE. Barras !

BARRAS. Oui, c'est moi qui ai voulu te voir et te parler... Les moments sont précieux... Tu es bien seul, citoyen général ?

BONAPARTE. Oui...

BARRAS. La république est en danger... Au premier moment, la Convention va être attaquée par les forces réunies du parti royaliste et de l'étranger... Le but, c'est le renversement de la Constitution qui vient d'être votée; le prétexte, c'est le décret qui ordonne de prendre parmi les membres de la Convention les deux tiers du nouveau corps législatif... Les sections vont descendre des faubourgs et cerneront les Tuileries... Il faut sauver la république et l'assemblée... J'ai cherché parmi nos généraux... je me suis souvenu de Toulon... Tu attends depuis longtemps une occasion... je viens te l'offrir.

BONAPARTE. Parlez...

BARRAS. Commandant en chef de l'armée de l'intérieur, je viens te proposer d'être mon second... Acceptes-tu ?

BONAPARTE. J'accepte.

BARRAS. La république peut donc compter sur toi ?

BONAPARTE. Toujours.

BARRAS. Mais tu as refusé d'aller en Vendée.

BONAPARTE. Ici, ce n'est plus une guerre civile; c'est une révolte impie; j'ai l'étranger en face de moi. (*On bat le rappel dehors, la rumeur grossit.*)

BARRAS. Entends-tu ? Le temps presse !...

BONAPARTE. Enfin la fortune me jette le dé ! (*Il ouvre sa malle et met son uniforme.*) Mon uniforme, mon sabre !... Ah ! je ne les quitterai plus. Je répons de tout... Et d'abord, au parc d'artillerie !

BARRAS. Et moi à la Convention ! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIEME.

Cinquième Tableau.

HÔTEL DE LA COLONNADE.

Un salon richement doré, style Louis XV, dont le mobilier fort simple contraste avec l'appartement. Sur la cheminée, une grande pendule et sur les panneaux, des drapeaux tricolores rangés en faisceaux, qui remplacent les tableaux de maître. Le fond s'ouvre sur un salon plus grand et richement meublé. Des épées sont suspendues aux lambris.

SCÈNE PREMIERE.

JUNOT, DUROC.

DUROC, *aux soldats qui traversent au*

fond. La première salle est déjà pleine... Portez tout cela dans la seconde. (*À Junot.*) Le désarmement des révoltés s'achève sans résistance, et la soumission est complète.

JUNOT. Eh bien ! Duroc, Bonaparte avait raison de dire que la Convention disparaîtrait dans la fumée de la victoire !... Voilà le directoire et les conseils installés par qui ! après tout ? par lui. Enfin, le voilà donc lancé ! Général en chef de l'armée de l'intérieur ! J'étais bien sûr que son étoile ne filerait pas.

DUROC. C'est égal, ce n'est pas encore là ce qu'il lui faut.

JUNOT. Tu as raison ; ce qu'il lui faudrait, c'est quelque chose comme qui dirait une des quatre parties du monde...

DUROC. Pourquoi pas deux ?

JUNOT. Eh mais, qui sait ? En attendant, nous faisons un drôle de métier... l'inverse des sergents recruteurs ; ils arment, et nous, nous désarmons.

DUROC. Et nous tombons quelquefois sur de singulières captures...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE, *s'arrêtant à considérer les vieilles armes déposées dans le coin du salon.* Ah ! ah ! de vieilles armes !

DUROC. Toutes rouillées et bonnes à vendre à la livre.

BONAPARTE. De nobles souvenirs, Duroc ! De vaillants cœurs ont battu sous ces armures ! Voilà des épées, des lances, des cuirasses qui ont arrêté des armées ! Chaque homme alors était une force !... Aujourd'hui le canon a rendu tout cet attirail inutile ; mais respect à ces monuments d'un autre âge !... Honneur au courage de nos pères !... Junot, nous recueillerons toutes ces armes... Nous les garderons avec soin, avec orgueil ; on pourra quelque jour en faire un musée d'artillerie !...

DUROC. Il y a là à côté un jeune enfant qui pleure, et qui ne répond que ces mots à toutes les questions qu'on lui adresse : Je veux voir le général, laissez-moi parler au général. Ma foi ! il m'a intéressé, je l'avoue, et je lui ai promis que tu le recevrais.

BONAPARTE. Fais-le venir...

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÈNE.

JUNOT, à Eugène. Entrez, mon enfant, voilà le général...

EUGÈNE. Le général Bonaparte ?

JUNOT. Lui-même... (*Il prend un papier des mains de Bonaparte.*) Je vais commencer par classer ce dépôt d'armes... c'est une grande idée qu'il ne faut pas perdre.

SCÈNE IV.

BONAPARTE, EUGÈNE.

BONAPARTE. Approchez, mon enfant...

EUGÈNE, *s'approchant timidement.* Oui... général...

BONAPARTE. Vous avez à me parler ?

EUGÈNE. Oui, général...

BONAPARTE. Eh bien ?

EUGÈNE. Je n'ose maintenant...

BONAPARTE. Je vous fais peur ?

EUGÈNE, *se redressant.* Peur ? Non ; je n'ai jamais peur... Mais je ne sais pourquoi vous m'imposez...

BONAPARTE. Ahons, remettez-vous, mon ami. Comment vous nomme-t-on ?

EUGÈNE. Eugène ; mon père était, comme vous, un vaillant défenseur de la république... Il est mort...

BONAPARTE. Sur un champ de bataille ?

EUGÈNE. Non... sur la place, là-bas.

BONAPARTE. Et il s'appelait...

EUGÈNE. Le général Beauharnais...

BONAPARTE. Pauvre enfant !... Que puis-je pour toi ?

EUGÈNE. Tout, mon général... Mon père a été dépourvu de ses biens... Pour tout héritage, à ma mère, à ma sœur et à moi, il n'a laissé que son épée ! Oui, mon général, c'était tout ce qui nous restait de lui... et cette épée... on nous l'enlève... On nous dit que c'est par votre ordre... Oh ! non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? L'épée d'un père, d'un général... c'est sacré cela ? Qu'est-ce donc qui ose y toucher ?

BONAPARTE, *se levant.* Bien ! bien... mon enfant ! regarde parmi ces armes... (*Montrant les épées suspendues au mur.*) Retrouves-tu celle qui te manque ?

EUGÈNE, *en désignant une.* La voilà... je la reconnais... Je l'ai vue si souvent dans ta main... ô mon père !... (*Il s'agenouille.*)

BONAPARTE, *décrochant l'épée.* Reprends-la donc de la maine.

EUGÈNE, *prenant l'épée.* Merci, merci, mon général ! Ah ! laissez-moi vous embrasser ! (*Il saute au cou de Bonaparte.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, tenant Hortense par la main.

JOSÉPHINE, *s'arrêtant au fond.* Mon fils !

BONAPARTE. Votre fils !... Et quoi ? vous sèriez... madame...

JOSÉPHINE. De Beauharnais...

BONAPARTE. Agréez mon profond respect, madame !

JOSÉPHINE. Excusez-moi, général, je tremblais que cet enfant n'eût commis quelque indiscretion...

BONAPARTE. Lui, madame ! ce sera un noble jeune homme !... Il est venu redemander l'épée de son père... Il la tient en ce moment, et, à son air, je vois qu'on ne la lui reprendra plus !

EUGÈNE. Jamais ! jamais !

JOSÉPHINE, *l'embrassant.* Cher enfant !

BONAPARTE. Le peu de mots qu'il m'a dit m'a inspiré un vif intérêt pour lui... pour sa famille... et si je puis vous être utile en quelque chose, madame...

JOSÉPHINE. Mille fois trop bon, général.

BONAPARTE. Cette jolie enfant, elle est aussi la vôtre, madame?

JOSÉPHINE. C'est ma fille Hortense.... Voilà mes deux consolations... mais je crains d'abuser...

BONAPARTE. De grâce, madame, encore quelques instants. (*Il lui présente un fauteuil, elle s'assied; ses deux enfants se groupent autour d'elle.*) Vous êtes veuve, madame? veuve d'un brave général... un de nos maîtres.

JOSÉPHINE. Personne ne peut se vanter d'être le vôtre, général...

BONAPARTE. Je rends un juste hommage à sa mémoire... Vous avez été cruellement éprouvée, madame?

JOSÉPHINE. Oui, monsieur... Mon mari, qui, à l'armée du Rhin, avait glorieusement exposé ses jours, mon mari traduit devant le tribunal révolutionnaire...

BONAPARTE. Y trouva le sort qu'ont subi tant de braves défenseurs de la patrie, et auquel je n'ai moi-même échappé que par miracle... Mais vous, madame?

JOSÉPHINE. J'étais réservée au même supplice; mais les chagrins avaient tellement altéré ma santé, que le médecin de la prison déclara qu'il était inutile de m'envoyer à la mort, quand la mort allait venir d'elle-même. On eut confiance dans cet arrêt; mais la maladie, moins cruelle que mes juges, épargna la condamnée... Le 9 thermidor survint, et je fus sauvée.

BONAPARTE. Et ces enfants?

JOSÉPHINE. J'ai eu bien de la peine à les élever... Dans ces temps de bouleversement, il convient qu'un homme trouve des ressources en lui-même... C'est ce que pensèrent les braves gens qui en eurent soin pendant ma détention!... Pour donner à mon Eugène un état manuel et en faire un artisan, ils le mirent en apprentissage chez un menuisier... Depuis, à l'aide de quelques protections, je l'ai fait placer dans une étude d'avoué.

BONAPARTE. Et je suppose que cet état-là ne lui plaît pas beaucoup?

EUGÈNE. Oh! non; j'aimais encore mieux celui de menuisier; au moins c'est du mouvement, du bruit.... Mais quand j'aurai l'âge...

BONAPARTE. Quand tu auras l'âge?

EUGÈNE. Je m'enrôlerai comme mon père.

BONAPARTE. Eh bien! c'est moi qui ferai ton enrôlement.

EUGÈNE. Vous! Oh! merci, général, j'y compte.

JOSÉPHINE. Oh! ce n'est pas celui-là qui m'inquiète beaucoup... Mais sa sœur, ma pauvre Hortense.

BONAPARTE. Qui sait, madame? Voilà une physionomie heureuse, et la destinée est quelquefois si bizarre! C'est peut-être sur cette jeune et jolie tête que repose tout l'avenir de votre famille...

JOSÉPHINE, riant. Ah! vous croyez à la destinée? Seriez-vous superstitieux, général?...

BONAPARTE. Un peu. Cela vous étonne?

JOSÉPHINE. Non, tous les grands hommes le sont... il faut bien payer son tribut à l'humanité.

BONAPARTE. Je n'accepte pas un tel éloge; mais, vous, madame, seriez-vous par hasard un esprit fort?

JOSÉPHINE. Que le ciel m'en préserve!... Jje vous avoue, au contraire, que j'ai la faiblesse de croire aux pressentiments, aux songes, et même un peu... il faut tout dire, aux cartes... et cependant personne plus que moi ne devrait se défier des prédictions.

BONAPARTE. Vous en auriez entendu quelqu'une?

JOSÉPHINE. Dans mon pays, autrefois une femme de couleur, très-célèbre par sa science, m'avait annoncé, je ne puis y songer sans sourire amèrement, la plus glorieuse destinée... des richesses, des honneurs, un trône même... Oui, un trône, monsieur, au moment où on les renversait!

BONAPARTE. Il est certain que l'époque est assez mal choisie et que la prédiction n'est pas facile à réaliser.

JOSÉPHINE, se levant. Mais, pardon, j'abuse d'un temps si précieux! Je vous quitte, pénétrée de reconnaissance...

BONAPARTE. Et moi, madame, bien heureux de cette visite; me permettrez-vous de vous la rendre?

JOSÉPHINE. Puis-je mieux faire que de recevoir celui qui a promis d'enrôler mon fils? Qu'en dis-tu, Eugène?

EUGÈNE. Ma mère, je veux qu'il m'instruise d'avance à devenir général comme mon père, et comme lui.

JOSEPHINE. Au revoir donc, général.

BONAPARTE, saluant. Madame!... (*Joséphine sort. A part.*) Elle est charmante!... (*Bonaparte reste absorbé et rêveur.*)

JUNOT, entrant. Général... on t'attend pour la grande revue... Eh bien! à quoi

songes-tu donc ? Ah ! toujours à l'Allemagne, à l'Italie ?

BONAPARTE. Non, Junot... à une femme !... dont la visite me portera bonheur... (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Sixième Tableau.

EN ITALIE. — LA TENTE DU GÉNÉRAL
BEAULIEU.

Au changement, des soldats entrent dans la tente, où ils placent des sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRICH, BIRMAN, SOLDATS AUTRICHIENS.

HENRICH, *tout en rangeant*. Prends garde, Birman, tu oublies le tabouret qui sert au général pour ses pieds malades...

BIRMAN. Ah ! ah ! je te remercie de m'y faire penser... Sans toi, je courais risque d'un rude sermon, pour ne pas dire davantage...

HENRICH. Un peu de schlague ; onze coups entre les épaules, comme j'en ai reçu hier.

BIRMAN. Et pourquoi ?

HENRICH. Pour le quatrième bouton de l'uniforme qui reluisait un peu moins que les autres...

BIRMAN. Ah ! c'est qu'il faut y veiller de près... Les chefs sont sévères sur la tenue.

HENRICH. La tenue, c'est la gloire de l'armée autrichienne...

BIRMAN. Oui, sa gloire...

HENRICH. On n'en dira pas autant des Français... (*Riant avec stupidité. Hé ! hé ! hé !... Oui, oui, oui !... Souliers, culottes, chapeaux, tout, misérablement, tout !... Hi ! hi ! hi !* (*Changeant de ton, et portant la main à son shako, ainsi que ses camarades qui restent immobiles.*) Le général !

TOUS LES SOLDATS, *gravement*. Le général ! (*Le général Beaulieu, entre, marchant péniblement, appuyé sur le bras du général Liptai. — En passant, il s'arrête devant un soldat, prend le bas des revers de son uniforme et les tire avec force ; le soldat reste impassible, la main à son shako. — Beaulieu va s'asseoir, fait un geste ; les soldats pivotent comme des machines et sortent.*)

SCÈNE II.

BEAULIEU, LIPTAI.

BEAULIEU. Je vous remercie, général Liptai, je vous remercie de l'aide que vous m'avez prêtée... Ah ! cette goutte maudite...

LIPTAI. Allons, général, vous vous trouvez mieux...

BEAULIEU. Oui... Et puis le vieux Beaulieu ne se laisse pas abattre pour si peu... Je souffre, mais je tiens bon, et, s'il plaît à Dieu, notre empereur ne se repentira pas de m'avoir confié le commandement de nos troupes d'Italie.

LIPTAI. Je vous laisse, j'ai quelques ordres à donner à ma division...

BEAULIEU. Très-bien. Tenez, passez par là... et obligez-moi de dire à ma nièce que je l'attends ici.

LIPTAI, *saluant*. Général... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BEAULIEU, *seul* ; puis NADDI.

BEAULIEU. Celui-là est un bon et fidèle Allemand... J'en voudrais plusieurs comme lui, comme Wukassowich... Ils seront plus utiles que nos alliés les Piémontais... Les Piémontais !... ils sont avec nous ; je les crois de bonne foi ; mais le moment peut venir où la paix leur semblera nécessaire et désirable... Ah ! l'Autriche ! comme il faut que son aigle raidisse bien ses serres pour contenir cette Italie toute disposée peut-être à s'ébranler à ces paroles de liberté que la France jette au monde... (*A Naddi qui entre.*) Ah ! vous voici, ma nièce !... Quand vous êtes là, j'oublie un peu la guerre, la politique et mes malheureuses jambes !

NADDI. Vous seriez bien mieux là-bas dans votre jolie villa que vous m'avez fait quitter avec les Apennins sur vos têtes, et autour de nous ces sites enchanteurs que l'Italie possède seule.

BEAULIEU. Vraiment ! et vos diables de Français qui sont venus nous déranger, les comptez-vous pour rien ?

NADDI, *souriant*. Mes Français !...

BEAULIEU. Ah ! pardon, je n'y songeais pas ; vous êtes...

NADDI, *souriant encore*. Je suis la fille du comte de Verteuil, mais ma mère était votre sœur, et en conscience je ne puis prendre parti pour personne.

BEAULIEU. Vous restez neutre, c'est quelque chose ; mais dans peu de jours vous aurez épousé Lippani, ce brillant officier piémontais, et peut-être vous attirera-t-il dans notre cause... C'est la mort de votre pauvre mère qui a retardé votre mariage... Voyons, mon enfant, parlez-moi franchement ; je suis un peu rude, comme il convient à un général qui n'a pas toujours affaire à des jeunes filles ; mais je vous aime et veux votre bonheur... Aimez-vous Lippani ?

NADDI. Mon oncle, je sais apprécier toutes les qualités du comte Lippani. Je suis orpheline; vous ne pouvez toujours veiller sur moi. (*Lippani est entré et s'est arrêté sur le seuil de la tente.*) Je donnerai donc ma main et mon cœur à mon fiancé, bien assurée de trouver en lui un protecteur honorable et dévoué.

SCENE IV.

LES MÊMES, LIPPANI

LIPPANI. Merci, mademoiselle, merci de cette bonne parole; prenez garde cependant, vous me rendez trop heureux, et ma vie, que je risquais avec tant d'insouciance, va me devenir trop chère désormais.

BEAULIEU. Oh! je ne crains pas que vous faiblissiez.

NADDI. Monsieur le comte a un caractère qui ne lui permet guère de se modérer.

BEAULIEU. Ah! ah! tu en sais quelque chose?

LIPPANI. Mademoiselle...

NADDI, s'approchant. Vous êtes bon, généreux, renommé pour votre courage, et je serai fière de porter votre nom... Mais prenez garde: vous avez un triste penchant à la jalousie... Excusez une jeune fille de parler avec cette franchise; mais cette jeune fille va devenir votre femme, elle doit avoir soin de votre bonheur et du sien.

BEAULIEU. Et que diable! tu n'es pas coquette, tu n'es pas de ces péronnelles qui vont et viennent au milieu des galants... Lippani peut compter sur toi, et il te dira ce que j'ai dit autrefois à madame de Beaulieu: « Ma chère femme, j'ai confiance en vous, je ne crois pas que vous puissiez jamais me trahir; si vous me trompiez, fût-ce avec l'empereur, je vous tuerais, et l'empereur par-dessus le marché. » Voilà, mes enfants... il ne s'agit que de s'en tendre.

LIPPANI. Non, je ne parlerai même pas ainsi... Mademoiselle, l'amour le plus confiant a ses heures mauvaises et ses mauvaises inspirations; mais pour vous prouver mon affection, je surmonterai un défaut que déjà j'aurais dû vous cacher en le maîtrisant.

NADDI. Dieu, vous entende, monsieur le comte!

BEAULIEU. Voilà qui est bien... Il ne me reste plus qu'à vous conduire à Gênes et par-devant l'archevêque... Du reste, ce ne sera pas long; j'ai mon plan d'opérations, et je défie les Français de m'en faire changer. (*Henrich a soulevé la draperie qui ferme la tente au fond.*) Qu'y a-t-il?

HENRICH. Les généraux.

BEAULIEU. Bien!... (*Des soldats se ran-*

gent en dehors.) Ma nièce, vous ne tenez sans doute pas à assister à un conseil de généraux?

NADDI. Non, mon oncle, et je retourne auprès de ma bonne et vieille gouvernante.

BEAULIEU. Allez, allez! (*Lippani offre la main à Naddi pour la reconduire.*)

SCENE V.

BEAULIEU, WUKASSOWICH, LIPTAI, D'ARGENTEAU, LIPPANI, DEUX GÉNÉRAUX. (*La tente se referme.*)

BEAULIEU, aux généraux. Prenez place, messieurs... Avant de commencer l'exécution de mon plan de campagne, j'ai voulu vous faire part de mes projets et vous demander votre avis... Voici la situation: Nous avons trente-huit mille Autrichiens, et pour alliés, vingt-deux mille Piémontais, sous les ordres de Colli... Contre nous, l'armée française, au milieu de laquelle le Directoire vient d'envoyer un général de vingt-six ans, un enfant qui débute et qui va probablement se rendre fameux par quelque incartade stratégique... Je ne le crains pas; mais il aura autour de lui quelques officiers qui se sont formés dans les précédentes campagnes contre nous. Or, la prudence doit conseiller le courage, et il ne faut jamais se laisser prendre au dépourvu... Il est inutile de le dissimuler, nous sommes peu d'accord avec les Piémontais, et il arrive que Colli veut couvrir le Piémont, tandis que moi je veux aller sur Gênes, pour me maintenir en communication avec les Anglais. Colli agira à son gré; quant à moi, je suis ma route, et je marche, combinant mes opérations avec vous, d'Argenteau, avec vous, Liptai, avec vous, Wukassowich et nos autres généraux, pourvus déjà de mes instructions... M'aprouvez-vous?

D'ARGENTEAU. Sans réserve?

LIPTAI. Que craignez-vous, général? L'armée française ne tiendra pas un mois entier sur nos chemins et dans nos vallées.

LIPPANI. Prenez garde; vous pourriez vous tromper.

BEAULIEU. Lippani, c'est vous, au contraire, qui êtes dans l'erreur. Voyez donc à qui nous avons affaire: un général qui, pour la première fois, va se trouver en rase campagne, une armée indisciplinée, qui manque d'argent, de vivres, des ressources les plus indispensables, de tout enfin!...

LIPTAI. Leur drapeau même est pauvre comme leurs vêtements; c'est une étoffe si grossière, que le vent, dirait-on, ne daigne pas le faire flotter.

LIPPANI. Ah! messieurs, je respecte votre

savoir, votre expérience ; mais je ne puis encore partager vos illusions... Je ne crains pas, mais je prévois, et je vous annonce que tôt ou tard vous apprécierez vos ennemis. (*Les Généraux rient.*) Riez, messieurs, mais regardez !... Ce drapeau à l'étoffe grossière, le voilà qui depuis quatre ans va se planter tour à tour au sommet des Alpes, aux bords du Rhin et le long des fleuves de la Hollande ; ces soldats mal équipés ont repoussé le roi de Prusse, pris Mayence, envahi des capitales, dispersé les plus vaillantes armées de l'Europe.

BEAULIEU. Excepté la mienne, jeune homme.

LIPPANI. Excepté la votre, général ; et si pareil malheur devait vous arriver, je me ferais tuer pour ne pas en être témoin.

D'ARSENTEAU. Et si Beaulieu tombait, ce qui ne sera pas, nous serions là, nous, et à notre tour, nous essayerions de le remplacer.

LIPPANI. Oui... mais ne méprisez pas vos ennemis, ne méprisez pas Masséna, Augereau, Laharpe, Berthier, et surtout celui qui les commande... S'il est bien jeune, s'il n'a pas encore conduit des armées, si son apparence physique a quelquefois appelé vos épigrammes, eh bien, quand je me souviens de ce qu'il a fait depuis son entrée en campagne, franchissant les Alpes avec ces soldats indisciplinés, mal vêtus, ces *guenillards*, comme vous les appelez, alors, je ne ris pas, moi, et je me dis que le moment est venu peut-être où l'Autriche et l'Europe vont se heurter contre un grand capitaine.

BEAULIEU. Soit ; mais avant qu'il n'ait grandi, nous aurons balayé de l'Italie et son armée et toutes celles qui pourraient venir encore y tenter la fortune. (*Rumeurs au dehors.*) Qu'est-ce donc ?

LIPPANI, qui a soulevé la draperie. Général, c'est un capitaine de hulans qu'un grand nombre de soldats escorte avec curiosité et qui, si j'en juge par son cheval, a fait une course bien pénible et bien rapide.

BEAULIEU. Que signifie... (*Mouvement parmi les Généraux ; un Capitaine de hulans entre et s'arrête au seuil de la porte.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN CAPITAINÉ.

BEAULIEU. Qu'y a-t-il, capitaine ?

LE CAPITAINÉ. Monseigneur, je vous apporte une dépêche du général.

BEAULIEU. Donnez. (*Après avoir regardé le Capitaine.*) Vous paraissez accablé de fatigue... Voyons, qu'y a-t-il de nouveau ?

LE CAPITAINÉ. Monseigneur, l'armée fran-

çaise s'est mise en marche tout à coup et contrairement à toutes les prévisions.

BEAULIEU. Après ?

LE CAPITAINÉ. Son général en chef s'est porté rapidement sur Savoigne ; Montenotte est occupé, et devant vous, le long de la mer, la division Laharpe s'est jetée sur Voltri pour inquiéter Gênes. (*Mouvement d'incrédulité parmi les Généraux.*)

BEAULIEU. Silence, messieurs ! (*Il parcourt la dépêche. Mouvement de silence.*) Tout cela est vrai !... (*Il réfléchit.*) Ou ce Bonaparte est un fou qui disparaîtra avec son armée, comme dans un tourbillon, ou bien, comme le disait Lippani, nous avons affaire à un grand capitaine... (*Se découvrant avec solennité.*) Quoi qu'il en soit, gloire à l'Autriche !... (*Roulement.*)

TOUS. Gloire à l'Autriche !

BEAULIEU. A votre poste, messieurs... je maintiens mon premier dessein et je marche sur Gênes... Lippani, donnez des ordres pour le départ de ma nièce. Ce n'est plus à Gênes qu'on la conduira, mais à Lodi... oui, à Lodi.

LIPPANI. Il suffit, général. (*Il sort.*)

BEAULIEU. Messieurs, toutes les troupes sous les armes. (*Il va pour sortir ; un Général s'approche pour le soutenir.*) Merci !... il ne m'est plus permis de souffrir ! Il faut que je marche, et je marcherai !... Venez, messieurs, venez... (*Roulement. Tous sortent ; mouvement animé au dehors ; bruit de tambours et de trompettes.*)

Septième Tableau.

Un site en Italie. — Campement de l'armée française. — Aspect d'une station de troupes, à l'époque où se passe la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au changement, on entend la diane : les soldats se réveillent et rejettent, les uns des vieux manteaux, les autres divers vêtements en lambeaux dont ils s'étaient couverts pour la nuit ; deux officiers supérieurs passent comme continuant une inspection, et s'avancent dans le camp qui semble se prolonger sur la colline. La musique accompagne ce jeu de scène, qui ne dure que quelques instants.

RAIMOND, ALBOISE, LE TAMBOUR-MAJOR.

ALBOISE. Dis donc, Raimond, messieurs les officiers se mettent à faire des rondes, des contre-rondes, comme s'ils avaient peur qu'on n'emporte des sacs d'argent et des manteaux brodés sur toutes les coutures...

RAIMOND. C'est plutôt affaire de discipline et afin de voir si le camp est en bon état...

ALBOISE. Le camp!... Il est propre, le camp!... Si jamais tu t'emparais de quelque princesse étrangère, je t'engage à ne pas la conduire dans ce séjour... il n'est pas de nature à lui fasciner l'œil... *(Des soldats se sont mis à broser ou à nettoyer leurs armes; d'autres rajustent grossièrement des morceaux déchirés de leurs vêtements. Alboise prend la moitié de son chapeau et se met à arranger une espèce de chaussure.)*

RAIMOND. Qu'est-ce que tu fais donc, Alboise? tu détruis ton chapeau?

ALBOISE. J'ai mon bonnet de police et je n'ai plus de souliers. Si tu veux que je marche sur la tête, arrange ça et montre-moi la manière de s'en servir.

RAIMOND. Nom d'un diable, c'est dur à avaler, de voir que jusqu'au jour présent nous avançons en Italie, la victoire à la main, et que nous sommes ficelés à faire peur aux corbeaux, si on nous plantait dans la campagne!

ALBOISE. Avec ça que nous avons un général en chef qui m'a l'air de s'en inquiéter ni plus ni moins que si nous étions reluisants comme des archevêques.

RAIMOND. Ah ça, le jour où il s'est marié avec madame de Bauharnais, on lui a donné le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais, nous, lui donnons-nous le premier grade à cet heure? le nommons-nous caporal?

ALBOISE. C'est une idée qu'on a eue, vu sa jeunesse; et qu'il est monté tout d'un coup en haut de l'échelle... Mais, voyez-vous, il faut être un peu plus dur à la détente que ces muscadins du Directoire; il faut voir si l'oiseau vole en l'air d'une manière suffisante... et soutenue.

RAIMOND. Tu trouves donc qu'il n'a pas assez fait, pour obtenir le premier galon?

ALBOISE. Je trouve qu'il marche assez bien; mais reste à savoir s'il n'a pas plus de chance qu'autre chose, et s'il mènera la contredanse jusqu'à la fin... Ma préopinion est qu'il faut attendre!... Voilà!...

RAIMOND. Ce qu'il faut attendre aussi, c'est de quoi frico ter... Avec ça que l'ordinaire ne sera pas plus flambant que d'habitude.

ALBOISE. Oui... et si on avait le malheur de prendre au collet un canard égaré ou une poule en promenade, le général en chef en ferait des histoires à n'en plus finir... Quand on parle de maraude, ça le fait sauter comme un artificier!... Et, histoire d'en parler, où

est donc ce petit rasla qui disait hier soir qu'on aurait ce matin un déjeuner réjouissant?

RAIMOND. Il y a une heure qu'il a filé... on ne sait où... Eh! tiens, justement le voilà qui vient par ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE TAMBOUR, puis DEUX SOLDATS portant un brancard fait en branches d'arbres.

LE TAMBOUR, entrant. Il n'y a pas d'officiers ici?

RAIMOND, au tambour. Eh bien! Bruscambille, est-ce que tu as fait un songe de travers?... Tu es tout effarouché...

LE TAMBOUR. Ah! c'est que la chose a été rudé, sergent...

ALBOISE. Ah ça, dis donc, tu as du sang sur toi!...

LE TAMBOUR. Ça ne doit pas vous étonner: on s'est bûché suffisamment.

ALBOISE. Une bataille?

LE TAMBOUR. Une bataille.

ALBOISE. Mauvais farceur!... On n'a rien entendu.

RAIMOND. Un duel?

LE TAMBOUR. Si vous voulez.

ALBOISE. Je veux que tu parles sans callembourg, nom d'un tonneau!... Tu nous tiens là comme une tireuse de cartes en travail de pronostiquer...

LE TAMBOUR. Eh bien! voilà... *(On fait cercle autour de lui.)* Vous saurez donc que je suis parti, il y a une heure environ, pour me promener et pour voir, tout près de ce village qui est là-bas à notre droite, si par hasard on y élevait de la volaille et si les paroissiens de ce pays s'y entendaient aussi bien que dans notre pays de France... Ça m'intéressait.

ALBOISE. Histoire de maraude... légèrement...

LE TAMBOUR. Histoire naturelle, comme dit notre major, qui est un grand savant...

LE TAMBOUR-MAJOR. Flateur...

LE TAMBOUR. J'étais donc planté contre une sorte de taillis, ouvrant l'œil indéfiniment et imitant le chant du coq pour voir s'il y aurait une réponse. Tout à coup j'entends dans le thème taillis un bruit comme qui dirait notre major quand il ronfle... Je fonce dans le taillis, je me trouve face à face avec mon individu. Il court sur moi, je cours sur lui, et vlan! je l'embroche avec mon sabre si pleinement qu'il tombe comme une masse les quatre fers en l'air...

ALBOISE. Mais à qui donc avais-tu affaire?

LE TAMBOUR. J'aperçois nos camarades qui examinaient un champ de carottes en amateurs; je les appelle, et nous nous mettons en route portant ma victoire... et ma victoire, la voilà... (*Les soldats apportent un brancard et le déposent à terre. Le tambour s'en approche et en écarte les branches. Cri général de surprise et de joie en apercevant un magnifique cochon.*)

TOUS. Ah!

ALBOISE. C'est là son régal promis?... Bravo! il y a de quoi...

RAYMOND. Ah! tapin, voilà un triomphe qui te fait honneur... C'est qu'il n'y a pas à dire, c'en est un des mieux élevés!... Quel régal ça va nous faire!...

TOUS. Vive le tapin!...

LE TAMBOUR. Farandolle autour de mon ci-devant ennemi. (*Ils dansent en chantant autour du brancard.*)

ALBOISE. Le général Augereau!...

RAIMOND. Nous sommes pincés.

LE TAMBOUR. Attendez... Une capote, un bonnet de police... (*Il couvre le cochon de la capote et du bonnet de police.*) Deux hommes de bonne volonté... Enlevez le brancard... Vous allez me suivre... Soyez tranquilles.

RAIMOND. Tirez la capote... la queue passe...

LE TAMBOUR. Quand vous le reverrez, il sera cuit. (*Augereau entre en fumant sa pipe et accompagné de Junot.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGEREAU, JUNOT.

AUGEREAU. Holà!... qu'est-ce que vous portez comme ça sur ce brancard?

LE TAMBOUR. Faites excuse, général, c'est...

AUGEREAU. Eh bien?...

LE TAMBOUR. C'est un camarade... Antoine.

AUGEREAU. Blessé, ou mort! ..

LE TAMBOUR. Blessé.

AUGEREAU. En duel?

LE TAMBOUR. En duel.

AUGEREAU. Quelque maladroit... Allons, portez-le au chirurgien. (*Les soldats emportent le brancard. A Alboise.*) Tu ris, toi?

ALBOISE. Vous croyez, général?

AUGEREAU. Si tu ne ris pas, tu fais la grimace.... Je te reconnais, tu n'es jamais content.

ALBOISE. A peu près comme vous; nous avons quasiment le même caractère.

AUGEREAU. C'est-à-dire que si je n'étais plus général, tu me chercherais dispute?

ALBOISE. Dam! c'est selon.

AUGEREAU. Tu sais que je manie assez bien l'épée, l'espadaon ou le sabre!

ALBOISE. On le dit.

AUGEREAU. Comment, on le dit! J'ai été maître d'armes, entends-tu? et à peine étais-je sorti de chez ma mère, la fruitière du faubourg Marceau, que je manœuvrais de manière à dérouter les plus malins. Je ne suis pas comme cette troupe de muscadins qui nous arrivent du Directoire...

JUNOT. Ah! général...

AUGEREAU, à Junot. Tu as beau dire, mon fils, ton ami Bonaparte nous mène comme des cadets; il nous est tombé à la façon d'une bombe, sans dire gare. Il va bien jusqu'à présent, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour traiter comme des conscrits les vieux lapins de l'armée d'Italie.

JUNOT. Pardon, général; mais vous ne doutez pas de l'estime qu'il a pour vous; songez un peu à la responsabilité dont il est chargé; vous comprendrez qu'il se tienne sur ses gardes, et se renferme dans un commandement dont lui seul doit rendre compte.

AUGEREAU. Comment, lui seul! Il est général en chef, on ne peut pas dire le contraire; mais nous ne sommes pas des vieilles femmes à qui on ordonne de filer leur quenouille et de ne pas bouger. Ni lui, ni toi, ni personne ne viendra faire la loi à Masséna, à Laharpe, à Augereau, ton serviteur très-humble. Ce serait alors une affaire d'individu à individu.

JUNOT. Général, vous êtes sévère.

AUGEREAU. Je dis ce que je pense. Nous n'en sommes plus à l'ancien régime: on a son franc parler.

JUNOT. Tout le monde n'est pas assez vieux pour avoir eu le temps de faire plusieurs campagnes.

AUGEREAU. Eh bien! alors, on laisse faire les anciens, et on les respecte. Tu as l'air de boudier, toi.

JUNOT. C'est que je ne suis pas encore dans les anciens, et que, tout en les respectant, je veux garder mon aplomb.

AUGEREAU. Ah! ah! tu me contraries?... Une affaire?...

JUNOT. Une affaire avec vous, général, me ferait beaucoup d'honneur, et...

AUGEREAU. Eh bien?

JUNOT. Eh bien! je n'aurais pas peur.

AUGEREAU. Et je te crois... Je te connais, et tu me vas. Penses-tu donc que j'aurais fait si vite connaissance avec toi si je ne

t'estimais pas ? Ça ne te regardait pas ce que j'ai dit tout à l'heure. Ta main.

JUNOT. C'est que vous avez la parole aussi prompt que le bras.

AUGEREAU. C'est vrai. Après ça, depuis que ce petit général en chef nous est arrivé, il nous a fait tellement tourbillonner à droite et à gauche, que je suis de mauvaise humeur vingt-trois heures sur vingt-quatre. (*Aux soldats.*) Ça vous aurait amusés, n'est-ce pas, de nous voir espadonner Junot et moi ? Vous n'aurez pas cet agrément ; nous gardons nos coups de sabre et d'épée pour les ennemis de la République. (*A Alboise.*) Allons, en attendant, grogne et fume ta pipe.

ALBOISE. Alors, donnez-moi du tabac ; je n'en ai plus.

AUGEREAU, *lui donnant du tabac.* Tiens.

ALBOISE. Ça doit être du fameux !

AUGEREAU. Pour qui me prends-tu ? c'est du caporal ; je n'en veux pas d'autre. (*On bat aux champs dans la coulisse.*) Qu'est-ce que c'est ?.. Ah ! Bonaparte qui se promène. (*Bonaparte parait, se retourne, fait signe de la main, et les tambours cessent de battre, il entre suivi de trois généraux, et s'avance lentement, examinant à droite et à gauche.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TROIS GÉNÉRAUX, LE TAMBOUR, SOLDATS.

ALBOISE, *à part.* Tu peux faire ton inspection ; tu ne pourras pas dire qu'il y a trop de luxe, et que nous sommes trop requinqués.

BONAPARTE, *à part.* Pauvres soldats ! ils ont besoin de mille choses, et j'y pourvoierai ; mais je ne veux pas qu'on se plaigne, ni que la misère serve de prétexte à l'indiscipline. (*Haut.*) Bonjour, Augereau ; bonjour, Junot.

AUGEREAU et JUNOT. Général...

BONAPARTE, *aux soldats.* Rien de nouveau par ici ?

ALBOISE. Non, rien ; toujours le même équipement, et nourriture idem.

BONAPARTE. Cela changera.

ALBOISE. Ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est que cela ne peut pas être pire.

BONAPARTE. Pourtant, quand même il en serait ainsi, il faudrait bien le supporter. Les soldats de la République ne doivent avoir qu'un souci : la défaite ; et qu'une volonté : la victoire.

ALBOISE. Il me semble que tout ça pourrait aller avec des souliers et un uniforme complet.

BONAPARTE. Assez ! ai-je eu le temps de

réparer, moi qui suis, pour ainsi dire, arrivé d'hier ?

AUGEREAU. Général, ceux qui étaient en Italie avant vous n'ont manqué à aucun de leurs devoirs.

BONAPARTE. Je n'ai pas à discuter là-dessus, et je garde mon opinion.

AUGEREAU. Sur qui ?

BONAPARTE, *s'avançant vers lui.* Si c'était sur vous, je vous le dirais.

AUGEREAU. J'accepte l'excuse.

BONAPARTE. L'excuse ! un général en chef ne saurait en faire ; il rend justice, et lorsqu'il se trompe, sa dignité ne perd rien à en convenir ; quant à vous, Augereau, nul plus que moi ne vous apprécie.

AUGEREAU. Je suis toujours prêt à rendre compte à la République.

BONAPARTE. D'abord à moi, votre chef.

AUGEREAU. C'est vrai ; je suis placé sous vos ordres. (*A part.*) Mon jeune coq, tu lèves trop la crête. Au lieu d'une pipe, j'en fume deux à présent ; je vais voir par là si je ne trouve pas quelqu'un avec qui je pourrai me disputer. (*Il sort.*)

BONAPARTE, *aux généraux.* Messieurs, recommandez bien partout la stricte exécution des ordres que j'ai donnés ; je ne veux plus de ces habitudes de maraude, ou plutôt de pillage, qui finiraient par déshonorer l'armée ; je serai sans pitié pour les coupables s'il y en avait encore.

RAIMOND, *au tambour.* Qu'est-ce que tu en dis ? et ton particulier ?

LE TAMBOUR, *bas.* J'en ai eu ma part ; allez prendre la vôtre avec Alboise ; et retenez-en bien le fumet et le goût, car je crois que je ne retournerai pas à la chasse de sitôt.

BONAPARTE, *aux officiers.* Allez. (*Tout le monde s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BONAPARTE, *seul :*

Voyons... la situation est importante, et vaut bien la peine que j'y réfléchisse. Que fait Beaulieu en ce moment ? certainement il ignore que je suis arrivé déjà à cette rive du fleuve où campe mon armée ; je continue de dérouter par la promptitude de mes évolutions cette vieille tactique des généraux autrichiens, qui en sont encore à croire qu'on doit toujours faire la guerre comme au temps de Louis XIV et de Louis XV. Oh ! si je puis réussir, je leur prouverai que tout n'est pas dit et connu en fait d'art militaire. (*Mouvement. Bruit au lointain, qui se rapproche.*)

SCENE VI.

BONAPARTE, puis JUNOT, puis NADDI,
et UNE SUIVANTE.

BONAPARTE. Qu'y a-t-il donc, Junot ?

JUNOT. Une capture assez singulière, général; une voiture passait à quelque distance des avant-postes, et allait d'un train qui l'a rendue suspecte. On a couru dessus, et on a reconnu la voiture de Beaulieu, que nos soldats ont vu si souvent transporter le général autrichien.

BONAPARTE. Beaulieu!... serait-ce lui?

JUNOT. Non; l'on n'a trouvé dans cette voiture que des femmes... les voici. (*Naddi entre avec une suivante.*)

BONAPARTE. Approchez, madame.

NADDI, le reconnaissant. Bonaparte.

BONAPARTE. Naddi! (*A part.*) Singulier hasard! (*Haut.*) Qui nous eût dit que nous nous retrouverions ainsi?... Et votre mère, mademoiselle?

NADDI. Morte!

BONAPARTE. Pardon... elle est avec Dieu; car c'était une de ses plus dignes créatures. Vous êtes donc seule au monde?

NADDI. J'étais auprès de mon oncle, dont l'affection pour moi ne s'est jamais démentie.

BONAPARTE. Vous méritez si bien qu'on vous aime... surtout pour vos vertus! Et comment se fait-il que le sort vous ait ainsi conduite au milieu de mon armée?

NADDI. Je devais d'abord aller à Gênes, pour y épouser un jeune seigneur piémontais, mon fiancé...

BONAPARTE. Ah!

NADDI. Les événements ont changé ma route; je me dirigeais sur Lodi, et nous nous croyions en sûreté, lorsque plusieurs de vos soldats sont accourus et m'ont faite prisonnière.

BONAPARTE. Prisonnière? oui, mais vous n'aurez pas besoin de rançon. (*A part.*) A Lodi! à Lodi! (*Haut.*) Que désirez-vous, Mademoiselle?... Vous reposer ici, entourée de soins et de respects, ou continuer votre chemin?

NADDI. Général, s'il m'est permis d'exprimer un désir, je voudrais repartir à l'instant, et me rendre où je suis attendue.

BONAPARTE. Dragons, vous escorterez la voiture de ces dames jusqu'au dernier de nos avant-postes. (*A Naddi.*) Je n'insiste pas pour vous retenir; j'ignore cependant s'il me sera jamais donné de vous revoir.

NADDI. Vous êtes maintenant un de ceux qui tiennent dans leurs mains la destinée des

armées et des peuples; je ne suis rien en présence de vos grands desseins.

BONAPARTE. Il est des événements qui ne s'effacent jamais; tel est le vôtre; car je vous ai toujours honorée. Adieu.

NADDI. Adieu. (*Il lui donne la main et la reconduit.*)

BONAPARTE, seul. A Lodi! Beaulieu va s'y rendre, sans doute... Si je pou vais y arriver avant lui, nous passerions l'Adda sur le pont de cette ville... Oui, oui, c'est cela. (*Un officier arrive à cheval et remet une dépêche à Bonaparte. Après avoir lu rapidement. Toutes les troupes sous les armes! (L'officier sort.) Ah! ah! Colli et Wukosowich ont fait un détour sur Milan pour jeter garnison dans le château, et doivent revenir ensuite sur l'Adda pour le passer à Cassano, fort au-dessus de Lodi. Si je puis parvenir à l'autre rive avant que ces deux divisions aient achevé leur mouvement, alors j'ai l'espoir de les couper, alors c'est une campagne de victoire en victoire, c'est mon entrée à Milan, c'est l'Italie soumise toute entière à notre drapeau. (Roulement. Les rangs se forment, Augereau, Junot, tous les généraux, officiers et soldats entrent et se groupent autour du général en chef. On amène à Bonaparte son cheval sur lequel il monte; il fait un signe, les tambours cessent de battre.)*)

BONAPARTE. Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bravaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire; ni Pavie ni Milan ne sont à vous. Une nouvelle bataille, c'est-à-dire un nouveau triomphe se prépare; et celui-là, soldats, ne sera pas stérile; les magasins de vos ennemis sont abondamment pourvus; demain, ils seront à vous; demain, nos cavaliers démontés auront des chevaux; nos fantassins, des équipements. On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit; qui préféreraient retourner sur le sommet de l'Apennin et des Alpes; soldats, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de

Milésimo, de Dego, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. (*Acclamations prolongées, tambours, musique et défilé.*)

Huitième Tableau.

LE PONT DE LODI.

On aperçoit la ville au fond; le pont touche à une des portes de la ville, il est jeté sur l'Adda, et coupe le théâtre en biais. — L'extrémité du pont est occupée par les Autrichiens.

LE GÉNÉRAL BEAULIEU arrive à cheval, suivi d'un brillant état-major, SOLDATS, etc.

BEAULIEU. Soldats, l'armée française va sortir de Lodi pour empêcher notre jonction avec Colli et Wukotowich. Pour réussir dans ce projet, il lui faudrait franchir l'Adda, en traversant ce pont dont nous sommes les maîtres. Nous sommes seize mille, et nous avons vingt-cinq pièces d'artillerie. Le général Bonaparte va entreprendre de renverser

est obstacle, et je l'en remercie; car nous avons une éclatante revanche à lui demander. Chacun à son poste, et vive l'Autriche!

TOUS. Vive l'Autriche!

BATAILLE.

Un coup de canon se fait entendre; les portes de Lodi s'ouvrent, et la première colonne de l'armée française paraît sur le pont; le feu s'engage de part et d'autre; les Français, excités par leurs généraux, repoussent les Autrichiens et arrivent à l'extrémité du pont; les Autrichiens démasquent alors leur artillerie; elle oblige les Français à rétrograder. Un des parapets du pont s'écroule, et entraîne des soldats dans sa chute. Le désordre augmente. — Bonaparte paraît, saisit un drapeau, et s'élançe au milieu de la mitraille. — Les soldats se reniment, on bat vivement la charge; les Français franchissent le pont au pas de course; les canonniers autrichiens sont tués sur leurs pièces. — Beaulieu se précipite sur les Français avec sa cavalerie. Lutte générale. — Augereau survient avec sa cavalerie, et renverse la cavalerie autrichienne, qui, enveloppée de toute part, est obligée de mettre pied à terre. — L'armée autrichienne rend les armes. Acclamations. — Tableau.

ACTE QUATRIÈME.

Neuvième Tableau.

UNE SALLE DANS LE PALAIS DU COMTE LIPANI, A PAVIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BORMÉO, SALICETTI, UN VALET.

(*Au lever du rideau, Borméo s'avance vers un valet qui se tient à la porte du fond dont les battants sont ouverts.*)

BORMÉO. Qu'ils entrent. (*Le valet introduit trois personnages masqués et sort. Les portes se referment.*)

PESARO, masqué. Nous sommes bien dans le palais du comte Lippani, et nous parlons au marquis Borméo, son ami?

BORMÉO. Oui, mes seigneurs.

PESARO, se démasquant ainsi que les deux autres personnages. Pesaro Malipierri, sénateur de Venise, le cardinal Mattei, et le moine franciscain Bartoloméo; tous trois envoyés de la sérénissime République.

BORMÉO. Soyez ici les bienvenus. Le comte Lippani, qui vient de passer un mois à Milan, où son mariage a été célébré, est de retour à Pavie depuis hier au soir, avec sa jeune épouse; que vais-je lui annoncer de la part de vos seigneuries?

PESARO. Que le Doge et le sénat de Venise, jaloux de donner un grand exemple de patriotisme, ont résolu de former une sainte ligue entre tous les peuples de l'Italie, pour combattre les Français par toutes les armes, que le ciel nous fournira, et nous les forcerons bien à repasser les Alpes qu'ils ont si audacieusement franchies.

LE MOINE, touchant le bras de Pesaro, en lui montrant Salicetti qui entre. Signor, prenez garde, un étranger!

PESARO, à Borméo. Qui est-il?

SALICETTI. Salicetti.

LE MOINE. Un Français!

PESARO, il porte la main sur le manche de son poignard. Un Français! ici? Borméo!

BORMÉO. Rassurez-vous, signor Pesaro; Salicetti a été proscrit; il a trouvé un asile dans ce palais, et nul plus que lui n'a le droit de se plaindre de la France.

SALICETTI. De m'en plaindre? oui, de l'attaquer? non. (*Mouvement de Pesaro.*) Oh! ne craignez rien, mes seigneurs; je ne trahirai ni vous, ni la France. S'il y a de la haine dans mon cœur, cette haine se concentre sur un seul homme... Tout le reste me trouvera indifférent; je n'entrerais jamais

dans vos complots, et je ne les dénoncerai jamais.

BORMÉO. Voici le comte Lippani.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIPPANI.

LIPPANI. Salicetti, je vous retrouve avec plaisir sous mon toit. (*S'avançant vers les étrangers.*) Noble Pesaro, monsignor le Cardinal, et vous, mon Père, j'étais prévenu de l'honneur que vous me faites, et j'attendais votre visite.

PESARO. Vous savez alors, noble comte Lippani, que Venise s'est souvenue du petit-fils de l'illustre Foscari, inscrit au livre d'or de la République. Pleine de confiance dans votre ardente valeur, elle vous offre, par ma voix, le commandement des forces qui vont se rassembler au Lido.

LIPPANI. Je remercie le doge et le sénat de Venise; mais ma réponse était prête; je dois refuser.

PESARO. Se peut-il? eh quoi? le comte Lippani tout entier à sa passion pour une jeune et charmante épouse, oublierait ce qu'il doit à notre sainte cause?

LIPPANI. Je n'oublie rien; mais je me rends compte de la vérité. Le sort de l'Italie a été décidé sur le champ de bataille de Lodi. Après la défaite de Beaulieu, la lutte est devenue impossible.

PESARO. Mais Wurmser ne se rapproche-t-il pas avec 60,000 Autrichiens?

LIPPANI. 60,000, — 100,000, — 200,000, — qu'importe? Wurmser sera battu comme Beaulieu, comme Provera.

PESARO. Eh quoi! comte Lippani, vous désespérez de la liberté de l'Italie?

LIPPANI. La liberté de l'Italie marche à la suite de l'armée française.

PESARO. Lippani!... qu'osez-vous dire?

LIPPANI. Ce que Dieu lui-même a écrit sur les drapeaux des vainqueurs!

PESARO. La guerre a ses hasards, et bientôt...

LE CARDINAL, *s'interposant*. Que nous fait après tout leur insolente victoire? qu'ils la poursuivent, qu'ils l'achèvent, c'est là que nous les attendons; c'est alors qu'on pourra réchauffer l'ardeur des peuples italiens, et leur prêcher non plus une guerre ouverte, mais une guerre sourde, une guerre d'extermination et de tous les instants...

LIPPANI. Mais, monseigneur, c'est la guerre au poignard que vous prêchez là?

LE MOINE, *d'un ton sombre*. Eh bien, c'est la bonne! c'est la nôtre!

LIPPANI. Eh quoi! le meurtre, l'assassinat!...

PESARO. Comte Lippani, il dépend de vous encore de diriger la lutte; acceptez le commandement qui vous est offert.

LIPPANI. Le général Bonaparte a conclu la paix avec le Piémont, et mon devoir est au moins de rester neutre.

PESARO. Prenez garde, Lippani; magnifique pour ceux qui la servent, Venise est implacable pour ses ennemis.

LIPPANI. Des menaces?

PESARO. Non... car je n'ai pas perdu tout espoir... Nous vous laissons réfléchir. Je veux encore ignorer votre réponse; je reviendrai.

LIPPANI. Votre visite m'honorera toujours. (*Pesaro, le Cardinal et le Moine sortent, après avoir remis leurs masques.*)

SCÈNE III.

LIPANI, SALICETTI.

SALICETTI. Je vous remercie, monsieur le comte, de vos paroles en l'honneur de la France.

LIPPANI. C'est justice. Salicetti, vous le dirai-je? toujours, même dans les rangs de ses ennemis, j'ai salué avec enthousiasme cette nation héroïque qui a tenu tête à toute l'Europe au nom de son indépendance, et qui reprend l'offensive au nom de la liberté; j'admire surtout ce jeune capitaine dont chaque pas est une victoire, dont chaque mouvement détruit une armée.

SALICETTI. Bonaparte!...

LIPPANI. L'adversaire le plus loyal, le plus généreux.

SALICETTI. Pardon, monsieur le comte; dispensez-moi, je vous prie, d'écouter plus longtemps cet éloge. (*Il s'incline.*)

LIPPANI. Que voulez-vous dire?

SALICETTI. Je n'aime pas cet homme.

LIPPANI. Je vous comprends; en langage corse, cela veut dire que vous le détestez.

SALICETTI. A d'anciennes causes de haine il a ajouté l'humiliation d'un bienfait qui a germé dans mon cœur comme une injure.

LIPPANI. Brisons là; vous êtes mon hôte, et je désire que vous continuiez à l'être. Ce soir, nous partirons pour la maison de plaisance de la comtesse, près Lonato. Je veux auparavant vous présenter à la signora... Mais c'est elle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NADDI.

LIPPANI. Venez, ma chère amie, voici mon nouvel hôte, un Français pour qui je vous demande votre plus gracieux accueil.

NADDI. Un Français !... Qu'il soit le bienvenu chez la fille du comte de Verteuil.

SALICETTI, *à part*. Qu'entends-je ! c'est elle ! Naddi !

NADDI, *à part*. Salicetti !

LIPPANI. Vous pâlissez, Naddi ! qu'avez-vous donc ?

NADDI. Rien... ce n'est rien...

LIPANI. Vous vous soutenez à peine.

NADDI. Non, vous dis-je, ne vous inquiétez pas.

LIPPANI. Permettez qu'on appelle vos femmes. (*Il sonne.*)

NADDI. Ah ! c'est inutile...

LIPPANI. Inutile, quand votre main tremble, quand votre voix est mal assurée !... (*Aux femmes qui entrent.*) Reconduisez madame la comtesse dans son appartement.

NADDI, *en sortant*. Ah ! ces souvenirs m'ont fait mal. (*Elle sort soutenue par les femmes.*)

LIPPANI, *à part*. Ce trouble est bien étrange !

SCENE V.

LIPPANI, SALICETTI.

LIPPANI. Vous aviez déjà vu la Comtesse ?

SALICETTI. En effet, j'ai en l'honneur de connaître la signora Naddi.

LIPPANI. Où l'avez-vous rencontrée ? à quelle époque ?

SALICETTI. Il y a trois ans, lorsque j'étais en mission devant Toulon... Une jeune fille habitait les environs avec sa mère...

LIPANI. C'était elle !... Naddi ? à Toulon ?

SALICETTI. Comment, vous l'ignorez ?

LIPPANI. Je ne sais encore si je vous ai bien entendu.

SALICETTI. Cependant ! votre admiration pour Bonaparte !... Je croyais que la signora Naddi... que madame la comtesse vous avait fait partager sa reconnaissance.

LIPPANI. Sa reconnaissance ? Expliquez-vous mieux ; il y a deux mois, mademoiselle de Verteuil, car elle n'était alors que ma fiancée, fut arrêtée avec son escorte par les avant-postes français, et le général Bonaparte, plein d'égards pour sa prisonnière, la fit reconduire à Pavie. Est-ce de ce service-là que vous voulez parler ?

SALICETTI. Non, vraiment, car je l'ignorais.

LIPPANI. C'est pourtant la première et la seule fois que la comtesse se soit rencontrée avec le général Bonaparte.

SALICETTI. Ce n'est pas à moi de vous

contredire ; je vous laisserai consulter les souvenirs de madame la Comtesse.

LIPPANI. Point de réticences, Salinetti, le trouble de Naddi, votre hésitation... Il y a là un mystère que je veux éclaircir... Vous avez commencé, achevez.

SALICETTI. Prenez garde, monsieur le Comte, que votre pensée n'aille plus loin que mes paroles.

LIPPANI. Eh ! monsieur, ces ménagements même préteraient à d'étranges suppositions. La vérité, monsieur, la vérité !

SALICETTI. Eh bien ! la vérité, la voici : le commandant d'artillerie Bonaparte a rencontré à Toulon la signora Naddi et sa mère ; il demeurait dans la même maison que ces dames, et dès lors il leur portait assez d'intérêt pour les entourer de sa généreuse protection.

LIPPANI. De sa protection ? Il y a trois ans, dites-vous ?

SALICETTI. Pendant tout le temps qu'a duré le siège, le commandant n'a pas cessé de rendre des soins à ces dames.

LIPPANI. Et c'est de vous, monsieur, que je l'apprends !

SALICETTI. Nem'avez-vous pas interrogé ?

LIPPANI. C'est impossible !... vous mentez.

SALICETTI. Monsieur le comte !

LIPPANI. Vous haïssez cet homme, et vous voulez me faire partager votre haine !

SALICETTI. De la haine pour tant de courtoisie !...

LIPPANI. Rétractez vos paroles à l'instant, ou tremblez que ma colère...

SALICETTI. En est-il ainsi ?... Eh bien ! loin de les rétracter, je les compléterai, monsieur le comte, et sans porter atteinte à l'honneur de madame la comtesse, je vous dirai qu'une femme est souvent excusable de cacher à un mari déifiant et emporté une première inclination.

LIPPANI. Vous insultez la comtesse et vous m'en rendez raison.

SALICETTI. Je suis à vos ordres, monsieur le comte ; je sors de ce palais pour n'y plus rentrer ; mais comme je veux avant tout me laver du reproche de mensonge, je vous ferai parvenir la preuve de ce que vous m'avez forcé de vous déclarer. (*Il salue et sort.*)

SCENE VI.

LIPPANI, puis NADDI.

LIPPANI. *agit la sonnette avec force, une femme paraît.* La comtesse Lippani, qu'elle vienne ; je veux lui parler sur-le-champ. (*La femme sort. — Se promenant avec agita-*

tion.) La langue de cet homme est empoisonnée... une preuve, dit-il?... Ah! que cette preuve ne se fasse pas attendre, ou il payera de sa vie... C'est elle.

NADDI. Vous m'avez fait demander, mon ami?

LIPPANI. Oui, j'étais inquiet... cette indisposition subite...

NADDI. Est complètement dissipée.

LIPPANI. En effet, vous êtes redevenue maîtresse de vous-même.

NADDI. Que voulez-vous dire, mon ami?

LIPPANI. Tenez, Naddi, je ne sais pas feindre... vous connaissez mon caractère violent, impétueux, mais toujours franc et loyal; j'aime ou je hais, à découvert de toute mon âme, et vous savez avec quel transport je vous aime.

NADDI. Je le sais.

LIPPANI. D'où vient donc que je ne trouve pas en vous la même sincérité?

NADDI. Comment? en ai-je donc manqué?

LIPPANI. Tout à l'heure, en attribuant votre indisposition à une cause inconnue, tandis que la présence de cet étranger en était la véritable cause.

NADDI. Eh bien, oui; c'est vrai, monsieur le Comte.

LIPPANI. Alors il est vrai aussi que vous l'avez connu à Toulon, où vous êtes restée six mois.

NADDI. Avec ma pauvre mère; oui.

LIPPANI. Pourquoi donc ne me l'avez-vous jamais dit?

NADDI. C'était la volonté de ma mère; elle m'avait conjurée de ne jamais parler de cette époque de ma vie, si remplie de douloureux souvenirs.

LIPPANI. Douloureux! vraiment?. Comptez-vous au nombre de ceux-là les services et les assiduités du commandant d'artillerie Bonaparte?

NADDI. Monsieur le comte.

LIPPANI. Vous tressaillez, madame; et, Dieu me pardonne, vous allez vous trouver mal, comme tout à l'heure, et cependant hier encore vous entendiez prononcer ce nom-là sans trouble, sans émotion, comme celui d'un homme que l'on connaît à peine. — D'où vient ce changement, madame? était-ce dissimulation alors, ou maintenant est-ce l'effroi de me savoir instruit?

NADDI. Instruit! Au nom du ciel, monsieur, faites attention à vos paroles; instruit, dites-vous? de quels torts je vous prie? (Avec ferveur.) Est-ce que par hasard vous me croyez coupable?...

LIPPANI, avec ironie. Comment donc! madame, c'est moi sans doute qui suis coupable de vous soupçonner... (Avec emportement.) Ah! tant de perfidie!..

NADDI. Monsieur! (La porte s'ouvre.)

UN VALET, entrant. Monsieur le comte, un exprès vient d'apporter cette lettre qu'on m'a dit de vous remettre à l'instant même.

LIPPANI, au valet. C'est bien. (Le valet se retire. — A part, ouvrant la lettre.) C'est de Salicetti! que vais-je apprendre?

NADDI, à part. O ma mère!.. ma mère! quand tu m'as dit de craindre sa jalousie, et de lui cacher mes premiers sentiments, tu ne prévoyais pas que ce mystère même devait exciter sa colère. (Elle tombe accablée sur un fauteuil.)

LIPPANI, lisant à part. « Monsieur le comte, traité par vous de colporteur, je vous envoie ma justification; un heureux hasard me l'a conservée... Autrefois à Nice, chargé d'arrêter le général de brigade Bonaparte, j'ai dû m'emparer de tous ses papiers, parmi lesquels se trouvait la lettre que vous allez lire. »

Et cette lettre... Ah! ma main tremble...

« Mon généreux protecteur... c'est un devoir pour moi de vous apprendre que nous sommes arrivées heureusement à Florence... c'est en même temps un bonheur de vous écrire que votre souvenir restera impérissable dans mon cœur, comme celui du plus noble des hommes; j'aurais donné ma vie pour vous... »

« Adieu pour toujours peut-être. — La bien triste, Naddi. »

(Après avoir lu cette lettre, il s'avance à pas lents vers Naddi, et la lui remet.) Lisez madame...

NADDI, regardant la lettre. Ah!

LIPPANI. Est-ce bien là votre signature?

NADDI. Oui.

LIPPANI, lui montrant les mots: Généreux protecteur.

NADDI. Il a sauvé l'honneur de mon père.

LIPPANI, ironiquement. Et le votre peut-être?

NADDI. Oui, le mien.

LIPPANI. Souvenir impérissable!... Le plus noble des hommes!... la triste, la désolée Naddi!... Ah! vous l'aimiez, madame!

NADDI. Eh bien, oui... je l'aimais!..

LIPPANI. Et vous osez me l'avouer!

NADDI. Pourquoi donc en aurais-je honte?

LIPPANI. Toutes mes idées se confondent! Ah! vous aimiez cet homme! je ne m'étonne plus de sa générosité! Moi qui l'admirais!..

NADDI. Eh quoil c'est Salicetti qui m'accuse, et vous le croyez ?

LIPPANI. Non, madame, je crois cette lettre

NADDI. Mais cette lettre vient de lui, le lâche ! il l'aura commentée, envenimée, il poursuit son ouvrage... Ah ! si vous saviez !..

LIPPANI. Assez, madame, assez !.. Si vous voulez que je sois maître de moi, fuyez, madame ; dès ce moment plus rien de commun avec celle qui m'a trompé...

NADDI. A votre tour, pas un mot de plus ; je sors... C'est à Lonato que je me retire, près du tombeau de ma mère... Plus tard, monsieur le comte, vous vous repentirez amèrement des paroles que vous venez de prononcer ; mais ce ne sera plus à moi seule qu'il faudra en demander pardon.

LIPPANI. A qui donc ?

NADDI. Au héros que vous avez offensé. Adieu... (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LIPPANI, seul.

Quelle audace ! elle ose encore me braver... Oh ! je me vengerai d'elle, de lui. (*La porte s'ouvre.*)

LE VALET, annonçant. Les envoyés de Venise.

LIPPANI. Qu'ils entrent ! qu'ils entrent ! (*Pesaro, le Cardinal et le Moine paraissent.*) Venez, je me rallie à vous : votre cause est la mienne, elle est sainte, et je la défendrai jusqu'à la mort ! Lippani vous appartient corps et âme... Dites au sénat de Venise que j'accepte le commandement du Lido.

PESARO. Dieu soit loué ! nous triomphons. (*Ils sortent tous.*)

Dixième Tableau.

NOTRE-DAME DE LONATO.

Un site agreste aux environs de Lonato. — Au fond, sur des hauteurs, quelques maisons de paysans italiens. — A droite du théâtre, une madone dans une niche de marbre ; une petite source coule, au-dessous de la statue, dans un petit bassin de marbre blanc ; à gauche un tombeau formant chapelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au changement, des paysans sont groupés sur les hauteurs ; des paysannes viennent déposer des fleurs et des couronnes au pied de la madone.

CHOEUR.

Nous fêtons la madone

Qui nous a protégés ;

C'est la sainte patronne

De tous les affligés !

UNE ITALIENNE.

Nous avons vu naguère,
Par son pouvoir si doux,
Le fléau de la guerre
Détourné loin de nous !

REPRISE.

Nous fêtons la madone, etc.

UN PAYSAN. Oui, mes amis, c'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame de Lonato ; allons tous nous joindre à la procession de l'église voisine. (*L'orchestre reprend la ritournelle, et tous sortent.*)

SCÈNE II.

NADDI. (*Elle s'avance, accompagnée d'une de ses femmes, sur les dernières mesures de la sortie des paysans.*)

Me voici près du tombeau de ma mère... Laissez-moi seule. (*La femme qui l'accompagne s'éloigne. Allant s'agenouiller devant la madone.*) Sainte Vierge de Lonato, toi qui veilles sur celle qui repose là, ne fais pas peser sur son âme le malheur dont je suis victime ; abandonnée, chassée par mon mari, ce n'est pas pour moi que je viens te prier ; c'est pour elle, c'est pour lui dont l'aveuglement se changera quelque jour en remords. (*Elle se relève.*) Maintenant, je puis pleurer avec ma mère. (*Elle traverse le théâtre et entre dans la chapelle ; elle peut à volonté se montrer ou se dérober au public.*)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, LE MOINE, NADDI, cachés.

LE CARDINAL. Approche, moine ; nous sommes seuls ; écoute : tout à l'heure les esprits superstitieux du peuple ont été exaltés par mes paroles, et je vais rendre compte de ma mission au conseil secret de Venise, qui est l'âme de ce grand soulèvement.

LE MOINE. Mais ne craignez-vous pas les scrupules du comte Lippani ?

LE CARDINAL. Lippani est furieux ; ses passions nous l'ont livré. D'ailleurs il ignore ce que nous faisons ici ; ses talents dirigeront l'armée, et nous nous servirons de son nom.

NADDI, à part. Les infâmes !

LE CARDINAL. Mais tu parlais à ce peuple d'une catastrophe prochaine. Notre plan a-t-il réussi ?

LE MOINE. Complètement, grâce à l'or dont Venise n'est point avare ; les travaux souterrains ont été conduits avec mystère et rapidité. Le général en chef Bonaparte, comme on l'avait prévu, a établi son quartier général dans cette partie de maison,

poste avantageux à une portée de fusil de Rivoli. Nos deux hommes sont prêts ; dès que j'aurai donné l'ordre, ils mettront le feu à une trainée de poudre qui fera en même temps sauter la maison et tout l'état-major qui s'y trouvera réuni.

NADDI, *à part*. Ciel !

LE CARDINAL. Et cet ordre, quand le donneras-tu ?

LE MOINE. Ce soir... et au même instant une attaque nocturne décidera leur déroute.

LE CARDINAL. Et pour cette fois du moins, ce Bonaparte ne nous échappera pas.

NADDI, *à part*. Ah ! je me sens mourir !

LE CARDINAL, *au Moine*. N'entends-tu pas du bruit ?

LE MOINE. Où donc ?

LE CARDINAL, *montrant la gauche*. De ce côté. (*Naddi se cache vivement. Dantel paraît au fond à gauche.*)

LE MOINE, *l'apercevant*. Un étranger !

LE CARDINAL, *bas*. S'il nous a entendus, il est mort ! (*Le cardinal et le moine portent tous deux la main au poignard caché sous leurs vêtements.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL. Je n'en peux plus de fatigue... mes jambes flageolent sous moi... (*Apercevant le cardinal et le moine.*) Encore des frôles !... on marche sur les capucins dans ce pays-ci ! (*S'avançant.*) Pardon, mes très-chers frères, ou mes révérends pères... ça dépend de l'âge... suis-je encore loin de Rivoli ?

LE MOINE. Vous allez à Rivoli ?

DANTEL. Au quartier général français.

LE MOINE. Qui êtes-vous, et d'où venez-vous ?

DANTEL, *à part*. Tiens ! il paraît qu'ici les moines font fonctions de gendarmes. (*Haut.*) Je suis Dantel, le célèbre danseur, vous savez... Ah ! que je suis bête !... ça vous scandalise... Je cours après mon élève... et ma femme court après moi... Quand je dis ma femme, je l'ai quittée au beau milieu d'un divorce, pour des raisons que... Ça vous scandalise encore?... Enfin, je suis parti de Paris dans les voitures de suite de madame Bonaparte. Arrivé à vos diables de montagnes, on m'a oublié par mégarde avec les bagages... Enfin, ne trouvant pas d'autres moyens de transport, je suis venu dans un fourgon jusqu'à Pavie, et cela dans une position ramassée que la danse n'a pas prévue... Si bien que j'ai mis pied à terre pour me dégoûder,

et à présent la marche m'a donné une courbature.

LE MOINE. Dis-tu vrai ? N'es-tu pas plutôt un espion ?

DANTEL. Un espion ! moi ! Mon Dieu, quelle idée ! Et quels sont donc vos ennemis ?

LE CARDINAL. Eh mais... les Autrichiens apparemment... Quant aux Français, nous sommes leurs amis dévoués.

LE MOINE. Oui, dévoués... à la vie... (*avec intention*) et à la mort.

LE CARDINAL. Ainsi, continuez votre voyage, et dites bien au général en chef que vous n'avez trouvé ici que des hommes de paix qui l'admirent et qui le bénissent.

LE MOINE. Ainsi soit-il ! Allez au quartier général. C'est dans une petite maison, près de Rivoli, par-là... Que le ciel vous conduise !

DANTEL. Bien obligé, mes très-chers frères. (*Il salue le cardinal et le moine qui sortent.*)

SCENE V.

DANTEL, puis NADDI.

DANTEL. Pour de saints personnages, ils ont des mines bien ténébreuses... ils ont surtout une manière de vous parler d'amitié qui ne donne pas envie de les approcher... Ils m'ont dit : Par là... Reposons-nous d'abord un moment. (*Il s'assied sur un tertre.*)

NADDI, *sortant de la chapelle; elle est pâle et se soutient à peine*. Quel affreux complot ! On en veut à sa vie... il faut le sauver à tout prix ! Mais comment ? Courir moi-même au quartier général... Arrêtée en route, je serai reconnue... Déjà accusée par Lippani, cette démarche me perdra sans retour... Oh ! n'importe, s'il n'y a que ce moyen... Mais cet homme qui était là tout à l'heure, et qui allait le retrouver... Ah ! le voici encore...

DANTEL, *se levant*. Allons, continuons lestement ma route.

NADDI, *lui touchant le bras*. Un moment.

DANTEL, *reculant*. Hein ? Encore un moine?... Non, une femme... j'aime mieux ça...

NADDI. Vous êtes un Français ?

DANTEL. Français-et galant, à votre service, belle dame.

NADDI. Vous êtes brave, n'est-ce pas ?

DANTEL. C'est-à-dire brave, ce n'est pas précisément dans les attributions de ma profession ; je suis le célèbre...

NADDI. Fort bien. (*A part.*) Je ne puis rien lui confier..... Sa frayeur me trahirait. (*Haut.*) Vous allez à Rivoli ?

DANTEL. Rejoindre ce cher Bonaparte.

NADDI. Eh bien ! monsieur, vous pouvez me rendre un service signalé !

DANTEL. Parlez, belle dame ; j'ai toujours été aux ordres de la beauté. (*Naddi va regarder s'il n'y a personne aux environs.*)

DANTEL, *à part.* On m'avait bien dit que c'était le pays des aventures.

NADDI. Écoutez, je veux faire parvenir un mot d'écrit au général en chef.

DANTEL. Ah !... au général... Très-bien... je comprends... un billet... vous voulez profiter de mon intimité... pour... cela veut dire que je serai le messager des Grâces... Je connais ça.

NADDI. Mais comment lui écrire ?

DANTEL. N'ai-je pas là mon portefeuille ?

NADDI. Donnez. (*Elle prend le portefeuille, déchire une page et écrit au crayon.*)

DANTEL, *à part.* Comme elle a l'air agité... Oh ! ces Italiennes !... quand la passion s'en mêle !... Est-il heureux, ce petit général !

NADDI, *lui remettant l'écrit.* Tenez, songez qu'il y va de la vie.

DANTEL. Pour vous ?

NADDI. Oui... pour moi... Cachez ceci avec la plus grande précaution.

DANTEL. Tenez, je le mets sous mes habits.

NADDI. Vous ne serez pas arrêté en chemin, je l'espère.

DANTEL. Non, j'ai mon sauf-conduit.

NADDI. Et vous ne remettrez cet écrit qu'au général en chef, à lui-même.

DANTEL. N'ayez pas peur... je sais ce que c'est que ces commissions-là.

NADDI. Eh bien ! hâtez-vous, les moments sont précieux.

DANTEL. J'irai de toute la vitesse de mes anciennes jambes... mais n'obtiendrai-je pas quelque récompense?... (*Il veut prendre la main de Naddi, qui la retire avec dignité. A part.*) C'est une reine !

NADDI. Je vous promets la reconnaissance du général.

DANTEL. Je pars.

NADDI, *à part.* Ah ! ma mère, c'est toi qui m'as fait découvrir ses ennemis !... (*A la madone.*) Et toi, sainte Vierge, fais que je puisse encore la sauver. (*On entend au loin les chants religieux.*)

Onzième Tableau.

LA MAISON MINÉE.

Le quartier général de l'armée française, près de Rivoli ; au fond, une petite maison, devant laquelle se promènent un factionnaire ; à droite et à gauche, quelques arbres.— Ces soldats sont occupés à fourbir des armes ; parmi eux, Raymond, le tambour et le tambour major.— Augereau se présente ; le factionnaire lui porte les armes et il entre dans la maison.

SCENE PREMIÈRE.

RAIMOND, LE TAMBOUR, LE TAMBOUR-MAJOR, SOLDATS.

RAIMOND. Ah ! ah ! il paraît que la consigne est levée pour le général Augereau ; voilà le premier qui passe la porte, depuis que le général en chef est là dedans avec son épouse qui vient d'arriver de Paris.

LE TAMBOUR. Ne faut-il pas qu'il rende compte de la reconnaissance qu'il a poussée sur Rivoli, pour l'attaque de demain matin ?

RAIMOND. Tu sais ça, tapin ? tu es donc du grand conseil, mon petit homme ? on tambourine donc les délibérations à c't'heure ?

LE TAMBOUR. Et quand ça serait, mille z'yeux ! est-ce que je n'ai pas pour ça des baguettes d'honneur ?

RAIMOND. Que tu as gagnées au pont de Lodi, en battant la charge.

LE TAMBOUR. Pendant que l'autre gagnait ses galons de caporal en battant l'ennemi. Les avons-nous culbutés ces beaux Autrichiens ! et nous sommes-nous requinqués depuis ce temps-là ! C'est à notre tour d'être réluisants comme des soleils, ficelés comme des Amadis, et rebondis comme ma caisse !. (*Tapant sur le ventre du Tambour-Major.*) Pas vrai, mon gros ?

LE TAMBOUR-MAJOR. Tapin trop familier, voyons, donne la carte ; qu'est-ce que nous avons à souper ce soir ?

LE TAMBOUR. Une oie rôtie... hein ? sens-tu le fumet d'ici ?

LE TAMBOUR-MAJOR. Est-elle bien grasse ?

LE TAMBOUR. Je l'ai choisie en pensant à toi.

RAIMOND. Alors c'est du chenu ! Après ?

LE TAMBOUR. Comment, après ? tu n'en as pas encore assez ?

RAIMOND. Le menu est mince, tapin ; hier, nous eûmes quatre services avec extra et supplément ; je veux du dessert, je veux mon café, mon pousse-café, et je paye comptant. (*Il jette de l'argent.*) Voilà.

LE TAMBOUR. Mille z'yeux ! nous sommes tous comme ça dans l'armée d'Italie ; rien

à crédit ; jamais rien qui sente la maraude, fi donc ! un vice que j'ai toujours eu en abomination.

RAIMOND. C'est vrai qu'à présent nous nous gobegeons crânement ! et cet Alboise qui grognait toujours, je voudrais bien savoir ce qu'il aurait encore à dire... Eh ! le voilà justement.

SCENE II.

LES MEMES, ALBOISE.

ALBOISE. Morbleu ! sacrebleu ! mille noms d'un tonnerre ! ça n'est pas tenable... vous conviendrez, mes enfants, qu'on ne peut pas vivre comme ça.

RAIMOND. Comment ! on ne peut pas vivre ?

ALBOISE. Eh ! non, c'est à y renoncer, morbleu !

LE TAMBOUR. Y renoncer ! oh ! que non !.. la vie est douce et pas désagréable pour le quart d'heure.

ALBOISE. Eh ! oui, qu'elle est trop douce, et voilà bien ce qui me fait endiabler.

LE TAMBOUR. Vieux grogne-toujours, va !

ALBOISE. Ah ça, êtes-vous des sans-cœur ? V'là quinze jours que nous sommes là au grand repos ; nous ne faisons que boire, manger et dormir... et pas un petit combat pour faciliter la digestion ! pas même un petit sujet de plainte pour nous émoustiller un peu !

LE TAMBOUR. Eh bien ?

ALBOISE. Eh bien, c'est embêtant... je deviens fainéant, j'engraisse, je tourne au capucin... je ne tiens plus dans mon uniforme... ça crèvera un beau matin, quoique ça soit tout neuf... Je dis qu'il faut que ça change, ou bien je donne ma démission. (*On entend un coup de feu.*)

SCENE III.

LES MEMES, ASPASIE, en vivandière.

ASPASIE. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

LE TAMBOUR. Eh ! c'est notre gentille vivandière ! on voit bien que vous êtes toute nouvelle dans le camp ; ces coups de feu vous effarouchent.

ASPASIE. Mais, dame, il y a de quoi.

LE TAMBOUR. Bah ! c'est quelque payzan qui se sera approché des avant-postes, et comme le jour commence à baisser, c'est une manière de qui vive... Ainsi soyez paisible, la belle enfant, et s'il vous fallait un défenseur galant, aimable, bien tourné...

ALBOISE. Tapin ! respect à la protégée du général Augereau... qui a juré de passer son sabre au travers du corps de quiconque la serrerait de trop près...

RAIMOND. Tiens, tiens ! c'est donc le général Augereau qui l'a amenée ici ?

ASPASIE. Il m'a rencontrée sur la route de Pavie ; je suis Parisienne, ex-première danseuse de la rue Cloche-Perche.

LE TAMBOUR. Excusez ! une danseuse !

ASPASIE, *faisant un rond de jambe*. Pour vous servir... vous voyez en moi une femme délaissée par un brigand de maître de danse, que j'avais épousé par amour et avec qui j'ai divorcé après un mois de mariage.

ALBOISE. Fichtre ! ça n'a pas été long.

ASPASIE. Incompatibilité d'humeur, mon ancien ; il me faisait damner à la maison.

LE TAMBOUR. Je comprends. Alors vous avez voulu mettre les Alpes entre vous deux.

ASPASIE. Erreur, tapin ; c'est lui, le monstre, qui est parti le premier pour l'Italie... Alors j'ai dit : Ah ! c'est comme ça... tu crois te débarrasser de moi ? eh bien, non... non ! je te suivrai au bout du monde pour te faire enrager... Je suis partie ; mais aux environs de Pavie, la voiture a versé, et me voilà sur la route avec mes paquets. Par bonheur un général a passé à cheval, un homme fort galant, fort aimable. Ma belle enfant, m'a-t-il dit, vous voilà toute seule dans ce pays-ci ; venez avec moi au quartier-général ; il n'y a pas deux manières d'entrer au camp ; il faut prendre le costume de vivandière et le bras d'un ancien. J'ai accepté ; il m'a prise en croupe, il m'a fait habiller, et me voilà. Oh ! je commence à être bien aguerrie... (*Un second coup de feu se fait entendre. En sautant et se bouchant les oreilles.*) Ah !

RAIMOND. Décidément ça nous annonce une visite.

SCENE IV.

LES MEMES, DANTEL.

DANTEL, *arrivant tout essaré*. Mais prenez donc garde ! est-ce qu'on reçoit le monde de cette façon-là ? J'avais beau crier ami ! ami ! j'ai cru que je n'arriverais jamais tout entier.

ASPASIE. Eh mais, attendez donc... c'est lui !.. mon scélérat de mari !..

DANTEL. Ma femme ! ma douce Aspasié ! est-ce bien toi ? toi ici !.. Ah ! ma chère amie !

ASPASIE. Doucement, monsieur, doucement !.. et avant tout, rendez-moi compte de votre conduite.

DANTEL. Ce serait trop long, ma chère... j'ai eu un voyage très-accidenté... et vous aussi, si j'en juge par votre costume... Tenez, commençons par nous embrasser. (*Il veut l'embrasser.*)

ASPASIE. Voulez-vous bien me laisser ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, AUGEREAU, *sortant de la maison.*

AUGEREAU. Qu'est-ce que c'est? l'embrasser! quel est le faquin assez osé...

DANTEL. Mais c'est moi.

AUGEREAU. Ah! ah! mon tourtereau, tu as donc envie que je te coupe les oreilles? Bats en retraite, ou morbleu!

DANTEL. Mais je suis le mari.

AUGEREAU. Le mari! allons donc! je connais cette histoire-là... tu as divorcé... ainsi, tu n'es plus que le premier venu...

DANTEL. Par exemple!

ASPASIE, *passant du côté d'Augereau.* Bien dit, mon général. (*A Dantel.*) Allez, mon cher, allez.

DANTEL. Général, du moment que c'est vous qui prenez la peine de me dire... Comme ça vous m'assurez que je ne suis pas... ce que je croyais être?

AUGEREAU. Tu ne l'es plus.

DANTEL. Je l'ai été?

AUGEREAU. Oui; mais tu ne l'es plus, puisque tu es divorcé.

DANTEL. C'est juste... ça me suffit; je suis content.

AUGEREAU, *à Aspasia.* Allons, rentrez, la belle; et si ce bonhomme vous persécute encore... j'en fais mon affaire.

ASPASIE, *à Dantel.* Vous entendez ça?... c'est bien fait... Adieu, monstre! (*Ellesort.*)

DANTEL, *à part, regardant Augereau.* Le brutal!

AUGEREAU, *à Dantel.* Eh! l'ami!...

DANTEL, *avec un empressement gracieux.* Général.

AUGEREAU. Est-ce que c'est seulement pour revoir ton ex-légitime que tu as mis tout le camp sens dessus-dessous?

DANTEL. Pardon... je ne savais pas... Au contraire... j'étais chargé d'une commission... c'est-à-dire, non... je voulais parler au petit Bona... au général en chef.

AUGEREAU. Toi? Eh bien! le voilà. (*La nuit vient.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONAPARTE, JOSÉPHINE.

BONAPARTE, *à Joséphine.* C'est l'avis d'Augereau, ma bonne amie; tu peux passer la nuit sans crainte. Général, répétez donc à ma femme ce que vous venez de me rapporter... Elle éprouve, dit-elle, de vagues inquiétudes, des pressentiments...

JOSÉPHINE. Dont je ne puis me défendre... Sans doute, c'est une folie dont je devrais rire la première. Au milieu d'un camp, entourée de braves généraux, près de lui (*montrant Bonaparte*), qu'ai-je à craindre? Et cependant, j'ai le cœur serré comme à l'approche d'un grand danger!

AUGEREAU. Il n'y en a pas, citoyenne; c'est moi qui vous en réponds... Notre poste est bien choisi; nos lignes sont vigoureusement défendues... Il n'y a pas à Paris un boudoir de merveilleuse plus en sûreté que cette maison; ainsi, dormez en paix, citoyenne, et ne craignez que les mauvais rêves. (*Bas à Bonaparte.*) Ah ça, citoyen général, ne va pas céder aux frayeurs d'une femme, et, pour rien au monde, n'abandonne ta position.

BONAPARTE, *avec dignité.* Quand je jugerai à propos de la quitter, c'est vous, général, qui transmettez mes ordres.

AUGEREAU, *avec humeur.* C'est bon! l'on s'y conformera.

JOSÉPHINE. Mais ces coups de feu que nous avons entendus!

AUGEREAU, *montrant Dantel.* Parbleu! c'est cet original qui en est cause... il veut parler au général... Approche, mon gaillard, et défile ton chapelet.

BONAPARTE. Dantel!

DANTEL. Oui, c'est encore moi qui ai voulu partager tes glorieuses aventures... Madame la générale, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il saluë en danseur.*)

JOSÉPHINE, *à Dantel.* Mais, mon Dieu, qu'êtes-vous devenu? on vous avait placé dans les voitures de suite...

DANTEL. Et l'on m'a égaré avec les paquets.

BONAPARTE. Vous êtes venu jusqu'ici, à cette heure, pour me parler?

DANTEL. Assurément... tout exprès.

BONAPARTE. Eh bien! que me voulez-vous?

DANTEL. Ce que je veux?

BONAPARTE. Oui.

AUGEREAU. Explique-toi.

DANTEL, *à part.* Devant sa femme! pas possible.

AUGEREAU. Allons, voyons, dis-nous ce que tu viens faire.

DANTEL. Je viens... je viens, mon petit général, pour...

BONAPARTE. Eh bien!

DANTEL. Pour te souhaiter le bonsoir.

(*Bonaparte hausse les épaules et tourne le dos en s'entretenant avec Joséphine.*)

AUGEREAU. Ah ça! est-il fou, celui-là?

(A Dantel.) Je vois ce que c'est... mais ne t'avise pas cette nuit de venir rôder autour de ta ci-devant femme, ou sinon !...

DANTEL. Il n'y a pas de danger, je chercherai un gîte par ici. (Augereau sort. Pendant cette scène, des feux ont été allumés, et les soldats se couchent devant leurs faisceaux.)

SCÈNE VII.

LES MEMES, *excepté* AUGEREAU.

(Bonaparte s'est dirigé avec Joséphine vers la maison; Dantel le suit et le tire par le pan de son habit. Bonaparte étonné se retourne, et Dantel lui fait des signes.)

BONAPARTE, *à part*. Qu'est-ce que cela veut dire? (A Joséphine.) Je va's te rejoindre. (Joséphine entre dans la maison.) (A Dantel.) Serez-vous toujours ridicule, Dantel? Décidément, que me voulez-vous?

DANTEL. Chut !... je viens remplir un secret message.

BONAPARTE. Un message !... vous?

DANTEL. Oh ! ce n'est pas une dépêche d'état-major... on ne m'aurait pas choisi pour ça.. Je t'apporte quelque chose de bien plus intéressant... ce billet.

BONAPARTE. Un billet?

DANTEL. Au crayon... C'était pressé... on m'a dit qu'il y allait de ta vie... alors j'ai fait diligence.

BONAPARTE, *s'approchant d'un feu et lisant la lettre*. Cette écriture tremblée... pas de signature !... (Lisant *à part*.) « Hâtez-vous... la maison que vous habitez est imminente... A l'entrée de la nuit, l'explosion sera le signal d'une attaque et d'un soulèvement général. » (A Dantel.) Qui vous a remis cette lettre?

DANTEL. Une jeune dame.

BONAPARTE. Où?

DANTEL. A Lonato.

BONAPARTE. Un pays travaillé par les moines... Elle ne s'est pas nommée?

DANTEL. Non.

BONAPARTE. Serait-ce un piège pour m'éloigner d'ici? Mais elle qui est là !... (S'élançant vers la maison.) Joséphine ! Joséphine ! (Il entre.)

DANTEL, *seul*. Qu'est-ce que ça veut dire? Comment ! il reçoit un billet d'une femme et il va appeler la sienne ! Si j'y comprends rien !...

BONAPARTE, *amenant Joséphine*. Viens, ma bonne amie, viens; tes pressentiments n'étaient peut-être que trop fondés; il faut partir.

JOSÉPHINE. Partir !...

BONAPARTE. Sur-le-champ.

JOSÉPHINE. Quelque danger nous menace, et tu veux que je te laisse?

BONAPARTE. Pour peu de temps, je l'espère... Mais il faudrait un homme dévoué, un ami.

SCÈNE VIII.

LES MEMES, JUNOT.

JUNOT. Un ami? Présent.

BONAPARTE. Junot!

JUNOT. Toujours là, près de toi, sans que tu t'en doutes.

BONAPARTE. Fais tout préparer pour le départ de ma femme; c'est à Pavie que je l'envoie. Choisis bien ton escorte... C'est à toi que je la confierais, si nous n'avions pas demain une bataille.

JUNOT. Merci; compte sur moi.

BONAPARTE. Adieu, Joséphine.

JOSÉPHINE. A bientôt, n'est-ce pas?

BONAPARTE. Oui, à bientôt... (Il l'embrasse et elle sort avec Junot.) (Relisant le billet.) Dois-je croire à ce message?... (Le froissant.) Ah! quelle anxiété! (Il médite.) Pas de détails !...

DANTEL, *à part*. La générale s'éloigne... A présent, je pourrais peut-être, sans être indiscret, chercher un petit coin dans la maison pour la nuit; je ne suis pas soldat, moi, pour coucher en plein air... (Rumeurs en dehors.) Ah! mon Dieu! encore du bruit! On n'est jamais tranquille ici. (Il entre dans la maison.)

LE TAMBOUR, *accourant avec des soldats*. Ah! quelle trouvaille!

BONAPARTE. Qu'y a-t-il?

LE TAMBOUR. Pardon, général; tout à l'heure, quand on a fait sortir de la remise la voiture de voyage de madame Bonaparte, on a trouvé deux hommes qu'y s'y étaient blottis; on ne sait pas encore dans quelle intention. Voilà l'aide-de-camp qui les amène. (Junot entre avec des soldats qui tiennent deux hommes sans habits et sans chapeau.)

JUNOT. Général, voilà des drôles qui, certainement, n'avaient pas de bons desseins. Ils ne veulent répondre à aucune question. On les croirait muets.

BONAPARTE. Nous allons bien les faire parler. (Il parle bas à Junot.)

JUNOT. C'est bien. — Un peloton de grenadiers. (Au peloton.) Apprêtez armes; en joue.

LES DEUX HOMMES, *tombant à genoux*. Ah! grâce!

BONAPARTE. A présent, répondez; la vie

sauve si vous êtes sincères. Feu ! si vous hésitez. (*A l'un des hommes.*) Qui es-tu, toi ?

PREMIER HOMME. Italien, de Lonato, et mon camarade aussi.

BONAPARTE. Que faisiez-vous là ?

PREMIER HOMME. Nous... nous attendions.

JUNOT. Qu'attendiez-vous ?

BONAPARTE. Le moment de mettre le feu à la mine qui est pratiquée sous cette maison.

CRÉ GÉNÉRAL. Ah !

JUNOT. Est-il possible ?

BONAPARTE, à l'homme. Est-ce vrai ?

L'HOMME. Oui.

JUNOT. Les misérables !... (*Rumeur générale. Dantel, qui était entré dans la maison, en sort tout effrayé.*)

BONAPARTE. Qui vous a commandé ce crime ?

PREMIER HOMME. Les moines.

BONAPARTE. Au nom de qui ?

PREMIER HOMME. Au nom de Dieu et de notre salut éternel.

JUNOT. Quelle infamie !

BONAPARTE. Vous a-t-on nommé quelques chefs ?

PREMIER HOMME. On a nommé Venise.

BONAPARTE. Venise !

PREMIER HOMME. Et le comte Lippani, commandant du Lido.

BONAPARTE. Lippani ! je me souviendrai de ce nom.

JUNOT. Général, que ces hommes m'accompagnent, qu'ils me montrent le lieu où les mineurs ont travaillé, où la mèche est préparée ; à l'instant même je vais détruire cet ouvrage.

BONAPARTE. Non, que rien ne soit dérangé... J'ai mon projet... Va seulement t'assurer des dispositions.

JUNOT, aux deux hommes. Allons, marchez, misérables ! (*Il sort avec eux.*)

BONAPARTE. Tout le camp sous les armes. (*Grand roulement. Entrent Augereau, plusieurs généraux, des officiers, des soldats.*)

AUGEREAU. Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il ? Un complot ? Une trahison ?

BONAPARTE. Avancez à l'ordre du jour. — Augereau, vous conduirez votre division vers le plateau de Rivoli, au secours de Massena, en tournant Lonato. — Je sortirai avec mon état-major par la cour de cette villa. Pendant ce temps Junot gardera les avant-postes et y attendra le signal. — Une vive fusillade partie du plateau. — Aussitôt il se repliera comme s'il battait en retraite, et attirera ainsi l'ennemi en lui abandonnant deux

pièces de canon. — Je réponds du reste. (*A Junot qui rentre.*) Eh bien ?

JUNOT. Eh bien ! c'est la machine la plus infernale ; nous étions tous broyés, pulvérisés !

BONAPARTE. Deux grenadiers de bonne volonté (*Alboise et Raimond se présentent.* — *A Junot.*) Tu entends... au troisième coup de canon. Maintenant, en marche. (*L'armée commence à défiler. La musique et les tambours jouent une marche.*)

BONAPARTE. Silence ! (*La musique et les tambours se taisent et le défilé s'achève sans bruit. Alboise et Raimond restent en scène. Junot leur parle bas.*)

RAIMOND. Attention ! Quel bon traquenard ! Ecoute ! voilà la fusillade... L'armée autrichienne va s'engager à notre poursuite.

ALBOISE. Faut-il qu'ils soient bêtes ! S'imaginer que les Français fuient pour tout de bon !

RAIMOND. Tiens, voilà Junot qui fait semblant de battre en retraite.

ALBOISE. Nom d'un nom ! ça doit-il lui coûter ! Mais comme il va se dédommager tout à l'heure ! Je réponds qu'il leur fera payer son quart-d'heure de contrariété.

RAIMOND. Attention !... c'est par ici qu'il faut filer !... Ah ! coquins d'Autrichiens ! Viens vite, voilà le moment. (*Tous les deux sortent. Les Français traversent le théâtre en tirailleurs, en reculant pied à pied ; les Autrichiens s'engagent à leur poursuite. Les Français font mine de défendre la maison. L'ennemi s'en empare. Les Français se retirent.* — *On entend trois coups de canon dans le lointain.*)

L'OFFICIER AUTRICHIEN. Victoire !

Douzième Tableau.

L'explosion se fait entendre. — La maison saute : les Autrichiens tombent et jonchent le théâtre. — Rideau de fumée. — Quand la fumée se dissipe, la maison a disparu et laisse voir le champ de bataille couvert de mourants et dominé par la cavalerie victorieuse.

Treizième Tableau.

UN PETIT SALON OU CABINET DE TRAVAIL, DANS LE PALAIS DE PAVIE.

Une table à gauche au premier plan ; une autre petite porte, au deuxième plan ; porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNOT est assis à une petite table de droite ; entre AUGEREAU.

AUGEREAU. Ah ! ah ! M. l'aide de camp

secrétaire fait son courrier. (*Il s'approche de Junot et lui frappe sur l'épaule.*) Comme tu es heureux d'entendre l'écriture aussi bien que la manœuvre ! Moi, j'ai beau m'escrimer, j'ai des doigts flexibles comme des baguettes de tambour. (*Montrant son épée.*) Voilà ma plume à moi... je sais signer mon nom sur le champ de bataille de l'ennemi... c'est à peu près tout... Que voulez-vous ? dans notre faubourg Saint-Marceau, on ne nous éduquait pas comme des cadets du faubourg Saint-Germain... il fallait se former tout seul... Ah ça, où est le général en chef ?

JUNOT. Il est sorti avant le jour, pour prendre l'air dans la campagne de Pavie ; car hier, il est resté enfermé dans ce cabinet en conférence avec une douzaine d'envoyés des principautés d'Italie.

AUGEREAU. J'entends ; histoire de les faire fouiller au gousset. O mon beau Paris ! la victoire de Rivoli va encore faire tomber quelques petits millions dans ta caisse.

JUNOT, se levant. Savez-vous pourquoi l'on vous a fait demander ?

AUGEREAU. Non ; mais je m'en doute ; il s'agit de s'emparer de la citadelle de Mantoue, qui tient encore ferme sous le commandement du vieux Wurmser.

JUNOT. Oui.

AUGEREAU. Eh bien, ça me va... à cheval !

JUNOT. Permettez, général, vous n'avez pas besoin de quitter le camp pour cela ; le feld-maréchal Wurmser vient d'envoyer un officier supérieur pour traiter de la reddition de cette place.

AUGEREAU. Nous la rendez ! Diable, tant pis ! j'aimerais mieux la prendre.

JUNOT. C'est pour vous consoler de ce contre-temps que le général en chef vous charge de recevoir l'envoyé autrichien et de régler une capitulation honorable.

AUGEREAU. Moi ? Eh bien, à la bonne heure... quoique les paroles ne soient pas trop mon fait... c'est égal, fais venir ton Autrichien.

JUNOT. Le voici, général.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIPTAI.

AUGEREAU. Salut, général... Asseyez-vous. (*Augereau et Liptai s'assient à la table de gauche. Junot est debout auprès d'eux.*) Je suis chargé d'écouter vos propositions ; parlez.

LIPTAI. Le feld-maréchal Wurmser, mu par un sentiment d'humanité, et voulant épargner aux possibles habitants de Mantoue les angoisses d'un siège prolongé, consent à

traiter avec vous de la reddition de cette place. (*Bonaparte entre, enveloppé dans son manteau. Il s'arrête d'abord en apercevant les généraux ; puis il s'assied à la petite table du deuxième plan, écoute et écrit.*)

AUGEREAU, à Liptai. Que demande votre commandant ?

LIPTAI. A se retirer avec armes et bagages, à la tête de sa garnison, qui est encore de 30,000 hommes.

AUGEREAU. Oh ! oh ! mes chers messieurs, voilà une prétention tout à fait curieuse ; c'est-à-dire que votre maréchal qui se trouve mal à l'aise dans sa cage, ne serait pas fâché de se déployer sur un terrain un peu plus large...

LIPTAI. Pardon, général ; vous vous méprenez sur la situation du maréchal Wurmser... elle n'est pas ce que vous supposez ; la ville est abondamment pourvue de provisions ; les munitions de guerre ne manquent pas ; nous pouvons tenir deux ou trois mois, et d'ici là...

BONAPARTE, interrompant sans se lever. Si le maréchal avait seulement pour quinze jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable ; et puisqu'il vous envoie, général, c'est qu'il est réduit à la dernière extrémité. (*Il se lève.*)

LIPTAI, à Augereau. Plaît-il?... Cet officier...

AUGEREAU. Le général en chef.

BONAPARTE. Je vous ai vu à Lodi, général Liptai... Wurmser choisit bien ses représentants ; je respecte son âge, sa bravoure, ses malheurs, et voici ce que je lui accorde. (*Montrant un papier qu'il a pris sur la table.*) Il peut sortir de Mantoue avec son état-major ; il se fera suivre par 200 cavaliers, 500 fantassins et six pièces de canon, pour que sa sortie ne soit pas humiliante. Le reste de la garnison sera conduit à Trieste, pour être échangé contre des prisonniers français. Portez-lui ces conditions et dites-lui bien qu'il n'en aura pas d'autres, soit qu'il se rende demain, dans un mois, ou dans six.

LIPTAI. Général, il se rendra demain.

BONAPARTE. Je le savais bien.

LIPTAI. Demain matin, à sept heures, il aura l'honneur de vous remettre les clefs de la citadelle et de défilé devant vous. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté LIPTAI.

BONAPARTE. Augereau, vous prendrez ma

place ; cet honneur est dû au vainqueur de Rivoli. (A Junot.) Je n'aime pas à triompher en personne de l'abaissement d'un ennemi.

UN AIDE DE CAMP, *entrant*. Des dépêches du Directoire.

BONAPARTE. Nous les lirons tout à l'heure. (Il les remet à Junot. A l'Aide de camp.) Faites entrer les envoyés du saint père, du duc de Modène et de la république de Venise. (Entre le cardinal Mattei, l'envoyé de Modène et le sénateur Pesaro, avec leur suite.)

AUGEREAU, *à part*. Dire que tout ça fait antichambre chez nous !

BONAPARTE, *au cardinal*. Eh bien, monsieur le cardinal, m'apportez-vous des paroles de paix de la part du saint père ?

LE CARDINAL. Général, je suis porteur de pleins pouvoirs de sa sainteté, et si vous n'exigez aucun sacrifice qui intéresse la religion...

BONAPARTE. Rassurez-vous, monsieur le cardinal : la religion, l'ordre et la propriété n'auront jamais de plus ardent défenseur que Bonaparte. Ce traité que j'ai préparé ne touche qu'au pouvoir temporel du pape... Le voici... Vous en connaissez déjà les clauses ?

LE CARDINAL. Oui, général.

BONAPARTE. Je n'en ajoute qu'une seule, à propos d'un fait que d'abord je m'étais refusé de croire : De malheureux prêtres français, exilés, errants, loin de leur pays, ont été repoussés par vous ; vous leur avez fermé vos monastères... Sans asile, sans pain, je les ai vus ici, aux portes du camp, recevoir de nos soldats une aumône que vous, prêtres comme eux, vous leur aviez refusée. Je ne veux plus de ce scandale... Hommes de Dieu, vous accueillerez en frères tous ces enfants de la même Église, jusqu'au jour, prochain je l'espère, où la patrie leur rouvrira ses bras. Telle est ma volonté ; promettez-vous d'y souscrire ?

LE CARDINAL, *s'inclinant*. Comme à toutes les autres clauses.

BONAPARTE. Mais franchement et sans arrière-pensée, n'est-ce pas ? Désormais, plus de menées sourdes, plus d'excitation à la révolte. Vous connaissez maintenant la force de nos troupes et la valeur de ses chefs ; retournez auprès du saint père, éclairez-le sur ses véritables intérêts, détachez-le des intrigants qui l'entourent et qui le conduiraient à sa perte. Vous m'avez compris ? Allez, monsieur le cardinal. (Le Cardinal salue et se retire avec sa suite.)

AUGEREAU, *à Junot, pendant la sortie du Cardinal*. En voilà un qui ne me revient pas ; je n'aurais pas confiance dans ses prières.

BONAPARTE, *à l'Envoyé de Modène*. Ah !

c'est vous, monsieur le conseiller du duc de Modène ? Venez-vous enfin m'annoncer l'exécution du traité conclu depuis deux mois ?

L'ENVOYÉ. Général, Son Altesse le grand-duc est prêt à remettre aux délégués de la République l'indemnité pour les frais de la guerre, fixée à six millions en or, ainsi que les tableaux de maîtres choisis par vous ; seulement, il propose de racheter le saint Jérôme du Dominicain par un autre million.

AUGEREAU. Diable ! un million pour une aune de toile peinte ! je n'hésiterais pas.

BONAPARTE. Un million se dissipe et se perd... un chef-d'œuvre dure éternellement... Le saint Jérôme parera le Louvre. (L'Envoyé s'incline.)

BONAPARTE, *à Pesaro*. Quant à vous, monsieur le procureur Pesaro, les réclamations de votre république sont inadmissibles... Venise a nourri et subventionné les ennemis de la France ; elle lui doit une réparation.

PESARO. Général, cet effort nous est impossible ; les coffres de l'état sont vides.

BONAPARTE. Eh bien, messieurs, puisez dans ceux de votre allié le duc de Modène, dont vous avez recélé les trésors aux dépens de ses sujets, nos amis. (L'Envoyé de Modène veut réclamer ; Bonaparte l'arrête par un geste.) Je suis bien informé. (A Pesaro.) Prenez d'ailleurs les gages que vous ont donnés les Anglais, les Autrichiens, tous mes ennemis.

PESARO. Le sénat délibérera, et je ne doute pas de sa soumission.

BONAPARTE. Un mot encore, messieurs... Je connais la tactique de votre sénat, je sais tout ce dont il est capable ; mais prenez-y garde... La guerre peut m'engager loin de vos états : si pendant ce temps il vous arrivait d'attaquer mes dépôts, d'assassiner mes malades et de menacer ma retraite, vous auriez décidé votre ruine. Votre alliance avec Naples ne m'effrayerait pas ; avec six mille hommes pris dans mes dépôts et mes ambulances, je marcherais contre le Lido et j'écraserai le lion valétudinaire de Saint-Marc. Songez-y bien... Adieu. (Pesaro se retire avec sa suite.)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, JUNOT, AUGEREAU.

BONAPARTE, *à Junot, qui s'est assis à table et qui écrit pendant ce temps*. A présent, Junot, lis-moi les dépêches du Directoire.

JUNOT, *parcourant les dépêches*. Ordre de marcher sur Lonato et Rivoli.

AUGEREAU. Il y a longtemps que c'est fait, et bien fait, je m'en vante ; après ça, s'ils veulent qu'on recommence...

JUNOT. Ordre de presser la reddition de Mantoue.

AUGEREAU. Sont-ils arriérés, ces péquins-là !

JUNOT. Ordre de traiter le plus tôt possible avec le saint père, avec Venise, etc.

BONAPARTE. Quand je serai à Vienne, ils m'ordonneront d'entrer en Allemagne.

JUNOT. Enfin, le Directoire approuve ton projet de tourner les Alpes Juliennes et de transporter la guerre dans le cœur de l'Autriche.

BONAPARTE. Mais les renforts que j'ai demandés ?

JUNOT. Vingt mille hommes, sous les ordres de Hoche et de Moreau, passeront le Rhin et iront te rejoindre sur le théâtre de la guerre. On désire que tu te mettes en marche au plus tard dans un mois.

BONAPARTE. C'est demain qu'il faut dire.

JUNOT. Demain !

AUGEREAU. Vraiment, nous décamperions d'ici ?...

BONAPARTE. Beaulieu est détruit, Wurmser sonmis, maintenant à l'archiduc !... Mais on vient... silence !

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *paraissant à la petite porte de droite*. Puis-je entrer ?

BONAPARTE, *allant au devant d'elle*. Eh ! mais, sans doute, ma chère amie ; les grandes affaires sont terminées... Pour me délasser, j'ai besoin de ta présence.

JOSÉPHINE. Mon Dieu, je voudrais t'apporter de meilleures nouvelles.

BONAPARTE. Qu'y a-t-il donc ?... tu es émue... tu as pleuré ?...

JOSÉPHINE. Hélas ! un accident bien cruel...

BONAPARTE. Parle vite... tu m'effrayes.

JOSÉPHINE. Eh bien... mon pauvre Fortuné est mort.

BONAPARTE. Ah ! si ce n'est que cela...

JOSÉPHINE. Comment ?

AUGEREAU, *bas, à Junot*. Qu'est-ce que c'est que ça, Fortuné ?

JUNOT, *bas*. Un petit chien.

JOSÉPHINE, *à Bonaparte*. Comment, mon ami, vous ne partagez pas mon chagrin ?

BONAPARTE. Si fait... (*À Augereau*.) Un chien anglais... Je ne peux pas le souffrir. (*Haut*.) Allons, console-toi, ma bonne amie... Tu as aujourd'hui des sujets de distraction... les préparatifs de ton grand bal.

JOSÉPHINE, *s'essuyant les yeux*. J'y ai bien songé... il sera superbe.

BONAPARTE. Vraiment ?

JOSÉPHINE. Oui, oui, il nous fera bonheur.

BONAPARTE. Et ta toilette ?

JOSÉPHINE, *s'animant*. Ravissante... tu verras... une étoffe délicieuse arrivée de Paris, et des fleurs... j'en ai là un assortiment... tu choisiras, car c'est pour toi que je veux être belle.

AUGEREAU, *à Junot*. Voilà Fortuné oublié.

BONAPARTE. Cette fois, malheureusement, je ne serai pas témoin de ton triomphe.

JOSÉPHINE. Comment ?

BONAPARTE. Ce bal aura lieu dans trois jours, en l'honneur de l'anniversaire de la République.

JOSÉPHINE. Eh bien ?

BONAPARTE. Eh bien, Augereau, Junot et moi nous le fêterons autrement.

AUGEREAU. Oui, oui, ce seront les ennemis que nous ferons danser, et un fier rigodon, j'espère !

JOSÉPHINE. Quoi ! tu veux me quitter encore ?

BONAPARTE. Il le faut bien ; trois jours d'inaction, c'est déjà trop.

JOSÉPHINE. Toujours général !

BONAPARTE. Et bon mari.

AUGEREAU. Quand il a le temps.

JOSÉPHINE. Et... quel jour dois-tu partir ?

BONAPARTE. Eh ! mais, nous en causerons tout à l'heure, au dessert, en portant ta santé avec ces messieurs, car ils dînent avec nous.

AUGEREAU. Général...

BONAPARTE. Oh ! il n'y a plus de général à présent ; nous sommes en famille... Allons admirer toutes les merveilles que Joséphine brûlé de nous montrer... Mais, je t'en prie, ne nous retiens pas trop longtemps, ma bonne amie ; l'appétit d'Augereau n'est pas patient. Allons... (*Il donne le bras à Joséphine*.) Pardon, messieurs, mais j'ai si peu de temps à passer avec elle. (*Il sort avec Joséphine, qui s'appuie sur son bras*.)

AUGEREAU, *à Junot*. Sais-tu que ce diable d'homme a des moments où il se ferait adorer de tout l'univers !

JUNOT. Vous trouvez ! c'est heureux ! (*Ils sortent*.)

Quatorzième Tableau.

GRANDE SALLE DE BAL A PAVIE.

Colonnes décorées de fleurs, des chiffres de la République et de drapeaux supportant une galerie circulaire. — Lustres allumés, draperies. — Des valets

en livrés traversent la salle et préparent tout pour la fête.

SCENE PREMIÈRE.

DANTEL, puis DEUX DANSEUSES.

DANTEL, *aux domestiques*. Holà... restez!... attendez le coup d'œil du maître. (*Il regarde autour de lui.*) Pas mal, pas mal... Il manque des fleurs dans le premier salon... Qu'on allume les candelabres du péristyle; allez! (*Les valets sortent.*) Me voilà donc dans mon élément! une fête dont je suis le grand ordonnateur. Enfin, après tant de traverses, j'ai été compris par l'épouse bien-aimée de mon ex-élève le général... Elle m'a mis dans mon vrai jour, et mon étoile resplendissante est remontée au firmament; aussi ai-je retrouvé ma légèreté, ma grâce et mes jambes de l'ancien régime... Saute, marquis! (*Il fait un entrechat.*) Holà! mesdemoiselles... (*Deux danseuses se présentent.*) Attention, Zéphirine... attention, Coralie! vous figurez ce soir dans un délicieux ballet de mon invention... Avez-vous bien répété votre pas de zéphir... et le pas couché? c'était le triomphe d'Aspasie... (*Les danseuses prennent des poses.*) C'est ça... c'est ça... soyez souples, gracieuses, séduisantes, comme moi, tenez; le sourire sur les lèvres, l'enivrement dans les yeux et le jarret bien tendu!... Il s'agit de montrer aux Italiens... (*Deux moines passent au fond et s'arrêtent un instant pendant que les danseuses font un rond de jambe.*) Bon!... encore des moines!... ça se fourre partout... Sont-ils curieux... Je vous demande un peu si ces choses-là les regardent? (*Les moines passent.*) Je vous disais, mes petites chattes, qu'il s'agit de montrer aux Italiens l'art de la chorégraphie française. Songez que vous allez poser devant madame Bonaparte, et que le grand Dantel vous regarde... Allez, filez, mes petits amours, et tâchez de me faire honneur. (*Les danseuses sortent.*) Moi, je vais prendre les ordres de l'illustre général.

SCENE II.

NADDI, *seule, entrant*.

Je n'ai pu refuser de me rendre à cette fête... Son invitation était si pressante! Belle, bonne et gracieuse, qu'elle doit être heureuse, cette femme, de porter le nom glorieux de Bonaparte! Ah! ce n'est pas un sentiment d'envie qui m'anime... elle est digne de son bonheur! C'était bien celle qu'il devait aimer et choisir, et cette fois la destinée ne s'est pas trompée... Ah! je voudrais être la sœur de cette femme! (*Elle demeure absorbée dans ses pensées. Entrent mystérieusement le Moine et Matteï.*)

LE MOINE, à Matteï. Eh bien!

MATTEÏ. Les derniers ordres sont donnés.

LE MOINE. Vos hommes?

MATTEÏ. A leur poste. La comtesse Lippani

NADDI. Eh! quoi, monseigneur Matteï, sous ce costume, ici!

LE CARDINAL, *la retenant*. J'y viens pour surveiller un grand dessein... Mais vous, madame, je ne vous croyais pas à Pavie. Vous venez assister à la fête de madame Bonaparte?

NADDI. Non, monseigneur... la solitude convient mieux à ma situation; je retourne au palais Lippani.

MATTEÏ. Au palais, madame?

NADDI. Adieu.

LE CARDINAL, *la retenant*. Un moment, je vous prie... Si vous rentrez, gardez-vous bien d'en sortir. Pardon...

NADDI. Comment?

MATTEÏ. Vous êtes Italienne... Votre mari est le commandant du Lido... Notre cause est la vôtre.

NADDI. Eh bien!

MATTEÏ. Eh bien! si vous voulez que cette cause triomphe, ne vous effrayez pas de ce que vous pourrez voir et entendre...

NADDI. Comment?

MATTEÏ. Renfermez-vous dans votre appartement; ne jetez aucun cri, ne donnez aucune alarme; le salut du comte est à ce prix.

NADDI. Vous m'effrayez... Dites-moi...

MATTEÏ. Rien de plus... On vient... Silence, madame!

NADDI, *à part*. Ah! que va-t-il donc se passer?

MATTEÏ. Venez, venez, madame. (*Il l'emmène par une porte masquée à droite.*)

Le théâtre se remplit de monde. Les femmes sont en toilette de bal, les officiers français en grande tenue, les italiens en habits brodés. La galerie supérieure se garnit aussi de monde. Joséphine arrive, puis Dantel.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE. Allons, mesdames, prenez place; je regrette que le général ne puisse vous faire les honneurs de cette fête... Je tâcherai de suppléer à sa présence. — Dantel, c'est à vous de soutenir votre renommée.

DANTEL. Madame la générale, je tâcherai d'être à la hauteur de ma mission... — Allons, voici l'instant solennel; à moi tout le cortège des grâces. (*Joséphine se place sur une estrade; des dames l'entourent sur des sièges placés plus bas.*)

BALLET.

(*Les danses cessent un moment. On va et on vient; on se promène en causant.*)

JOSÉPHINE. M. Dantel ?

DANTEL, *accourant*. Madame !

JOSÉPHINE. Ces dames vous font compliment de l'ordonnance de voire fête.

DANTEL. Ce n'est rien encore, madame ; vous allez me voir tout à l'heure. Mais d'abord une contredanse française. (*Les dames qui étaient autour de Joséphine descendent les marches, conduites par les cavaliers qui les invitent. En ce moment, la porte secrète s'ouvre auprès de Joséphine, une femme masquée se présente et la saisit par le bras.*)

LA FEMME MASQUÉE. Venez !

JOSÉPHINE. Qu'est-ce donc ? Que voulez-vous ?

LA FEMME. Silence ! ou vous êtes perdue.

JOSÉPHINE. Que dites-vous ?

LA FEMME. Suivez-moi !

JOSÉPHINE. Vous suivre ?

LA FEMME. A l'instant même.

JOSÉPHINE. Mais, qui êtes-vous ? (*La femme se démasque un instant.*) La comtesse Lippani !

NADDI. Oui... fiez-vous à moi. — Mais venez donc ! (*Elle l'entraîne, la porte se referme.*)

DANTEL. Allons, en place pour les quadrilles français... (*On se place.*)

Quinzième Tableau.

(*On entend le tocsin, un cri s'élève : A nous ! au même instant un Italien plonge un poignard dans le cœur d'un officier, qui tombe mort. — Les Italiens montrent leurs armes cachées sous leurs habits. — Les officiers, sans épées, sont assaillis par un rumeur au dehors de la salle, qui est bientôt envahie par des bandits italiens, criant : Mort aux Français ! — Les femmes fuient. — Massacre général. La galerie supérieure est envahie ; on jette des Français du haut des tribunes. — Le tocsin continue à sonner. des moines paraissent en élevant la croix, etc., etc.*)

ACTE CINQUIÈME

Seizième Tableau.

Une des gorges de la Carinthie, entre Heumereck et Vusmarck, site accidenté et pittoresque ; à l'horizon pièce couverte de glace, la neige tombe par intervalle. — Halte de l'armée française.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBOISE, RAIMOND, LE TAMBOUR, SOLDATS. (*Mouvement sur la scène : des soldats font des armes ; d'autres battent la semelle et jouent à divers jeux animés.*)

RAIMOND. Eh bien, Alboise, en voilà une de halte, sous un soleil peu brûlant !...

ALBOISE. Le soleil ! il n'a plus rien à faire à notre égard ; nous sommes campés sur les frontières de la lune !... nous étions à nous goberger en Italie, sous une température de chanoines... Crac, un vertigo prend le général en chef, et nous voilà en route à travers des montagnes où il gèle en pleine canicule ; il y a quinze jours nous avions des asperges et des petits pois ; aujourd'hui nous paradons sur un terrain où la seule légume c'est la neige et de la glace !... merci !...

RAIMOND. Mais aussi que de batailles pour nous échauffer !

ALBOISE. Des batailles ! nous en avons à bas, à ce qu'il me semble !... Vous êtes

tous à vous plonger dans des consolations fastidieuses... Quant à moi, Frioul, Tyrol, Carniole, Carinthie, comme ces pays environnants se flattent de s'appeler, j'en ai pardessus la tête, aussi haut que les ci-devant tours de Notre-Dame ! et là-dessus je veux fumer ma pipe physiquement et moralement... comme dit le chirurgien major ! (*Il s'assied sur un bloc de pierre et allume sa pipe.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JUNOT.

JUNOT. Cinq cavaliers, cinq hommes de bonne volonté !... Personne ne bouge !... je comprends... cela veut dire que je puis prendre au hasard !...

ALBOISE. Et ce n'est pas comme à la loterie, on est toujours sûr de gagner à ce tirage-là...

JUNOT. Ah ! te voilà, père la Gaîté ?

ALBOISE. La Gaîté ! Si vous n'en avez pas plus que moi, nous ne sommes pas prêts à chanter ensemble la mère Godichon !

JUNOT, désignant cinq cavaliers. Voyons... toi... toi... et vous autres !... écoutez-moi !... je vais trouver le général Joubert pour qu'il joigne sa division à notre corps d'armée !...

il faut arriver auprès de lui malgré tout, à travers tout... je m'en suis chargé, je compte sur vous, vous allez me suivre, et en avant!... (*Il monte à cheval ainsi que les cinq cavaliers, et s'éloigne rapidement à travers les praticables.*)

ALBOISE. Voilà un genre de commission dont le port pourrait bien être payé de manière à ce qu'on ne rapporte pas la réponse...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONAPARTE, UN AIDE DE CAMP, DANTEL.

BONAPARTE, *entrant, à part.* Je n'accepte pas l'armistice que m'a offert l'archiduc... la campagne est à nous... Junot rencontrera Joubert, et nous ferons notre jonction au lieu et à l'heure désignés.... Je n'attends plus que Hoche et Moreau, qui vont venir à moi par l'Allemagne; alors je marche sur Vienne... derrière nous, l'Italie soumise, devant nous l'Autriche perdue.... O France! que de gloire et de puissance pour tes armes!... (*Mouvement d'attention au fond du théâtre. Les soldats regardent en dehors.*) Qu'y a-t-il?

UN OFFICIER, *entrant.* Un aide de camp du général Kilmaine.

BONAPARTE. Ah! ah! des nouvelles de nos frères d'Italie... je les attendais avec impatience... Qu'il entre. (*L'officier introduit l'aide de camp. — A l'aide de camp.*) Soyez le bienvenu, capitaine.... vous êtes porteur d'un heureux message?

L'AIDE DE CAMP. Voici mes dépêches.

BONAPARTE, *prenant la dépêche.* Point de lettres de ma femme?

L'AIDE DE CAMP. Non, général. (*Bonaparte ouvre la dépêche et lit.*)

RAIMOND, *à Alboise.* Oh! oh! regardez donc, son front se rembrunit.

ALBOISE. C'est vrai!... diable!... lui qui ne laisse jamais rien voir sur sa figure.

RAIMOND. Il faut que les nouvelles soient terribles.

BONAPARTE. Oh! je jure que je les vengerai!... (*Aux soldats.*) Éloignez-vous tous! (*Les soldats se retirent. Il marche avec agitation.*) Vous savez tout, capitaine?

L'AIDE DE CAMP. Oui, général.

BONAPARTE. Massacrés dans une fête, douze cents Français! deux mille égorgés dans les rues, dans les hôpitaux... tant de braves soldats! le sang de mes meilleurs officiers! O Pavie! Pavie! quel châtement!...

L'AIDE DE CAMP. La ville est en pleine insurrection; les Vénitiens se sont joints à ces fanatiques; des femmes, des enfants sont tombés parmi les victimes.

BONAPARTE. Et Joséphine, ma femme bien-aimée!... Vous n'étiez pas à Pavie, capitaine?

L'AIDE DE CAMP. Non, général, mais voici un témoin oculaire de ces affreux événements.

BONAPARTE. Qu'il approche... (*Dantel entre; il est pâle et ses vêtements sont en désordre.*) C'est vous, Dantel? Eh bien, Joséphine, ma femme, l'avez-vous vue?

DANTEL. Non, général.

BONAPARTE. A-t-elle pu échapper?

DANTEL. Je le suppose...

BONAPARTE. Comment?

DANTEL. J'étais là.. J'avais remarqué en ordonnant les préparatifs du bal, une petite porte secrète, et je l'avais décorée par des trophées... Quand l'affreux massacre commença, mon premier mouvement fut de gagner cette porte, d'en faire jouer le ressort, et de me blotir derrière... De là, j'entendais les cris, les coups de feu, le tocsin... j'étais plus mort que vivant... Au bout de quelques temps je me sentis saisir par la main.... l'obscurité était profonde... on m'entraîne, on me fait descendre plus de cent cinquante degrés... puis l'on me fait traverser de longs souterrains... enfin, après un quart d'heure de marche, j'aperçois le ciel étoilé à travers une grille de fer... Mon guide, c'était une femme masquée, ouvre cette grille et me dit : Te voilà hors des murs de la ville, hâte-toi d'informer par tous les moyens possibles le général Bonaparte que des amis veillent sur sa femme; mais s'il veut que leur dévouement ne soit pas inutile, il faut que les Français rentrent promptement dans Pavie! Elle disparaît... Sans perdre un instant, j cours à Tolentino... j'avertis le général Kilmaine, qui me fait partir avec monsieur. On me place au milieu de l'escorte... je n'avais jamais monté à cheval, n'importe; pendant deux jours et trois nuits je galope tant bien que mal... aussi je suis brisé; mais c'est égal, me voilà, et j'ai pu vous dire que probablement votre femme est sauvée.

BONAPARTE. Merci, Dantel. (*A l'aide de camp.*) Capitaine, allez prendre du repos... vous attendrez mes ordres. (*L'aide de camp et Dantel sortent.*) A Pavie! c'est là que m'appellent la vengeance et la sûreté de Joséphine!... mais partir... me retirer, quand trois jours seulement me séparent de Vienne. Quand Joubert va me rejoindre... quand mes renforts arrivent, quand la victoire ne peut plus m'échapper... Non... j'ai refusé l'armistice... je dois poursuivre... c'est de Vienne que j'écraserai Pavie. (*Entrent Raimond, Alboise, le Tambour et plusieurs Soldats qui se*

portent à gauche du théâtre.) Eh bien, qu'est-ce encore ?

RAIMOND. Général, c'est un officier qui vient de ce côté, et qui fait courir son cheval comme le vent.

BONAPARTE. Junot, peut-être ?

RAIMOND. Non, mon général, ce n'est pas lui.

ALBOISE. Mettez donc vos lunettes, si vos yeux ne suffisent pas... c'est le général Augereau.

BONAPARTE. Augereau, qui est parti hier pour porter nos drapeaux à Paris ? Tu es fou.

ALBOISE. Je suis fou, parce que j'ai raison ? merci, sergent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AUGEREAU, descendant de cheval.

AUGEREAU. Bonjour, les enfants ; ayez bien soin de mon cheval ; s'il en réchappe il aura du bonheur... Salut, général.

BONAPARTE. Salut, Augereau ; je ne reviens pas de ma surprise, je vous croyais sur la route de Paris.

AUGEREAU. Oui, mais j'ai rebroussé chemin au plus vite, car j'en ai appris de belles ce matin.

BONAPARTE. Comment ?

AUGEREAU. Tu ne sais rien ? Je m'en doutais, c'est pour cela que j'ai passé sur le ventre à deux bataillons ennemis pour revenir à bride abattue, en sauvant tous mes drapeaux.

BONAPARTE. Explique-toi.

AUGEREAU. Tu es ici avec deux mille hommes tout au plus.

BONAPARTE. C'est vrai, mais qu'importe ? j'ai balayé les troupes de l'archiduc, hier à Heumack, avant-hier à Murzheim... les fuyards encombraient les deux routes...

AUGEREAU. Et les fuyards se sont rejoints au camp du général Kerpen... le hasard a tenu lieu de tactique et de courage, les voilà ralliés contre nous.

BONAPARTE. Eh ! qu'importe ? Junot est allé porter mes ordres à Joubert, et si Joubert les exécute...

AUGEREAU. Autre malheur ! Joubert ne les a pas attendus... il a poursuivi Kerpen, et Kerpen, changeant de direction, marche sur toi avec sa division à peine entamée ; il est résolu à rejoindre l'archiduc, et ses dix mille hommes vont envelopper ton faible corps d'armée.

BONAPARTE. Est ce vrai, cela ?

AUGEREAU. Ah ! tu en doutes, eh bien, demande à Junot, que voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JUNOT, la tête enveloppée.

BONAPARTE. Avec un seul cavalier ? tu es blessé.

JUNOT. Ce n'est rien. (*Aux soldats.*) Trois de vos camarades sont restés en chemin, et vous ne les reverrez plus... ils sont morts pour me défendre, et je n'ai pas pu les venger ! (*A Bonaparte.*) Impossible d'arriver jusqu'à Joubert ; je suis tombé au milieu des tirailleurs de Kerpen, que je ne devais pas supposer dans cette direction ; je suis retourné sur mes pas. Que ton génie nous vienne en aide... Kerpen s'approche, et tout à l'heure, j'ai vu un parlementaire se présenter aux avant-postes.

BONAPARTE, à part. O fortune ! me trahirais-tu ? avoir conquis l'Italie avec une poignée d'hommes ! franchi les Alpes Juliennes sur trois pieds de neige et de glace ! tenir l'Autriche dans ma main ! et ne pouvoir avancer ni rétrograder ! ni Vienne ! ni Pavie !

JUNOT, qui a été au fond, revenant avec un exprès. Général, général ! un envoyé du Directoire... Voici sa dépêche.

BONAPARTE. Ah ! ce sont mes renforts qui arrivent, tout est sauvé. (*Après avoir lu.*) Non... Hoche et Moreau ne viendront pas.

AUGEREAU. Et quelles raisons, morbleu ! (*Bonaparte lui tend la lettre.*) La trésorerie est trop pauvre pour faire les frais de la campagne. — Ah ça, qu'ont-ils donc fait de tous les millions que tu leur as envoyés ? Il y a de l'intrigue là-dessous, on veut perdre l'armée d'Italie. Ah ! mille tonnerres ! Ils y ont réussi !... Eh bien, général ?

BONAPARTE. Eh bien, le hasard m'a fait une situation imprévue, terrible... Seuls, abandonnés ici, un coup de main peut arrêter le cours de nos victoires, anéantir nos projets, tout renverser, tout détruire ; regardez-moi, cependant, vous ne me verrez pas désespérer.

AUGEREAU. Je sais bien que tu n'as jamais peur, mais la partie est perdue, vois-tu ? Kerpen va nous prendre comme dans un filet... Mais, mille tonnerres, si nous sommes enterrés, ce sera sous des milliers de kaiserlichs... Allons, donne tes ordres, et en avant.

BONAPARTE. Non... Ce que vous proposez là, c'est un acte d'héroïsme ; ce n'est pas le salut de mes soldats, ce n'est pas le triomphe de mes projets ! (*Une trompette sonne dans la coulisse.*) Le parlementaire !... (*Il réfléchit.*)

JUNOT. Il vient nous sommer de nous rendre.

BONAPARTE. Que toute la troupe s'échelonne en silence sur ces hauteurs... Auge-

reau, placez vous au milieu, et, lorsque je leverai ma main vers vous, faites battre les tambours, sonner les trompettes et que votre voix retentisse au loin comme si 20,000 hommes attendaient votre commandement...

JUNOT. Ah! je commence à comprendre...

AUGEREAU. Je ferai ce qu'il vient de dire; mais si au lieu de courir à Kerpen, il l'attend ici, c'est vouloir se faire prendre au traquenard... (*Augereau va se placer au milieu du théâtre, au fond et sur une élévation.* — *Les soldats se rangent en silence.* — *Le Parlementaire entre les yeux bandés.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN PARLEMENTAIRE.

LE PARLEMENTAIRE. Le général Bonaparte?

BONAPARTE. Il est devant vous... Qui vous envoie?...

LE PARLEMENTAIRE. Le général Kerpen, dont la division touche à vos avant-postes...

BONAPARTE. A quelles conditions consent-il à mettre bas les armes?...

LE PARLEMENTAIRE, *interdit*. Général... pardon... mais la surprise.

BONAPARTE. Parlez vite; le temps est précieux.

LE PARLEMENTAIRE. Général, ceci est l'effet de quelque méprise; c'est lui... le général Kerpen... qui par ma voix, vous somme...

BONAPARTE. Plaît-il?

LE PARLEMENTAIRE. Vous presse de vous rendre.

BONAPARTE. Dites-lui, monsieur, qu'il ne tarde pas.

LE PARLEMENTAIRE. Mais, général, ce langage... Quand vous n'avez avec vous qu'une poignée d'hommes.

BONAPARTE. En même temps vous lui ferez mes compliments sur l'exactitude de ses rapports. Prévenez-le qu'à l'instant même mon armée va fondre sur sa division. Otez ce bandeau qui vous couvre les yeux. (*Il fait un signe à Augereau.* — *Le Parlementaire ôte son bandeau.* — *Les tambours battent, les trompettes sonnent.*)

AUGEREAU, *d'une voix éclatante*. Divisions... portez armes!... (*Il descend des hauteurs avec sa cavalerie.*)

BONAPARTE, *au Parlementaire*. C'est Augereau que vous avez entendu. — Augereau que vous croyez à Paris; voici Junot qui, deux fois déjà, vous a mis en déroute... Voici un exprès du Directoire qui m'annonce l'arrivée de Hoche et de Moreau. — Devant vous est Bernadotte et derrière vous Joubert, qui connaît maintenant votre changement de direction. — Mon cheval!... Allez, monsieur;

présentez mes devoirs au général Kerpen!... Je vais le voir de près tout à l'heure!...

LE PARLEMENTAIRE. Veuillez attendre que je lui aie rendu compte...

BONAPARTE. Soit!... Mais hâtez-vous!

LE PARLEMENTAIRE. Je vous apporte à l'instant sa réponse...

BONAPARTE. Non! ces allées et ces venues me font perdre du temps... Si le général Kerpen se rend avec sa division, et je le lui conseille, qu'il fasse tirer un coup de canon; vous entendez... (*Le Parlementaire sort rapidement.*)

AUGEREAU, *allant à Bonaparte*. Quelle présence d'esprit! quel sang-froid!... Mais réussiras-tu?

BONAPARTE. Pourquoi non? J'ai mon étoile!... (*A part.*) Ah! puisse Kerpen se troubler aux paroles de son parlementaire!... C'est ici une des grandes épreuves de ma vie! Tout dépend de la pensée qui frappera Kerpen!... au hasard, ou plutôt à la fatalité!... (*Moment de silence.* — *Coup de canon au lointain.*) Enfin!... Il m'a semblé que je vivais un siècle!... (*Haut.*) Augereau, Junot!... allez dire à Kerpen que je lui laisse son épée!...

AUGEREAU. Bonaparte, nous ne sommes que des hommes d'action; tu es l'homme de génie, toi!...

JUNOT. Je savais bien qu'un jour on te rendrait justice!...

BONAPARTE, *entre eux*. Attendez donc encore, ma carrière commence!... Maintenant j'accepte l'armistice de l'archiduc. A Pavie! à Pavie! (*Il leve son épée.* *Les soldats courent à leurs rangs; les tambours battent, les trompettes sonnent, le théâtre change.*)

Dix-septième Tableau.

ONE RUE DE PAVIE.

Officiers et soldats italiens, paysans et hommes du peuple armés. — Une vive agitation règne parmi les personnages.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER ITALIEN. Italiens, les Français ne franchiront pas les portes de Pavie... S'ils osent s'en approcher, ils seront foudroyés par les canons qui couvrent nos remparts...

UN PAYSAN. Même quand ils seraient conduits par ce Bonaparte, l'envoyé du démon, que le ciel confonde!...

UN PAYSAN. Bonaparte a péri dans les gorges du Frioul.

LE PAYSAN. Qu'il ait péri ou non, peu

nous importe!... Mes camarades, les pay-sans se sont levés comme moi, et nous avons promis aux seigneurs de Venise de délivrer l'Italie de ces hérétiques de Français!...

TOUS. Mort aux Français!

LE PAYSAN. Comme à Milan, comme à Vérone, comme à Benasco, pour tous ceux qui nous tomberont sous la main!...

UN HOMME, *accourant*. Eh bien, nous ne manquerons pas de besogne!... (*On l'entoure avec curiosité.*)

VOIX DIVERSES. Qu'y a-t-il? Parle! Qu'y a-t-il?

L'HOMME. Eh bien, vous savez que j'étais allé chercher des nouvelles... Voici ce que j'ai appris... Le gros de l'armée française, conduit par Bonaparte, s'approche de Pavie à marches forcées...

TOUS. Ah! ah!

L'HOMME. On dit que le général a juré de tirer une vengeance éclatante de ce qu'il appelle notre rébellion!... On dit qu'il s'avance en laissant partout la désolation sur son passage.

TOUS, *avec anxiété*. Ah!... Pourrons-nous résister!... S'il s'empare de Pavie!... que deviendrons-nous?...

LE PAYSAN. Dieu est pour nous!... (*On entend le son des cloches.*) Écoutez!... Ceci nous annonce que monseigneur Mattei vient appeler sur nos armes les bénédictions du ciel!... (*Chant religieux dans la coulisse. Le cardinal Mattei entre suivi d'un cortège religieux. Arrivé en scène, il bénit la foule prosternée autour de lui.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CARDINAL MATTEI,
CLERGÉ.

LE CARDINAL. Soldats de la foi, enfants de la pieuse Italie, moi, cardinal légat du saint-siège, j'ai parcouru la ville et je viens parmi vous, sentinelles avancées, ranimer l'ardeur de votre enthousiasme... Défendez Pavie; invitez vos frères de Mantoue, de Vérone, de Venise et de toutes les villes, de toutes ces provinces où l'on s'est levé contre l'opresseur étranger... A vous de combattre et de mourir, s'il le faut, pour une cause sacrée; le Dieu fort est avec ses fidèles, et sa main balaira de notre sol les Français excommuniés, de même que jadis elle dispersait autour de Jérusalem les Assyriens et les Amalécites!... Gloire à Dieu!...

TOUS. Gloire à Dieu!...

UN PAYSAN, *accourant*. Dieu nous abandonne!

LE CARDINAL. Malheureux!...

L'HOMME. Les Français approchent!... (*Mouvement de crainte.*) Vérone s'est rendue, ainsi que Mantoue, et Benasco, saccagé, disparaît au milieu des flammes que vous pouvez voir à l'horizon!... (*Crainte croissante.*)

LE CARDINAL. Eh bien, que l'ennemi vienne à nous, éclairé par cette sinistre lueur! que ce soit la colonne flamboyante qui le guide vers Pavie, son tombeau!... Vous êtes trente mille pour défendre la ville... Ce nombre suffirait, mais ce n'est pas au nombre que le Dieu des armées donne la victoire... Il brise les superbes, il exalte les faibles, et vous n'êtes pas faibles, car vous allez combattre pour la cause du Tout-Puissant lui-même!... A ceux qui survivront, de riches et honorables récompenses... A ceux qui auront succombé, les palmes du triomphe dans l'éternité!... (*Pendant qu'il bénit encore la foule.*)

L'OFFICIER, *qui était parti, rentrant*. Un Français!...

TOUS, *avec fureur*. Un Français!... A mort!...

L'OFFICIER. Un parlementaire.

L'HOMME. Qu'importe!... C'est égal!... Qu'il périsse!...

L'OFFICIER. Écoutez-le, et respectez les droits de la guerre!... (*Agitation. Junot arrive à cheval, un mouchoir blanc à la main.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUNOT.

LE CARDINAL, *à Junot*. Téméraire, vous ne craignez pas?...

JUNOT. D'abord, je vous apprendrai que je ne crains rien, c'est pour cela que je suis venu... (*A un homme.*) Ne touchez pas à mon cheval, toi!... Il regimbe, et ni lui, ni moi, ne voulons qu'on nous serre de trop près!... (*Murmures croissants.*) Taisez-vous donc, puisque je suis ici pour vous parler!... Habitants de Pavie, soldats, je précède le général en chef Bonaparte, qui, dans quelques instants, va se trouver au pied de vos remparts... (*Murmures confus.*) C'est à vous qu'il adresse la proclamation que vous allez entendre!... (*Il lit.*) Le perfide sénat de Venise, secondé par les prêtres et les moines qui vous font les instruments de leur fanatisme, par des seigneurs qui se servent de vous dans l'intérêt de leur aristocratie, le sénat de Venise a fomenté dans Pavie une révolte, où l'humanité et le droit des gens ont été indignement violés... Des Français ont été massacrés au milieu de la nuit, au milieu d'une fête!... Un crime aussi horri-

ble ne saurait rester impuni... Mais le général en chef, ne voulant pas confondre dans le même châtement des coupables égarés avec les misérables instigateurs de l'attentat, vous sommé, par ma voix, de lui ouvrir à l'instant les portes de la ville... Méritez sa clémence, en abandonnant les chefs vénitiens à sa justice!... Il vous donne dix minutes pour vous soumettre; ce délai passé, Pavie sera prise d'assaut et livrée au pillage... Bonaparte l'a juré sur son épée. (*Murmures, cris, menaces.*) Vous avez entendu?... Faites-en votre profit... Je vais attendre votre réponse à la porte de la ville, et Bonaparte ne tardera pas à s'y présenter... Place!... place!... (*Il passe à travers la foule qui le menace.*) Vous menacez encore!... Vous auriez dû voir que c'était inutile. (*Il sort lentement.*)

MATTEI, au peuple. Suivez-moi!... Allons offrir nos bras à ce Dieu qui nous inspire!

TOUS. Gloire à Dieu!... (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Dix-huitième Tableau.

DEVANT PAVIE.

Au fond, une rampe conduisant aux fortifications de la ville. — Au haut de cette rampe, à droite, un château fort entouré d'un mur crénelé et une porte donnant entrée dans la ville; la plate-forme est garnie de soldats et de pièce de canon. — Junot est en scène avec quelques guides à cheval comme lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNOT, seul.

Ah! ah!... ils font des façons, à ce qu'il paraît!... Voilà Bonaparte qui arrive!... (*Le bruit des tambours se fait entendre et se rapproche. Arrivée des troupes françaises. Bonaparte en tête et entouré de son état-major. Les troupes se rangent. Bonaparte se trouve au milieu du théâtre: il fait un geste, et les tambours cessent de battre. Silence général.*)

SCÈNE II.

BONAPARTE, JUNOT, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS ITALIENS SUR LA PLATE-FORME, L'OFFICIER ITALIEN.

BONAPARTE. Soldats, je l'ai juré: la ville emportée, deux heures de pillage. Eh bien! Junot?...

JUNOT. Général, je leur ai lu votre proclamation, et j'attends leur réponse... (*Bonaparte regarde à sa montre. Silence.*)

LE COMMANDANT, paraissant sur la plate-forme entouré de soldats. Français, vous attendez notre réponse, la voici!... Feu!...

(*Coups de canon et fusillade. — Les soldats français irrités vont pour répondre à cette attaque.*)

BONAPARTE, avec un geste impérieux et d'une voix éclatante. Qui donc osera faire feu avant que je n'en donne l'ordre? Est-ce l'armée d'Italie que j'ai devant moi, ou une troupe de paysans indisciplinés!... Qu'on fasse avancer l'artillerie et les pièces de siège!... (*Cet ordre est exécuté; on pointe les canons. Regardant à sa montre.*) Canonniers, feu!... (*On tire à deux reprises.*) Soldats, en avant! Qu'on enfonce les portes à coups de hache!... (*Les soldats, sapeurs en tête, s'élancent sous une grêle de balles... Les portes sont enfoncées à coups de hache par les sapeurs. Les soldats y entrent péle-mêle, suivis par la cavalerie. Tumulte, cris de détresse dans la ville, dont les habitants sortent avec épouvante. Le plus grand nombre se jette aux pieds de Bonaparte en faisant entendre des supplications.*)

CRIS. Grâce!... Pitié!...

BONAPARTE. Pitié, dites-vous! Il n'est plus temps!... l'heure de la justice a sonné!... (*Le cardinal sort de la ville avec le clergé et vient se prosterner aux pieds de Bonaparte.*) Relevez-vous, relevez-vous donc... est-ce à moi de vous apprendre qu'on ne s'agenouille que devant Dieu!...

LE CARDINAL. Rien ne résiste à vos armes! Soyez clément comme vous êtes invincible!... le ciel!...

BONAPARTE. Le ciel! vous l'imploriez naguère pour qu'il bénît de criminelles tentatives... Moi je pourrais vous dire qu'il m'a envoyé pour faire justice à chacun!... Quand donc les ministres du Christ se souviendront-ils des préceptes de leur divin maître... Si vous aviez été fidèles à son Evangile, vous ne seriez pas ici à me demander grâce... Assez! assez!

LE CARDINAL. Eh bien! acceptez une autre réparation: tous nos trésors...

BONAPARTE. De l'or!... c'est de l'or que vous osez m'offrir!... Quand vous en couvririez cette place et tous les pavés de cette ville, cela ne pourrait suffire à payer le sang d'un seul de mes soldats!...

JOSÉPHINE, avant d'entrer. Bonaparte!... Bonaparte!...

BONAPARTE. Joséphine!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, NADDI.

(*Joséphine, conduite par Naddi, entre rapidement et court dans les bras de Bonaparte.*)

JOSÉPHINE. Enfin, le voilà!...

BONAPARTE. Et toi sauvé!...

JOSÉPHINE. Oui, sauvée; recueillie dans un asile impénétrable, par cette jeune femme, Naddi, mon ange libérateur!...

BONAPARTE, à Naddi. Madame, je vous dois le moment le plus heureux de ma vie, peut-être, et je ne l'oublierai pas!...

JOSÉPHINE. Que dit-on?... Qu'ai-je entendu dire?... car je ne suis sûre de rien, je suis folle de te revoir!... tu vas entrer dans cette ville pour y porter le pillage, la désolation et la mort!...

BONAPARTE. Laisse-moi!... Junot va te conduire, laisse-moi!...

JOSÉPHINE. Et je serais venue de Paris pour assister à des scènes comme celles que j'ai déjà vues, comme celles que tu me prépares.. Non, non... je ne le veux pas!... Nous verrons si, à mes côtés, tu auras le courage de te montrer cruel et impitoyable!...

BONAPARTE. Ne plaide pas pour le crime!..

JOSÉPHINE. Tout un peuple ne peut être criminel, et c'est tout un peuple que tu vas punir!...

BONAPARTE. Laisse-moi, te dis-je! justice sera faite!... (*Il s'écarte d'elle, se retourne et se trouve en face de Naddi tombée à ses genoux.*) Que faites-vous!...

NADDI. Je ne vous implore pas... toute supplication est inutile, puisque les siennes sont impuissantes sur votre cœur. (*Elle désigne Joséphine.*) Il fallait une rançon à cette ville, la voilà!... (*Elle désigne encore Joséphine.*) Dieu m'a permis de la sauver pour changer un jour de colère en un jour de clémence!

BONAPARTE, après les avoir regardées toutes les deux. Naddi, Joséphine, devant des femmes comme vous, la vengeance devient impossible, et la justice elle-même se sent fléchir et pardonne!... (*A haute voix.*) Mais, malheur aux patriciennes de Venise... (*regardant le cardinal*) et à tous ceux qui auront partagé leurs manœuvres perfides et sangui- naires!... (*Il tire sa montre, en pousse les aiguilles et la remet dans son gousset, puis il fait signe aux tambours qui battent; les soldats accourent à leurs rangs.*) Soldats, je vous ai dit ceci: A partir du moment où on aura franchi la porte de Pavie, deux heures de pillage.

LES SOLDATS. Oui... oui!...

BONAPARTE. Les deux heures sont expirées. (*Murmures d'incrédulité.*) Il était une heure quand on a pénétré par cette porte... Il est trois heures maintenant.

LES SOLDATS. Ah! ah!...

BONAPARTE. Il est trois heures, vous dis- je; voici ma montre!... (*Murmures divers.*) Plus de pillage! (*Les soldats, dont quelques-uns murmuraient, se mettent à rire.*)

ALBOISE. Elle n'avance que ça? excusez... en v'la une patraque.

BONAPARTE. Junot, conduis ces dames au palais où je vais vous rejoindre... Laisse d'abord passer la tête de nos troupes... elles seront en sûreté au milieu de nos rangs!... (*Au cardinal, aux moines et aux autorités.*) Vous rentrerez dans la ville lorsque le dernier de nos soldats y aura pénétré... Si quelque trahison éclatait encore, je tiens la foudre dans mes mains, et rien au monde ne saurait la retenir ou la détourner... En avant!... (*Tambours, défilé, entrée dans la ville. Le théâtre change.*)

Dix-neuvième Tableau.

A PASSERIANO.

Le théâtre représente une campagne ouverte à Passeriano, près Campo-Formio. — A gauche, on voit l'entrée de l'habitation occupée par Bonaparte.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ENVOYÉ DE VENISE, précédé d'UN OFFICIER SUPÉRIEUR; SOLDATS au fond, sous les armes.

L'OFFICIER, à l'Envoyé. Citoyen podestat, voici la première maison du village de Passeriano, c'est la demeure du général en chef... Je vais le prévenir de votre arrivée. (*Il se dirige vers la maison au moment où Junot en sort, suivi de deux autres Généraux.*)

JUNOT. Personne ne peut entrer... le général s'est enfermé avec les envoyés de l'empereur... Ils mettent la dernière main au traité de paix.

L'ENVOYÉ. Malheur à nous!... Je suis venu trop tard...

JUNOT. Ah! c'est vous, seigneur providé- teur!... En effet, Venise arrive quand tout est fini, car les voilà qui sortent.

L'OFFICIER, aux soldats qui sont sous les armes. Attention!... Portez armes, présentez armes!... (*Trois généraux autrichiens sortent de la maison, précédés de deux aides de camp de Bonaparte; les tambours battent aux champs; les généraux autrichiens saluent Bonaparte et les officiers français, qui leur rendent leur salut, et s'éloignent.*)

JUNOT, à Bonaparte. Le signor providé- teur Ottolini.

BONAPARTE, à l'Envoyé. Puisque vous osez venir jusqu'ici, monsieur, c'est que la France, je le suppose, a obtenu satisfaction du meurtre de ses soldats?... Les assassins sont-ils punis? m'annoncez-vous l'arrestation des chefs de la révolte, du sénateur Pesaro et du commandant du Lido?...

L'ENVOYÉ. Général, le sénat de Venise, pour désarmer votre colère, avait ordonné qu'ils fussent conduits devant vous ; mais tous deux, prévenus sans doute par quelques amis, se sont dérobés à toutes les recherches.

BONAPARTE. Ah ! je m'en doutais !... Mais je les retrouverai, moi, et s'il le faut, je retarderai mon départ... Votre sénat sait déjà que je ne menace pas en vain... J'ai décliné son livre d'or, j'ai détruit son inquisition !... S'il refuse plus longtemps la satisfaction que j'exige, je ne laisserai pas pierre sur pierre de Venise la belle, et j'écrirai sur un poteau : Ici fut une ville lâche et sans foi !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIPPANI.

LIPPANI, *entrant sur les derniers mots.* Lâche, dites-vous ?... Vous n'écrivez pas ce mot, général, car me voilà !...

BONAPARTE. Quel est cet homme et que me veut-il ?

LIPPANI. Le comte Lippani, gouverneur du Lido.

BONAPARTE. Lippani !... et tu oses paraître devant moi !... Sais-tu le sort qui t'attend ?...

LIPPANI. Oui, je le sais... Faites assembler le conseil de guerre.

BONAPARTE. Je ne te ferai pas cet honneur... Les assassins tels que toi sont fusillés sur-le-champ.

LIPPANI. Fais-moi fusiller si tu le veux, mais ne m'insulte pas !... Moi, un assassin !...

BONAPARTE. Tu étais leur chef !... C'est au nom du commandant du Lido que Pavie a été ensanglantée ; c'est au nom du commandant du Lido qu'on a sonné les paques véronaises !...

LIPPANI. On a abusé de mon nom ; Venise et ses moines m'ont trompé, comme ils t'ont trompé toi-même. Je ne porte pas de poignard, moi... je porte une épée ; et, avant de te la rendre, c'est sur cette épée, c'est dur mon honneur de soldat que je jure que j'ai été indignement calomnié... Et quand je parle ainsi, le général Bonaparte, soldat comme moi, doit me croire !...

BONAPARTE, *après un moment de silence.* Mais cependant, à Lonato, tu t'étais déclaré contre moi ?

LIPPANI. C'est vrai !...

BONAPARTE. Pourquoi ?

LIPPANI. Pour me venger d'un homme que j'admirais et qui a détruit mon bonheur.

BONAPARTE. Quel est cet homme ?

LIPPANI. Ne me questionne pas d'avantage ; je ne te nommerai pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, *entrant, suivie de Naddi, qui se tient à l'écart.*

JOSÉPHINE, à Bonaparte. Mais je te le nommerai, moi !

BONAPARTE. Toi, Joséphine ?

JOSÉPHINE. Oui, mon ami... Celui que le comte Lippani admirait à l'égal d'un dieu et pour qui, maintenant, il n'a plus assez de haine dans le cœur, c'est le général Bonaparte !...

BONAPARTE. Moi ?

JOSÉPHINE. Toi-même, l'auteur involontaire du malheur de toute sa vie...

BONAPARTE. Comment ? et qui a pu dire ?...

JOSÉPHINE. La comtesse Lippani... ou plutôt la bonne, la douce Naddi elle-même. *(Naddi s'avance.)*

BONAPARTE. Eh quoi ! vous seriez ?...

NADDI. La femme du comte Lippani, onzième, général, et c'est à genoux que j'implore la grâce de mon mari !...

LIPPANI. Arrêtez, madame ; il faut d'abord savoir si le comte Lippani tient assez à la vie pour l'acheter au prix de son honneur !...

BONAPARTE. Je ne vous comprends pas, monsieur.

NADDI. Eh bien ! général, j'oserais tout vous dire...

BONAPARTE. Parlez, madame.

NADDI. Apprenez donc qu'un homme, un misérable, a jeté dans le cœur de mon mari les germes d'un soupçon qui outrage à la fois mon honneur et le vôtre, général... Cet homme, vous ne pouvez l'avoir oublié, car il était déjà votre ennemi mortel à Toulon.

BONAPARTE. Salicetti ?...

NADDI. Il a remis au comte une lettre que je vous avais adressée de Florence et dont les termes, bien cruellement interprétés, ont enflammé la colère et la haine de mon mari.

BONAPARTE, *faisant un pas vers Lippani.* En vérité, monsieur, il faut que la jalousie ait fatalement égaré votre raison, pour que vous ayez pu vous méprendre sur des sentiments si nobles et si purs... Je n'ai qu'un mot à vous dire : c'est que la comtesse Lippani est une de ces femmes devant qui tout homme d'honneur doit s'incliner avec respect... *(il ôte son chapeau)* et qui sont la gloire de leur sexe... Et si vous avez le malheur d'en douter encore, c'est sur mon épée, c'est sur mon honneur de soldat que je le jure ; et quand le général Bonaparte parle ainsi, à votre tour, monsieur, vous devez le croire !...

LIPPANI, *avec enthousiasme.* Oui, oui, je vous crois !... Naddi, me pardonnez-vous ?...

JOSÉPHINE. Oui, elle vous pardonne !...

BONAPARTE. Elle vous sauve la vie et elle vous rend votre épée.

LIPPANI. C'est à vous, général, que je les consacrerai toutes deux.

BONAPARTE. J'y compte si bien, que je vous nomme gouverneur de Pavie, certain que la nouvelle république italienne ne me désapprouvera pas... Junot, sommes-nous prêts à partir ?

JUNOT. Oui, général.

BONAPARTE. Allons, Joséphine, fais tes adieux à la comtesse. (*Joséphine embrasse Naddi ; les deux femmes sortent, ainsi que Lippani. Roulement. Officiers, Soldats, etc. Sur un signe de Bonaparte, le tambour cesse. Aux soldats.*) Soldats, la paix vient d'être signée entre l'empereur et la France... Je vais partir pour Paris. En me séparant de l'armée, je me console par l'espoir de me retrouver bientôt au milieu de vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le gouvernement assigne à l'armée d'Italie, nous serons toujours les dignes soutiens du nom français. En vous entretenant des princes que nous avons vaincus, des peuples qui nous doivent la liberté, et des combats nombreux que nous avons livrés, vous aurez le droit d'être fiers, car vous pourrez dire : c'est l'armée d'Italie qui a fait cela, et j'en étais.

TOUS. Vive le général !... (*Alboise paraît avec six grenadiers ; ils sont en grande tenue.*)

JUNOT, à Alboise. Que voulez-vous ?

ALBOISE. Parler au général, donc !...

BONAPARTE, se retournant. Qu'est-ce ? Ah ! c'est mon grognard... Eh bien, que me voulez-vous ?

ALBOISE. Général, les anciens que voici m'ont choisi en qualité du plus éloquent et du moins timide du régiment, pour avoir la chose de vous faire une manière d'allocution, si tant est que vous voulez bien le permettre...

BONAPARTE. Je t'écoute, mais sois bref...

ALBOISE. Ça y est, général... Vous avez fait la paix et vous allez partir... Ceci peut ne pas vous faire plaisir ; mais nous n'avons pas à nous immiscer, comme dit le quartier-maître ; nous présupposons que vous n'oubliez pas les anciens ; mais il y a un proverbe qui dit : Les petits cadeaux entretiennent...

BONAPARTE. J'entends... à quelques-uns d'entre vous j'ai promis des sabres d'honneur ; vous les aurez, et peut-être un jour... mieux encore.

ALBOISE. Merci... ça n'est pas de refus... dans l'occasion on vous en rafraîchira la mémoire... Mais ce n'est pas de ce qu'il s'agit ; c'est nous, au contraire, qui venons à cette fin de vous prier d'accepter un petit cadeau, comme qui dirait en guise de souvenir.

BONAPARTE. Un cadeau, à moi ?

ALBOISE. Voici l'objet... (*Il prend un petit sac et en tire une montre.*)

BONAPARTE. Une montre !...

ALBOISE. Vu que celle dont vous vous servez, foi d'Alboise, ce n'est pas pour l'humilier que je le dis, mais elle ne règle pas le soleil... elle file des heures à la minute... Nous nous en sommes aperçus à la prise de...

BONAPARTE. C'est bien, j'accepte... Ce sera un souvenir de ma brave armée d'Italie...

JUNOT. Tout est prêt, général.

BONAPARTE. Partons.

TOUS. Vive le général !

Vingtième Tableau.

COUR DU LUXEMBOURG.

La grande cour du Luxembourg, telle qu'elle était disposée pour la fête triomphale donnée à l'occasion de la remise du traité de Campo-Formio. — A droite une estrade sur laquelle sont placés les directeurs. A droite et à gauche, des amphithéâtres de gradins, sur lesquels sont assis les membres des deux conseils. Au fond, les ministres en grand costume. — De distance en distance, tout autour de la salle, des trophées magnifiques, formés par des drapeaux pris sur l'ennemi. — Tentures tricolores ; galeries splendidement décorées ; orchestre dans l'enceinte. Factionnaires à droite et à gauche.

Après l'hymne, le bruit de l'artillerie redouble, et l'assemblée se lève au moment où BONAPARTE entre en scène conduit par M. DE TALLEYRAND, ministre des relations extérieures... De vives acclamations se font entendre. Bonaparte s'incline, et, dans une attitude mêlée de modestie et de fierté, il attend que cet enthousiasme se calme et fasse place à un silence général et respectueux. Les généraux JOUBERT et ANDRÉOSSY se sont avancés portant un drapeau d'une grande richesse, et se sont placés à côté de Bonaparte.

BARRAS. Général, ce drapeau, c'est celui que le Directoire vient de donner à l'armée d'Italie... Epaminondas ne léguait à ses enfants et à l'avenir que deux victoires. Vous, général, à un âge où l'on commence à peine la gloire, vous léguerez à la France, à la posté-

rité, les noms de dix-huit batailles rangées, et de soixante-sept combats écrits en lettres d'or sur la nouvelle oriflamme de la République. (*Acclamations.*)

BONAPARTE. Citoyens, le peuple français, pour être libre, avait des rois à combattre; pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre... Vous avez triomphé de tous les obstacles, et de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernements représentatifs. J'ai l'honneur de vous remettre le traité de paix signé à Campio-Formio, et ra-

tifié par S. M. l'Empereur. Cette paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur de meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre... (*Acclamations. Toute l'assemblée se lève. On entonne de nouveau l'hymne de Chénier. Bonaparte va à l'estrade, où Barras lui donne l'accolade. Les autres Directeurs embrassent tour à tour le Général. Les acclamations redoublent, ainsi que le canon. Le rideau tombe au cri de : Vive la République!*)

76710

FIN.

~~1548~~